

LETTRES

DE

DEUX AMANS,

HABITANS DE LYON ;

Publiées par M. LÉONARD,

TOME SECOND.



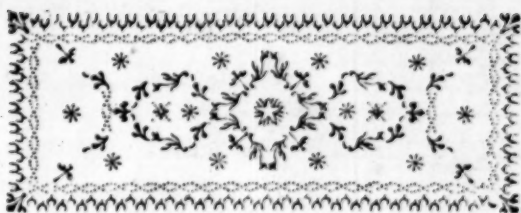
A LONDRES ;

Et se trouve à PARIS,

Chez DESENNE , Libraire , au Palais Royal ,
Passage de Richelieu.

M. DCC. LXXXIII.





LETTRES

DE

DEUX AMANS,

HABITANS DE LYON.



LETTRE XLIV.

FALDONI à THÉRESE.

O Thérèse ! la délicieuse promenade que nous fîmes hier ! je me croyois transporté auprès de vous dans les campagnes de la Thessalie , au milieu des nymphes & des bergeres. Quelle charmante habitation ! quelle heureuse contrée ! Ah ! quittons le monde ! abandonnons les villes & leur triste peuple ! allons jouir de la nature ;

Tome II.

A

allons vivre avec ces bonnes gens qui goûtent si bien le bonheur ! Ma tendre amie ! que faisons-nous dans le tourbillon des sociétés ? que de momens nous perdons dans ce cercle insipide d'ennuyeux amusemens , de devoirs pénibles , de faussetés, & de contrainte ! Que nos ames sont étrangères dans cette foule ! que ses mœurs & son langage sont peu faits pour nous ! ah ! fuyons ; allons chercher la félicité dans cet asyle qui la possède ; emmenons avec nous cette digne mere qui fait partie de nous-mêmes , & que notre vertueux Pasteur nous accompagne ! Une solitude fleurie , une maison simple & sans faste , un jardin , des bosquets coupés par des eaux vives , voilà nos richesses. Si nous pouvons y joindre quelques arpens de vigne exposés sur une côte favorable ; un champ de bled que nous verrons ondoyer au gré des vents , un petit étang qui nous offrira le divertissement de la pêche , & une basse - cour bien peuplée , que manquera-t-il à nos vœux ? Des voluptés champêtres & variées rempliront nos jours , & chaque nouvelle aurore amenera de nouveaux plaisirs. Nous entasserons ainsi les

années, & nous vieillirons sans nous en appercevoir. Je serai moi-même le premier cultivateur de mon jardin : vous me verrez, aimable amie, courbé sur la herse & baigné de sueurs, solliciter la nature de nourrir ma famille & vous serez touchée de mes efforts : vous direz; l'époux que j'ai choisi n'étoit pas indigne de moi. Nos enfans s'instruiront par mon exemple à fuir l'oisiveté; ils sauront que l'homme est né pour le travail, & qu'il doit payer à la terre le prix de ses bienfaits; ils apprendront à respecter l'état du laboureur, & jugeront qu'il vaut mieux cultiver son jardin que d'aller corrompre ses mœurs à la ville. Nous rassemblerons autour de nous d'honnêtes villageois, & nous ne ferons tous qu'une même famille. Nos repas seront animés par la joie franche & par la liberté : l'agriculteur viendra s'y délasser de son travail; notre fermier, sa femme, ses enfans, le Curé du hameau, quelque vieux militaire retiré du service, & que nous aurons déterré dans ce coin de campagne, formeront le cercle de nos convives : à table on ne parlera point des vices ou des ridicules des absens; on ne

s'occupera point de la ville, & puissions-nous à jamais l'oublier ! Mais l'un dira, quelle est la meilleure façon d'ensemencer les terres, quels sont les remèdes les plus sûrs contre les maladies des troupeaux ; l'autre citera quelques traits de bienfaisance, ou fera le tableau de sa félicité domestique. O mon amie ! nous dirons quelle route conduit à la sagesse ; ce qui fait la tranquillité de l'âme & sa parfaite jouissance ; comment on peut s'élever au-dessus des calamités humaines, & conserver dans les maux de la vie une humeur toujours égale, & comment la modération des desirs fait trouver l'opulence dans une humble fortune. Félicité céleste ! paix inaltérable ! délices ignorés des hommes corrompus ! venez enivrer nos cœurs ! eh ! que nous faudra-t-il encore avec le repos de l'esprit, la possession des vrais biens de la nature, la jeunesse & la santé ? Je ne sais, ma chère Thérèse, si vous éprouvez comme moi tout le charme d'un état si doux ? mais la seule peinture d'une vie champêtre me ravit & m'enflamme : la vue d'une belle campagne fait sur moi l'impression la plus vive : je ne vois jamais

DE DEUX AMANS. 5

un pré fleuri , un bois touffu , un vallon couvert d'ombre & de verdure , fans ouvrir mon ame à des voluptés inexprimables ; c'est un calme intérieur , un tranquille abandon , une molle indolence que je ne puis vous peindre. Dans cet air pur & balsamique , chargé de l'esprit des fleurs & de l'odeur végétale de toutes les plantes , je respire avec liberté ; je sens se dilater mes organes & mon sang couler avec aisance : mes pensées sont plus faciles , mon esprit plus léger , mon cœur plus paisible : j'oublie les hommes , leurs passions , leurs intrigues , les maux qu'ils m'ont faits , leur misérable orgueil , & leurs préjugés barbares : des hauteurs où je suis placé , je m'élève jusqu'à la Divinité ; je converse avec elle ; je lui parle de mes peines , de mes plaisirs , & je n'ai pas besoin que les hommes se rendent médiateurs entre elle & moi. Souvent j'interroge ma raison ; je descends au fond de mon cœur ; j'y dresse un tribunal où je juge mes foiblesses ; là , je me condamne ou m'absous : je médite sur le bien qui me reste à faire , & je ne fors jamais de ces douces rêveries sans avoir la volonté de devenir meilleur. Dans

une nuit tranquille , embellie par les rayons de la lune , il m'arrive quelquefois de songer aux contrées qu'elle éclaire & que j'ai parcourues : je traverse les mers ; je les vois argentées par cet astre , & telles que je les admirois dans ces nuits brillantes où je voguois sur l'océan , à la faveur de sa lumière : je me retrouve dans les Antilles , au milieu des personnes que j'ai connues : toutes ces images portent dans mon ame une foule de pensées attendrissantes ; il semble qu'avec ces souvenirs je recouvre les plaisirs de mon premier âge. Souvent aussi dans mes promenades solitaires , je forme des projets pour le bonheur de mes amis & pour le mien ! Que d'heures charmantes j'ai déjà passées dans ces aimables chimères ! je jouissois en idée des biens que mon imagination créoit ; je voyois s'élever autour de moi des tableaux enchantés ; & vous , ma chere Thérèse , je vous parlois ; j'étois à vos côtés ; je vous conduisois dans une humble cabane qui se couvroit de votre éclat , & qui me paroïssoit plus belle que la demeure des Rois : là , je vous suivois dans le détail de vos soins domestiques : je vous

vois sensible & bienfaisante appeller auprès de vous l'infortuné qui retournoit content, soulager de pauvres familles, heureuses d'être connues de vous & d'attirer vos regards. Avec quel transport je contemplois vos vertus modestes ! ô quand verrai-je s'accomplir le vœu de mon cœur ! quand pourrai-je à vos pieds jurer de vivre & de mourir pour vous ! Hélas ! le temps fuit, les heures s'échappent, & je me consume dans l'attente ! & votre jeunesse elle-même va s'éteindre & se flétrir, comme une rose frappée par le midi ! Oh ! ma Thérèse ! faut-il long-temps encore brûler, espérer, languir & me désespérer ? faut-il voir les jours du bonheur s'écouler sans l'avoir goûté ? Si nous devions être immortels, je dirois à mon ame ; attends & tu feras heureuse : mais chaque instant emporte une portion de ma durée, & je la vois périr sans fruit & sans retour. Ne nous abusons pas, aimable amie ! il est des plaisirs pour tout âge : mais cette feve active qui augmente & nourrit en nous l'existence, cette flamme élémentaire qui se précipite avec impétuosité dans nos veines, & qui donne à l'amour son énergie,

aux sens leur yvresse & leur chaleur , ces trésors sont perdus quand la fleur de la vie est fanée. Les desirs s'émoussent : la maturité des ans , en nous apportant des jours plus tranquilles , nous enleve l'enchantement de nos amours. Que faisons-nous sur la terre , dans la triste incertitude où nous flottons ? Quoi ! notre félicité dépendra des volontés arbitraires d'un homme , quand la suprême justice nous forma l'un pour l'autre , & nous rapproche avec une force invincible ! Quoi ! l'arrêt d'un despote changera nos destinées , & nous arrachera peut-être aux dispositions de cette nature éternelle pour nous jeter dans un abîme de souffrance ! Quel est donc la loi gravée sur l'airain qui nous force à plier la tête sous un joug aussi cruel ? N'entendez-vous pas cette voix intérieure qui vous crie : sois heureuse ; saisis rapidement l'éclair du plaisir qui ne fait que se montrer ! Demain , ce soir , dans une heure , il aura peut-être fui pour jamais. Oh ! je vous en conjure par l'amour ! n'attendons pas les funestes chances de l'avenir ; ne risquons pas le sort de notre vie , en nous berçant des chimères de l'es-

DE DEUX AMANS. 9

pérance. O vous que j'ai osé nommer un
 instant mon épouse ! vous qui m'êtes plus
 chere que moi - même ! Mon amie ! ma
 compagne ! charme & délice de mon cœur !
 cédez à ma priere , & puisqu'une tendre
 mere consent à mon bonheur , daignez le
 fixer : daignez vous donner à moi pour
 jamais ! laissez-vous conduire aux Autels !
 Ah ! venez , ma chere Thérèse ! venez y
 recevoir le serment que je fais de vous
 adorer jusqu'au dernier soupir de ma vie !
 Mon cœur est plein ; il ne peut suffire à
 l'abondance de son amour ; il brûle de
 l'épancher ; il languit ; il seche ; il se con-
 sume : une affreuse tristesse m'environne ;
 par-tout où je ne vous vois pas , le monde
 me paroît désert ; c'est un deuil universel ;
 c'est un nuage qui couvre à mes yeux tous
 les objets. Je ne peux plus vivre sans vous ;
 ma flamme s'augmente avec l'impatience
 de vous posséder , & jusqu'à ce jour , mille
 fantômes , créés par mon esprit malade ,
 assiegent mon chevet , empoisonnent mes
 veilles & me suivent même au retour de
 la lumiere. Ce n'est qu'auprès de vous , ô
 mon ange , que je retrouve le calme & la
 sérénité ! Vous dissipez toutes ces vapeurs

funebres, comme l'éclat d'un beau matin dissipe les ombres : un mot de votre bouche, un seul de vos regards me rassure & m'encourage. Mais que faire ? grand Dieu ! que devenir, si vous m'êtes ravie, si un pere.... Ah ! son seul nom me glace d'effroi ! je crains son retour ; je ne sais quel pressentiment m'annonce qu'il fera notre malheur : hâtons-nous de le prévenir ! laissez votre opulence & venez seule avec vos graces ; quel trésor peut les valoir ? Notre asyle est prêt ; la nature a pris soin de l'orner, & le plaisir l'embellira : mon humble fortune suffira pour nos besoins : qu'aurions-nous à souhaiter encore ? Le goût du superflu ne produit que de superbes indigens, & le vrai pauvre est celui qui ne sait pas se borner.





L E T T R E X L V .

THÉRESE à FALDONI.

C O M M E les heures du plaisir s'écou-
lent ! J'avois passé une journée charmante ;
& lorsque vous m'avez quittée , il m'a paru
que toute la nature m'abandonnoit ! Hé-
las ! comment soutenir l'idée de cette sé-
paration que vous semblez prévoir ? Vous ,
mon bien-aimé , vous que rien ne rem-
placera jamais dans mon cœur ! pourquoi
me contrister de vos plaintes ? pourquoi
ne pas jouir des momens heureux que la
fortune nous accorde ? Laissons les solli-
citudes de l'avenir , & ne nous faisons pas
un tourment de ce qui peut n'arriver ja-
mais. Votre mélancolie m'afflige : vous
n'avez pas un sentiment que je n'éprouve.
Je voudrois vous voir content , & si votre
félicité pouvoit être mon ouvrage , je sa-
crifierois la mienne à ce prix. Que ne
puis-je dans ces belles campagnes , auprès
de ce sage vieillard & de ces bons villa-
geois , oublier avec vous l'univers , & riche

de la possession de votre cœur, laisser au reste du monde l'intérêt & l'ambition qui le gouvernent ! Que me feroient alors toutes les fortunes de la terre ? Une cabane & vous, mon cher Faldoni ! voilà tout ce que j'ambitionne. N'êtes-vous pas ma richeffe, & manquerois-je d'être heureuse dans l'asyle étroit où le sort nous confinerait ensemble ? Oui, mon ami ! que le Ciel m'unisse à vous, & je me soumets à toutes ses rigueurs. Avec vous je supporterai la misere, l'infortune, l'abandon, la mort même : avec vous un désert me plaira mieux que le palais le plus superbe. Vous m'y verrez dépouillant un luxe frivole, & quittant pour la bure les vains ornemens de mon sexe, exercer mes mains au travail, partager vos fatigues & me consoler de mes peines par l'espoir de soulager les vôtres. Vous me demandez si j'ai comme vous le goût des plaisirs rustiques. Ah ! sans doute, ils me sont chers ! ils ne laissent après eux ni regret ni repentir, & ce sont les seuls qui nous conviennent. Dans les villes, a-t-on le temps de s'aimer au milieu du tourbillon des affaires & du mouvement des sociétés ? C'est dans

les champs que deux cœurs unis peuvent s'entendre & se répondre : environnés des objets ravissans de la nature , ils sont portés d'eux-mêmes à s'épancher : leur sensibilité devient plus vive & moins distraite. A l'aspect d'un beau paysage , il semble qu'on ait besoin d'exprimer le charme qu'on éprouve : c'est-là que le bonheur aime à se communiquer. On diroit qu'après d'un ami la campagne est plus riante , l'air plus pur , le jour plus doux ; l'enchantement de sa vue embellit tout ce qui l'entoure. Oui , je me fais d'avance une félicité de la vie que nous menerons : une seule chose manque au succès de nos desirs ; c'est l'aveu de mon pere : mais Dieu qui dispose du cœur des hommes , ne peut-il pas changer le sien ? & si notre union est arrêtée dans les décrets de cette auguste Providence , tous les efforts humains parviendront-ils à l'empêcher ? Croyez-moi , Faldoni ! nous devons tout espérer de l'immortelle Justice qui distribue les biens & les maux , qui châtie & récompense , & qui garde aux vertus un prix quelquefois tardif , mais toujours assuré. Vous craignez que le temps n'affoi-

blisse mon amour , & qu'il ne laisse dans mon cœur les ruines qu'il laissera sur mon visage ! Hélas ! que vos craintes sont injustes ! Est-ce moi dont vous redoutez l'inconstance , moi qui vous aimois avant de vous avoir vu , moi que votre nom seul intéressoit , & qui n'entendois point parler de vous sans rougir ? O Faldoni ! combien vous m'étiez cher , dans le temps même où j'ignorois vos sentimens ! Que n'ai-je point souffert pour me contraindre , avant que ma mere approuvât mon penchant ! que de combats à soutenir avec moi-même ! Je n'y résistois plus ; ma santé s'épuisait ; vous osâtes m'écrire ; j'eus l'imprudence de vous répondre ; mon cœur se soulagea , mais aux dépens de mon devoir ; je me trouvai plus libre après avoir déposé mon secret dans votre sein : mais je connus les remords , & si quelque chose adoucissait en moi le sentiment de ma faute , ce fut l'idée de vos vertus. J'exigeai des sacrifices ; votre obéissance , en me prouvant votre amour , mit le comble au mien : vingt fois je fus tentée de vous rappeler de cet exil , où la frayeur de vous sentir auprès de moi m'avoit forcée de vous re-

DE DEUX AMANS. 15

léguer : j'étois au point de souhaiter de vous revoir , quand vous accourûtes de votre solitude. Le danger d'un pere vous rappelloit en Italie ; vous vîntes faire vos adieux : quels adieux ! quelle scene ! le souvenir ne s'en effacera jamais de mon esprit. Ma mere , que mes aveux auroient dû révolter , en fut attendrie ; prévenue par son Pasteur , elle s'intéressa pour nous , & c'étoit ce moment que vous ailliez choisir pour me quitter ! Je ne pus d'abord me défendre contre vous d'un mouvement de dépit : mais que je fus prompt à vous justifier ! Comment refuser toute mon estime à ce noble effort de la piété filiale ? Plus il m'avoit touchée , plus je sentis le poids de votre absence : ma langueur s'en accrut ; je tombai dans une consommation mortelle , & j'allois périr , lorsqu'enfin vous avez reparu. Dirai-je que votre présence m'a rendu la vie ? dirai-je que l'espoir de vous être unie a fait passer dans mes sens presque éteints l'amour de l'existence ? O que le plaisir de pouvoir vous aimer sans trouble & sans mystere avoit de charme pour moi ! que j'étois orgueilleuse de ma tendresse ! Comme tout prenoit à mes yeux

une forme enchantée ! comme la nature me paroïssoit belle ! Rien ne m'étoit indifférent ; la surabondance de mes sentimens sembloit s'étendre sur tous les objets : je n'ai jamais été plus heureuse , & je consentirois volontiers à passer ainsi toute ma vie. Réfléchissez-y bien , Faldoni , & vous conviendrez que vos plaintes sont déraisonnables. Que manque-t-il à notre félicité ? Tout nous favorise ; notre amour ose éclater sous les yeux de ma mere ; elle accorde à nos vœux l'honnête liberté que nous pouvons désirer ; nous nous voyons pendant des jours entiers ; vous arrivez ici le matin , & vous n'en sortez que le soir ; mille amusemens variés remplissent nos heures & les abregent. Rappelez-vous ce concert où nous chantions ensemble cet air si simple & si touchant ! nos larmes couloient aux accens de la tendresse , & nous fûmes obligés de nous interrompre. Tout ce que la plus douce intelligence a de volupté , nous l'éprouvons. Nos yeux ne se baissent plus quand ils se rencontrent : nous pouvons y lire sans réserve notre félicité mutuelle. A peine ai-je le temps de remplir mes devoirs près de mon

adorable mere. Tyran que vous êtes ! homme avide & insatiable ! c'est vous qui usurpez tous mes instans. Je ne fais pas un mouvement, je ne dis pas un mot dont vous ne soyez l'objet. Autrefois je ne laissois échapper aucune semaine sans écrire à ma cousine ; mais je l'ai négligée ; je l'oublie ; j'oublie tout pour vous ; je ne songe qu'à vous ; je ne vois que vous dans l'univers : quand je veux penser , je consulte vos regards ; j'y cherche, hélas ! ce que je dois dire ou faire. Citez-moi quelqu'un dont l'amour soit plus tendre que le mien, & je suis prête à l'imiter. Non, Faldoni, on n'aime pas comme moi ; on ne sent pas les tourmens qui me saisissent, quand je passe une heure sans vous voir : non, je ne crois pas qu'on puisse vous desirer avec plus d'ardeur, vous attendre avec plus d'impatience, vous revoir avec plus de transport ! O mon bien-aimé ! vous dont le seul sourire me comble de joie ! dites, s'il est possible d'être plus amante ! & vous n'êtes pas satisfait ! vous vous plaignez encore ! Vous me proposez d'abandonner mon pere, de former sans son aveu des nœuds illégitimes ! O ! si j'avois la fo-

lie d'y consentir, croyez-vous que bientôt armé de l'autorité des loix, il ne viendrait point m'arracher de vos bras, & peut-être vous accabler du poids de sa vengeance? Ma mere elle-même voudrait-elle se prêter à votre impatience? Il ne faut pas vous en flatter : cette bonne maman est trop jalouse de mon bonheur pour oser me permettre une démarche imprudente & prématurée. Je vous préviens qu'elle est ma confidente, que je lui ai communiqué votre lettre & la mienne, & que c'est sous sa dictée que j'écris cet article. Elle dit que vous êtes un enfant, que vous vous créez des chimères pour les combattre, & qu'elle a meilleure opinion que vous du succès de vos vœux. Elle espère, en gagnant du temps, amener par degrés M. de Saint-Cyran à confirmer son choix, & le plan qu'elle a formé : mais elle vous recommande la prudence & la discrétion. Elle attend, d'un jour à l'autre, Madame d'Armiane qui a beaucoup de crédit sur l'esprit de mon pere, & qu'elle sollicitera de nous appuyer de tout son pouvoir. Voilà, mon aimable ami, la position où nous sommes : je n'y vois rien de fâcheux. Ces-

sez donc de vous livrer à une tristesse qui m'afflige. Au nom de Dieu ! cachez-moi vos peines, & laissez-moi croire au moins que je suis la seule qui souffre. Il est possible que nos projets de félicité s'écroulent : mais ne sera-t-il pas temps de gémir si ce malheur vient, & faut-il que la peur du mal empoisonne le bien dont nous jouissons ? Vous allez perdre un ami pour quelques mois : Monsieur le Curé est forcé de nous quitter pour aller régler avec son successeur les affaires de son ancienne paroisse : mais vous aurez la société de ma chère Constance ; cette bonne cousine arrive avec sa mère, & vient passer l'automne aux Ormes : c'est une promesse qu'elle acquitte. O Faldoni ! ne troublez point ma joie par vos murmures ! partagez plutôt le bonheur que j'aurai de la posséder. C'est un autre moi-même : elle vous dispute mon cœur, & l'amour ne peut avoir des sentimens plus vifs que notre amitié. Que de choses nous aurons à nous dire après six mois d'absence ! Que d'événemens se sont passés depuis notre séparation. Hélas ! quand je l'ai quittée, qui m'auroit prédit alors que vous seriez l'arbitre de

ma destinée, vous qu'à peine j'avois aperçu? Mais il étoit écrit que vous alliez porter dans mon foible cœur les orages des passions Cette tendre amie! elle pressentoit ce qui m'arrive. Aimez-là, Faldoni, aimez-là de toute votre ame! vous lui devez plus que vous n'imaginez. C'est elle, qui par ses consolations célestes, adoucissoit en moi la frayeur d'un sentiment nouveau : c'est elle qui la première avoit prononcé votre éloge, avant que mes yeux eussent reçu le fatal bandeau, avant même que vous me fussiez connu : mais je ne lui en veut point de toutes les peines dont elle est la cause innocente, & qu'elle n'auroit pu m'épargner, puisque mon sort étoit de vous aimer !





L E T T R E XLVI.

FALDONI au CURE.

Où êtes-vous donc, mon cher Mentor, que faites-vous loin d'ici, loin d'un ami qui vous regrette & vous desire? Qu'est devenu le temps où j'allois verser dans votre sein mes secrettes inquiétudes? Vous étiez mon consolateur, mon guide & mon appui : je n'avois pas une pensée dont vous ne fussiez le dépositaire : vous receviez mes larmes : vous me rendiez la joie & l'espérance. Hélas ! ils ne sont plus ces jours de confiance & de paix où je voyois la sagesse, sous les traits d'un vénérable Ministre, descendre jusqu'à nous, & se mêler à nos folâtres amusemens, où mon digne ami jouissoit de la félicité de deux Amans & partageoit les tendres émotions de leurs cœurs ! O mon bienfaiteur ! vous avez emporté mes plaisirs avec vous ! D'où vient cette tristesse qui m'accable, & de quoi donc ai-je à me plaindre ? On me comble ici de bontés

& d'égards; Mademoiselle de Saint-Cyran n'a point changé pour moi; & cependant je laisse échapper des pleurs involontaires ! Il est trop vrai que mon bonheur n'est plus le même. Je vois s'approcher les jours de l'infortune, déjà nous commençons à nous disperser. Il est affreux de se quitter quand on a formé la douce habitude de se voir : le cœur s'arrache avec douleur à la société qu'il s'est choisie : mais qu'y a-t-il de constant sur la terre ? Nous nous aimions ; nous vivions dans une parfaite intelligence ; il faut la rompre ; & c'est ainsi que la nature nous dispose à la dernière séparation. Le temps vole & chasse devant lui les amitiés humaines, comme le vent balaye la poussière. On s'éloigne ; on ne se rapproche plus ; ou si l'on revient sur les scènes passées, on est surpris de n'être plus ému si vivement : le cœur n'a point changé ; mais les situations ne sont plus les mêmes. Triste variété qui détruit le charme d'une possession durable & tranquille ! Laissons ces réflexions amères pour vous entretenir d'un sujet plus gai.

Mademoiselle d'Armiane est arrivée :

nous avions été au devant de la voiture, Madame de Saint-Cyran, sa fille, Monsieur de Thémine qui étoit venu les voir, & moi. Du plus loin que Constance aperçut sa cousine, elle tendit un bras hors de la portiere, & elle agitoit son mouchoir; ô chere maman, dit Thérèse, c'est elle, & elle doubla le pas : Constance crioit au cocher de presser les chevaux, & s'élançoit à demi hors de la chaise : c'étoit un tableau charmant de voir l'impatience de ces tendres amies. Enfin on se joignit; Madame d'Armiane & sa fille descendirent au milieu de la route; les deux cousines, après avoir salué les mamans, coururent dans les bras l'une de l'autre : elles ne pouvoient parler; mais dans cette muette étreinte, leurs pleurs se confondoient. J'enviois leur félicité : en comparant cette paisible jouissance aux transports tumultueux de l'amour, j'aurois presque souhaité d'être l'ami de Thérèse plutôt que son amant. Elle marchoit assez loin devant nous avec sa cousine : les deux meres étoient ensemble, & je me trouvois auprès de Monsieur de Thémine. En lui parlant de la scene qui venoit de nous

frapper, je fis tomber l'entretien sur l'excellence de l'amitié. L'ambitieux, disois-je, aspire aux honneurs; l'avare poursuit les richesses; le voluptueux préfère le plaisir & le repos : mais tout le monde s'accorde à desirer un ami. On a vu des impies blasphémer l'Etre Suprême & nier son existence; mais il n'est point de barbare si farouche qu'il puisse être, qui ne soit sensible à l'amitié. Les brigands s'unissent à des brigands de leur espece; le crime a ses liaisons comme la vertu : il est vrai que ces ligue monstrueuses n'ont qu'un cours passager, comme les torrens qui ravagent la terre & disparoissent; mais elles prouvent du moins l'empire de l'amitié sur toute la nature : le feu n'est pas plus nécessaire à l'homme. Qu'est-ce en effet que l'amitié? un commerce mutuel d'affection & de services, fondé sur la sympathie des ames & sur la vertu. Otez de la vie cette bienveillance réciproque; vous brisez tous nos liens. L'homme a besoin de l'homme : le Roi de l'univers est de tous les êtres le plus indigent : il lui faut des vêtemens pour le couvrir, & la brute a reçu les siens de la nature : dans
l'enfance

l'enfance & dans la vieillesse, il lui faut l'appui de son semblable : dans la jeunesse même, la mélancolie le surprend dès qu'il est seul; c'est dans les bras d'un ami qu'il se sauve loin de lui-même; c'est alors qu'il sent sa force & qu'il perd ses frayeurs.

L'union de deux amis, répondit Monsieur de Thémise, si elle remplissoit l'idée qu'on doit en avoir, seroit l'état le plus parfait de la nature; mais les hommes sont trop corrompus pour atteindre à cette condition divine. Il faudroit supposer dans deux êtres la douce conformité des mœurs, l'union des volontés, l'estime réciproque, le sacrifice de tout intérêt personnel, le dévouement aux loix de l'amitié, la fidélité, la discrétion, le zèle & la constance, en un mot, l'assemblage des vertus sociales.

Je fais, repris-je, qu'on ne peut se flatter d'obtenir un parfait ami : sans doute il faut payer le tribut à la fragilité humaine : mais quand le cœur est bon, les foiblesses de l'humeur sont bien pardonnables. Qu'il est doux d'étendre un voile généreux sur les fautes de son ami, & d'embellir l'objet de notre attachement!

Il y a des momens où, pour le trouver plus aimable, on voudroit emprunter les illusions de l'amour. Qu'il est doux encore de pouvoir le servir utilement, de tirer du fond de son cœur l'aveu de ses besoins, de contribuer à ses innocens plaisirs, & d'entrer dans ses moindres peines ! On a représenté l'amitié sous l'emblème d'une femme qui pose une main sur son cœur, & qui de l'autre embrasse un arbre nud : que cette image est touchante ! Qu'est-ce que l'amitié sans l'infortune ? Qu'est-ce que la vertu sans les épreuves ? Rien n'est plus ordinaire que d'être caressé dans le bonheur : la terre est couverte de flatteurs qui vendent leur amitié à qui veut l'acheter : mais se croire assez de force pour lutter contre l'adversité d'un ami, pour lui suffire dans ses disgrâces ; tourner le dos à la multitude pour aller consoler un être abandonné de la nature ; voilà ce qui rend l'amitié, de tous les sentimens humains, le plus grand & le plus auguste. Voyez sur la scène Oreste & Pilade qui veulent mourir l'un pour l'autre ! N'êtes-vous pas ému ? Ne sentez-vous pas des larmes d'admiration couler de vos yeux ?

O Monsieur ! que l'amitié est consolante ! quel charme elle répand sur la vie ! Il est si flatteur d'être aimé : c'est un bonheur qu'on partage avec la Divinité. Comment peut-il y avoir un être assez indifférent pour se refuser à cette familiarité d'un aimable commerce, à ce retour de bienveillance & de services mutuels ? Vous n'avez point de nuage qu'un ami ne dissipe ; si vous éprouvez des maux attachés à la condition humaine, il vous les fait oublier : je ne fais même quelle douceur secrète on goûte à souffrir ensemble , à mêler ses larmes , à se confier ses peines communes. Je parlois encore quand les Dames s'approchèrent de nous : la conversation devint générale , & nous reprîmes ensemble la route du château.

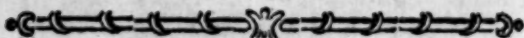
Je conserverai toute ma vie le souvenir d'un ami que j'avois acquis dans mon enfance. Il étoit assez rare de voir un homme grave & mûr accueillir un polisson , l'associer à ses promenades , & le produire dans ses connoissances : j'arrivois chez lui , chargé de la poussière de ma classe , avec un habit très-mince & toute l'étourderie de quatorze ans. Je feuilletois ses livres

& ses estampes ; je les emportoïs ; quelquefois je lui crayonnois de mauvais dessins qu'il faisoit encadrer soigneusement. Je me rappelle avec plaisir ces soirées d'hiver où , assis au coin de son feu , près de son vénérable pere , image des antiqués patriarches , âgé de plus de quatre-vingt ans , nous faisions des lectures intéressantes. La gouvernante , debout derriere nos chaises , écoutoit & joignoit ses réflexions aux nôtres. Son logement étoit resserré comme sa fortune , & le plus souvent nous passions ces soirées charmantes dans une petite piece qui lui servoit de cuisine. Là , tandis que le souper frugal se préparoit , nous poursuivions nos entretiens graves ou plaisans ; le bon vieillard nous racontoit longuement les histoires de sa jeunesse , & les pieds étendus sur les tisons , nous nous amusions à l'entendre. Je n'ai jamais goûté d'heures plus agréables ; j'étois tout fier d'occuper une place dans la société , & de converser avec des hommes , moi qui ne vivois encore qu'avec des enfans : l'instant où j'accourois chez mon voisin , étoit une jouissance. Avec quelle vitesse je montois ses degrés ! Comme

le cœur me battoit de joie, quand il m'ouvroit sa porte hospitalière ! Dans les jours de fête ou de congé, j'arrivois de bonne heure ; il prenoit son bâton, appelloit son chien, & nous allions dans les campagnes d'alentour. Souvent même pendant la froide saison & dans une belle gelée de Janvier, nous répétions ces promenades qui me sembloient délicieuses. Bientôt mes études finirent ; je partis pour mes voyages, & je perdis de vue cet honnête homme : à mon retour dans ma patrie, je me suis empressé de le chercher ; mais, hélas ! quel ravage les années font autour de nous ! Il avoit quitté son ancien logement, ce lieu qui m'étoit si cher ! Son vieux pere étoit mort : sa gouvernante seule lui restoit. Je l'ai trouvé : mais ce n'étoit plus lui : à peine m'a-t-il reconnu ; des revers de fortune avoient renversé son cerveau ; il végétoit dans un état d'enfance : j'ai détourné les yeux pour lui cacher mes larmes ! Pauvre espece humaine dont un coup de vent détruit la raison ! Ayez donc de l'orgueil. Osez-vous prévaloir des avantages de l'esprit, vous qu'une roue dérangée dans cette frêle machine peut réduire

à l'instinct des brutes ! Mon ami n'a pas survécu long - temps à l'altération de ses organes ; il avoit déjà fini sa carrière, & la mort n'a fait que saisir le reste de sa proie ! Avant sa disgrâce, il n'y avoit point d'homme plus heureux. Tout l'amusoit ; il étoit content de tout, & il avoit l'art d'attacher un prix aux moindres choses.

Pardonnez - moi ces longs détails ; qui plus que vous, Monsieur, est fait pour les apprécier ? En les écrivant, mon cœur se soulage, & je goûte une sorte de plaisir à payer ce tribut de reconnoissance à l'amitié, devant un ami qui m'a si bien consolé de ma perte.



L E T T R E XLVII.

Au même.

Nous avons invité Madame d'Armiane, sa fille & quelques étrangers à faire une promenade dans le parc. En entrant dans l'orangerie, nos deux hôtes ont été frappées d'une surprise agréable, à la vue d'un pavillon de verdure orné

DE DEUX AMANS. (31

de festons qui sembloient pendre naturellement sur toutes les branches. Des bancs de gazons semés de roses, d'œillers, de tubéreuses, bordoient l'intérieur du pavillon & entouroient une table couverte de crème, de pâtisseries & des meilleurs fruits de la saison. Nous nous sommes placés confusément autour de la table, au bruit d'un ruisseau qui couloit à nos pieds & d'un chœur d'oiseaux qui gasouilloient sous les ombrages. Madame d'Armiane & sa fille, à qui l'on faisoit les honneurs de la fête, en étoient enchantées. Tandis qu'on buvoit à leur bien-venue, un concert est parti des bosquets d'alentour : le son des instrumens accompagnoit des voix légères & flexibles, & a fait naître l'envie d'aller entendre cette musique de plus près : l'assemblée est accourue dans une grande salle formée par des arcades de feuillages & bordée d'un amphithéâtre de verdure qui servoit de siege à tout un peuple attiré des villages voisins, dont la foule a paru d'autant plus merveilleuse, que la tranquillité de ces bois leur donnoit un air de solitude. Différentes scènes étoient représentées sous

les arcades : des enfans y jouoient des pastorales avec toute l'ingénuité de leur âge : ailleurs des groupes de jeunes garçons & de jeunes filles au milieu desquels étoient de bons vieillards & de vénérables matrones imitoient leurs veillées villageoises. Tous les acteurs se sont levés, & formant deux bandes ils ont commencé à danser, aussi-tôt que l'orchestre en a donné le signal. Une jeune fille vêtue de blanc & d'une beauté touchante a paru au milieu du cercle, amenée par un jeune homme de la figure la plus heureuse : ils avoient à la main des bouquets qu'ils ont présentés à Madame d'Armiane & à sa fille : l'aimable couple venoit ce jour même d'être uni par l'himen, & c'étoit Mademoiselle de Saint-Cyran qui de ses épargnes, & de quelques générosités faites par sa mere, avoit doté la jeune épouse ; elle avoit fixé l'époque de leur union à l'arrivée de sa cousine : elle vouloit disoit-elle jouir à la fois de tous ses plaisirs & consacrer ce beau jour à faire des heureux. Les jeux finis, nous avons passé dans une allée de grands arbres où se trouvoit préparé un repas somptueux : les femmes

DE DEUX AMANS. 33

se font rangées à table; les hommes de bout derriere elles, les servoient & en étoient servis. C'étoit un tableau charmant de voir cette longue file de jeunes paysannes toutes vêtues uniformement & les villageois avec les rubans qui flottoient à leurs chapeaux. L'expression de la joie qui brilloit sur tous les visages, le rire éclatant, les bons mots, les contes plaisans, les chansons, l'heureuse & franche liberté, tout cela ne peut se rendre. L'image de leur bonheur se communiquoit jusqu'à moi, & faisoit couler dans mes veines des torrens de plaisir. Thérèse & Constance occupées à faire les honneurs de la fête n'avoient point de repos. Mille voix portoient leurs noms jusqu'au Ciel, & la bénédiction des convives se mêloit au bruit de leurs couplets rustiques. On a danfé jusqu'au soir. Alors un feu d'artifice est parti du milieu du canal. La façade du châtaau, toutes les allées du parc, & tous les parterres ont paru illuminés. Les portiques de lumiere qui brilloient au-dessus des berceaux en fleurs, les gerbes qui retomboient en millions d'étoiles & qui nous couvroient tout-à coup d'une

clarté éblouissante , l'illusion d'une nuit charmante , le son des instrumens , les chants & les voix confuses de l'assemblée se réunissoient pour former le plus beau des spectacles. Je vais me reposer , car pour vous avouer mon secret , j'ai été chargé de diriger la fête , d'instruire les enfans , de leur apprendre leurs scènes , de disposer les décorations & de veiller au bon ordre. Depuis quinze jours , je n'étois occupé que de ces préparatifs , & la crainte d'échouer m'a fait passer souvent de mauvaises nuits. Celle - ci sera tranquille , je l'espère , & je vais dormir sur mes lauriers , s'il est vrai que le sommeil puisse approcher de moi. O mon ami ! comment l'oublier un instant ! Comment cesser de voir cette figure angélique environnée de tous ceux dont elle fait le bonheur , & partageant leur joie ? Quel triomphe , & qu'il étoit digne de son cœur ! Jamais je n'entendis d'éloge plus touchant que celui de tous ces paysans qui la chérissent. Oui , Monsieur , j'en ai vu se mettre à genoux devant elle , d'autres baiser sa robe & s'en aller contents , d'autres paroître tous fiers d'en avoir ob-

tenu un sourire ! Ce n'est pas être aimée ; c'est usurper les droits de la divinité qu'on adore. Je conduisois cette nuit les deux cousines dans le parc au milieu de cette foule joyeuse. Nous avons marché quelques momens dans un bosquet écarté, d'où le bruit ne se faisoit entendre que dans l'éloignement. Thérèse tenoit la main de sa cousine & soupiroit. Son mouchoir est tombé ; en le relevant, je l'ai senti baigné de pleurs. Ah ! lui ai-je dit, je vois qu'il est plus aisé de faire le bonheur des autres que le sien ! Mon ami, m'a-t-elle répondu, cette journée est trop belle ; je ne dois plus m'attendre qu'à des disgrâces. Pour chasser sa tristesse, Constance nous a ramenés dans le cercle où la joie, le tumulte & le mouvement nous ont distraits. On a dansé jusqu'au point du jour : alors Thérèse a pris le bras de sa cousine & le mien ; nous avons été nous asseoir sur un tertre élevé qui est au milieu du parc. On voyoit de-là les premières couleurs de l'aurore ; l'étoile de Vénus brilloit de tout son éclat ; des nuages de pourpre & d'argent étoient répandus sur toute la surface de l'horison : la nature, autour de nous, reposoit dans

un calme parfait : on entendoit à peine le bruit des violons dans le lointain. Thérèse a levé ses yeux humides vers le Ciel , & les a baissés sur moi avec une tendresse inexprimable. Une douce mélancolie nous pénétroit. Nos réflexions sont devenues sérieuses. Thérèse m'a rappelé les premiers temps de nos amours, ces temps si doux & si promptement écoulés : nous étions heureux , a-t-elle ajouté ; mais le serons-nous toujours ? le serons-nous long-temps ? tout passe & le bonheur sur-tout. Nos cœurs même , nos cœurs ne sont-ils pas sujets aux révolutions de la nature ? J'ai trop appris à connoître l'instabilité des événemens pour compter sur un plaisir durable ; & voyant que je pleurois , pourquoi vous affliger , mon ami ? Il faut s'attendre aux revers. Les jours de la félicité sont peut-être finis pour nous ; ne nous abusons pas sur notre état ; il est dans la main de la Providence qui peut le rendre à jamais fortuné : mais vous voyez combien de périls nous environnent ; bénissons le Ciel si nous obtenons encore quelques beaux jours ; pour moi je n'en espere plus. Je crois donc que la sagesse humaine doit se

Se borner , non pas à prévenir des maux que nous redoutons sans pouvoir les éviter , mais à goûter paisiblement les biens actuels qui nous sont accordés. Aimons-nous , mon cher Faldoni , avec autant d'excès que si nous devions nous séparer demain ; nous séparer ! non , c'est mal dire , mais quitter la vie : car je me flatte , a-t-elle repris avec un ton qui me perçoit l'ame , & en me tendant la main , je me flatte que cet engagement est l'affaire de notre vie. Je couvrois cette main de baisers & de larmes ; elle s'est levée , & détachant le bouquet qu'elle avoit à son sein ; consacrons , a-t-elle dit , ce lieu où j'ai joui peut-être de mes derniers plaisirs. A ces mots , elle a placé ses fleurs sur le gazon où elle s'étoit assise. Lieu charmant ! je ne m'en approcherai qu'avec vénération. Son bouquet se fanera ; mais nos cœurs , ah ! j'en jurerois ! nos cœurs seront toujours les mêmes.





L E T T R E XLVIII.

FALDONI à THÉRESE.

Vous avez remarqué, ma chere Thérèse, les traces profondes du chagrin qui me consume : une tendre sollicitude vous a fait tenter les moyens de la bannir : vos soins généreux ont obtenu tout le succès qu'il étoit possible d'en attendre; le sourire que je ne connoissois plus est revenu sur mes levres; j'ai senti près de vous mon cœur s'épanouir, & j'ai dit, je suis donc heureux! Douce illusion d'un instant, songe trop flatteur que le réveil venoit détruire! Rendu à mes pensées, & loin de l'enchanteresse qui m'avoit séduit, je retombois sur moi-même, & je ne sentoís plus que mes maux. Vivez en paix, mon aimable amie! votre ame est aussi pure que l'air; vous n'avez pas, comme moi, des sujets de gémir. O mon pere! combien de fois vous m'avez prédit ce qui m'arrive! Que n'ai-je écouté vos sages leçons? Mais la jeunesse est folle, présomptueuse, empor-

tée par un instinct fougueux qui l'égare. En sortant de l'enfance, je regardai autour de moi ; je vis que dans ma terre natale je n'avois ni succès, ni fortune à prétendre ; je vis que la considération y étoit vendue à la richesse & la richesse achetée par l'intrigue : né avec un cœur superbe, amoureux de l'indépendance, ennemi des bassesses, que pouvois-je faire ? Je me sentois oppressé ; l'humeur me bourreloit. Je préfèrai la misère & l'éloignement ; je dis un adieu éternel à cette patrie qui m'étoit encore chère, & je lui payai le tribut de quelques larmes. Je me trouvois à dix-huit ans perdu sous un Ciel étranger, sans ami, sans parens, sans fortune & sans état. Je tournois quelquefois mes yeux vers ce beau climat que j'avois quitté ; je désirois de m'y reporter, & mille réflexions amères venoient en foule m'éloigner de cette idée. Qu'ai-je donc fait, me disois-je, & pourquoi cet acharnement du sort contre moi ? Si j'étois un coupable digne des vengeances du Ciel, j'en serois moins étonné. Hélas ! ce temps dont je me plaignois étoit cependant un des plus heureux de ma vie ; mon cœur n'avoit pas encore

abandonné la vertu , & j'étois du moins satisfait de moi-même. Je baïsse le rideau sur mille foiblesses qui ne m'ont pas rapporté huit jours de bonheur. Figurez-vous un homme ivre qui a des lueurs de raison : voilà l'histoire de ma premiere jeunesse. Au milieu de la fievre de mes sens , j'écoutois encore cette voix secrette qu'on n'étouffe jamais impunément. J'ai toujours eu de l'horreur pour l'adultere ; je pensois que les propriétés sont sacrées , & qu'il n'y a pas moins de crime à corrompre la femme d'autrui qu'à voler son bien. En me sauvant d'une erreur , je me jettai dans une autre ; je ne respectai point assez l'innocence ; j'oubliai qu'elle étoit sous la garde des mœurs & de l'honnêteté publique : le larcin que je n'osois faire à un époux , je le faisois sans scrupule à un pere imprudent , à une mere crédule & confiante. Que la logique des passions est fausse , & qu'on est trompé par leurs sophismes ! Une leçon terrible & cruelle vint enfin m'ouvrir les yeux , & je ne vis l'abîme où je courois , qu'en y tombant.

J'avois été passer quelques jours à la campagne dans une terre à dix lieues de Paris.

La famille de mon hôte étoit composée d'un pere & de ses deux filles : l'aînée douce, aimable, intéressante, rachetoit par ses graces ce qui lui manquoit dans les agrémens de la figure. Je n'avois jamais connu l'amour, & malheureusement elle ne m'apprit point à le connoître ; mais elle fit naître en moi cette émotion qu'on ne peut refuser à la jeunesse parée de tant de charmes. Pour elle, son cœur, dont le moment peut-être étoit venu, se livra sans défense à mes premières avances. Je trouvois dans cette maison une vie tranquille & réglée, des vertus domestiques, l'hospitalité, la bienfaisance & une bonne foi qui ne soupçonnoit pas même un abus de confiance. On passoit trois saisons à la campagne, & on retournoit dépenser à Paris, pendant l'hiver, un modique revenu qui suffisoit pour y maintenir la famille avec décence, & y traiter quelques amis dont le nombre étoit borné. Les jeunes personnes renfermées dans un cercle étroit, ignoroient l'usage du monde & l'art perfide des sociétés : leurs ames franches étoient telles que Dieu les avoit faites, & elles n'avoient ni ôté, ni ajouté à leurs

facultés originelles. J'avois eu l'occasion d'obliger leur pere; il me pressa avec la chaleur de la reconnoissance de l'aller voir à sa terre : après plusieurs excuses, je me rendis à ses instances. Malheureux vieillard qui me sollicitoit, sans le savoir, d'aller porter chez lui le trouble & le déshonneur ! Le soir après le souper, quand nous étions encore rangés autour de la table, on me faisoit raconter souvent l'histoire de mes voyages, & pendant ce récit, Louise témoignoit le plus tendre intérêt, qu'elle manifestoit par ses larmes. Quand je peignois les situations d'une vie agitée, les horreurs de l'infortune où j'avois langui, les dégoûts qu'il m'avoit fallu dévorer auprès de l'altière opulence & de la grandeur fastueuse, cette succession rapide d'états divers que j'embrassois & fuyois fitôt que j'y sentoie le poids de mes entraves; quand je me représentois luttant comme un forçat avec la destinée, portant avec moi cet amour de la liberté qui me faisoit rejeter toute idée d'assujettissement, malheureux par mon sort, plus malheureux par mon esprit d'indépendance, qui ne m'offroit dans l'avenir qu'une perspec-

rive désolante; alors avec une agitation marquée, Louise écoutoit, les yeux fixés sur moi, croyant sentir mes peines, soupirant, & quelquefois m'interrompant par des exclamations généreuses. Elle aimoit mon courage; cette hauteur dans la misère ne lui déplaisoit pas; elle estimoit la fierté avec laquelle j'avois quitté ma patrie, & elle me disoit avec douceur que je la retrouverois en France. Je passois les jours entiers avec elle & sa sœur; l'habitude d'être ensemble resserroit de plus en plus les nœuds d'une amitié naissante : j'étois sans projet d'aimer & de séduire, & c'est un aveu dû à mon cœur que je repoussai souvent la cruelle idée de troubler la paix de ces timides colombes. Le pere me livroit ses filles avec une confiance hélas ! cruellement déçue ! Mais l'honnête homme peut-il voir dans autrui le vice qu'il ignore ? Un matin j'allai me promener avec les deux sœurs dans les campagnes voisines; le tableau du soleil levant, le chant de mille oiseaux, la mollesse & la fraîcheur de l'air, & je ne fais qu'elle volupté répandue sur toute la nature, dispoisoient le cœur à s'attendrir. Je m'enfonçai dans

l'épaisseur des bois avec Louise ; sa sœur occupée à cueillir des fraises , nous perdit ; elle nous appella long-temps ; nous revînmes enfin , mais nous reparûmes comme deux coupables , avec la rougeur sur le front , & j'avois de plus le remords dans l'ame. Louise que j'avois vue si gaie , si folâtre , si tendrement naïve , ne fut plus la même. Un morne silence enveloppoit ses pensées ; la tristesse voiloit son visage ; elle me fixoit souvent d'un air doux & pénétré , & baissoit ses humides regards dès qu'elle rencontroit les miens. Quand je lui parlois elle rougissoit ; quand je m'éloignois elle pleuroit ; quand je touchois sa main elle trembloit comme si elle eût eu le frisson ; un jour elle me disoit : vous m'avez rendue bien misérable ! vous êtes cause que je n'ose plus lever les yeux. Une autre fois je la trouvai assise à terre , au pied d'une chaise , la tête cachée dans ses mains , & poussant des sanglots ; je la conjurai de se calmer ; je lui représentai qu'il ne falloit pas ajouter à notre malheur celui de le faire connoître. Hélas ! dit-elle , si vous pouviez m'apprendre à l'oublier ! ces discours m'étoient d'autant plus sensibles ,

que je n'avois aucun moyen de me justifier. Toute l'horreur de mon crime se présentoit à moi ; je croyois entendre son pere infortuné me dire avec des ruisseaux de larmes : homme ingrat ! qu'as-tu fait ? je t'ai donné l'hospitalité ; je t'ai reçu dans ma maison ; je t'ai traité comme mon fils ; j'ai laissé à ta discrétion le trésor de ma vie , la tendre image d'une épouse qui n'est plus , les seuls fruits de mon hymen : je t'ai confié deux innocentes créatures qui n'avoient pas même apperçu de loin l'ombre du vice. Tu as dit dans ton ame : corrompons ces sœurs simples qui se livrent à ma foi : affligeons cet honnête vieillard dans la plus chere partie de lui-même , & qu'il pleure éternellement ses bienfaits. A la fin , fatigué de mes regrets , je partis de cette maison où je laissois après moi l'horreur , le désespoir , la honte & le repentir. Arrivé à Paris , je me jettai dans le tourbillon ; je m'évitai moi-même ; je cherchai des distractions : au bout de quelques mois , je parvins , sinon à perdre l'idée de Louise , au moins à l'affoiblir , & je ne vis plus que dans l'éloignement ce fantôme qui m'obsédoit. L'hiver ramena

dans la ville ma victime & sa famille ; un billet que je reçus du pere toujours tranquille & confiant , m'avertit de les aller revoir ; je me présentai chez eux ; le vieillard étoit absent : Louise ne me reprocha point la maniere dont je l'avois quittée , les six mois que j'avois passés sans donner chez elle un signe de vie , & l'oublia où je semblois l'avoir laissée : sa bouche ne s'ouvrit que pour me rendre des actions de grace de ma visite , & de l'intérêt que je témoignois pour elle. Je la trouvais prodigieusement changée ; son état de maigreur & de consommation me frappa ; je lui demandai si elle avoit été malade : non , me dit-elle avec un sourire amer ; mais j'ai eu des peines : ce peu de mots me perça le cœur ; j'étois tenté de me jeter à ses pieds , si la présence de sa sœur ne m'eût retenu. Charmante fille ! ne pas même se permettre la moindre plainte ! toujours une égale tendresse & si peu de retour ! Elle vit mon émotion , & elle y fut sensible ; sa main que je tenois , serra doucement la mienne , & elle soupira : le tribut d'estime que je lui payois étoit trop foible pour tant d'amour ; elle le sentoit

& son ame en étoit déchirée. Je la vis s'éteindre par degrés. Affligé du spectacle de ses maux, & tourmenté du reproche intérieur de les avoir fait naître, je diminuai le nombre de mes visites : insensiblement je ne parus chez elle qu'après de longs intervalles. Ce procédé cruel ne changea rien à son humeur ; je la trouvai toujours tendre, affectueuse & prévenante : mais son dépérissement s'accroissoit à vue d'œil ; elle passoit par toutes les gradations de la langueur, & voyoit la mort s'approcher pas à pas. Un jour qu'elle étoit seule, je lui témoignai la vive inquiétude où j'étois de sa santé : je la conjurois de se conserver pour ses amis ; je mettois dans mon langage l'émotion dont j'étois plein, & lui prenant la main avec une affection que je lui avois peu marquée jusqu'alors, je la pressois contre mes levres ; elle la retira & me dit tristement : ah ! Monsieur ! vous me faites boire un calice bien amer ! un tendre coloris se répandit sur ses joues pâles & éteintes ; elle leva ses mains vers le Ciel & d'une voix attendrie, mon Dieu, poursuivit-elle, donnez-moi la force de soutenir mes résolutions ! Alors elle me

fit asseoir à son côté, & me priant de ne pas l'interrompre, elle me dit avec un ton de douceur & de dignité que je ne puis vous rendre : il y a long-temps que je me propose de vous entretenir; vingt fois, les paroles sont venues sur ma bouche : une fausse honte, la crainte, ou je ne fais quel autre sentiment, m'a toujours retenue; il faut enfin vous parler, & je conjure la suprême clémence de me protéger dans le cruel effort que je vais faire sur moi-même. Vous vous êtes aperçu de l'impression que fit sur moi votre premier aspect : elle n'étoit que trop visible : j'avois toujours vécu dans l'intérieur de ma famille, & je connoissois trop peu le monde pour me défier d'un penchant qui sembloit me promettre le bonheur : je m'y livrai sans scrupule & avec toute l'ingénuité de mon âge. Quelques égards, quelques soins, des attentions particulières que vous paroissiez m'accorder & que je pris pour un retour de tendresse, acheverent de m'égarer. Qu'une amante est aisément trompée ! Je vous voyois flatter mes goûts, me prévenir dans tous mes vœux, chercher constamment mes regards,

.

vous placer auprès de moi à la table, au jeu, dans les promenades, me parler avec un air d'intérêt que vous n'aviez pour personne, me reprendre de mes fautes avec une douceur qui m'enchantoit ; je me croyois aimée & vous ne songiez point à me désabuser ! Quand vous osâtes descendre dans mon cœur pour en tirer le secret de ma foiblesse, je vous fis tous les aveux que vous désiriez avec une simplicité qui m'étonne aujourd'hui ; & vous ne me désabusiez point ! Enfin l'heure de mon infortune arriva : je ne m'arrêterai pas sur cette fatale époque de ma vie ; vous & moi, nous aurions trop à rougir & je ne veux point vous reprocher une faute que j'ai partagée ; mais comment justifier votre conduite depuis ce temps ? Je sortois à peine de vos bras, & mes yeux étoient encore baignés des larmes du repentir, quand vous m'avez quittée ! Vous partiez, peut-être pour toujours, & je restois seule avec la honte & la douleur ! Vous n'avez point vu mes pleurs ; vous n'avez pas entendu mes cris ; vous étiez loin de moi, dissipé par le plaisir, & peut-être occupé de nouvelles intrigues ; peut-

être n'avez-vous pas songé un seule fois qu'au moment où votre cœur nageoit dans la joie, il étoit une famille obscure, mais honnête & vertueuse, qui vous devoit son opprobre, & une fille malheureuse que vous aviez rendue coupable. Ces idées sont affreuses, & je crains de m'y livrer. Cependant, six mois s'écoulerent, & sans un billet de mon pere que j'avoue lui avoir fait écrire, je présume que nous ne vous aurions jamais revu : vous revîntes, mais vous n'étiez plus le même; je vous trouvois distrait, taciturne, chargé d'ennuis; vous pouviez voir mes craintes; je ne les cachois pas, & vous m'y laissiez en proie avec la froideur d'un homme qui n'aime plus ou qui n'a jamais aimé. Avec quelle amertume je repassois sur ces jours où je vous avois vu si empressé ! Quelle différence de vous à vous-même ? Vous me ravissiez tout le charme de ma vie ! Celui que j'avois goûté dans la certitude de votre amour ne se retraçoit à mon esprit que comme un songe agréable dont le réveil étoit horrible. Ma santé déjà plus foible acheva de s'en altérer : je vis approcher mon dernier moment

DE DEUX AMANS. 51

comme le terme de mes peines : alors je conçus le dessein de rompre avec vous toute société, & de m'abandonner sans réserve à cet être souverain que j'avois trop long-temps oublié. Mais, vains projets d'un cœur trop tendre ! je vous voyois, & chaque jour, mes résolutions s'affoiblissoient : une seule de vos paroles me faisoit oublier toutes vos injustices, & me replongeoit dans mes incertitudes. Il a fallu pourtant me résoudre : si l'amour est pardonnable, c'est quand il est payé de retour ; mais il est inexcusable de s'obstiner à aimer qui ne nous aime point : d'ailleurs je n'ai plus long-temps à vivre : je dois bientôt aller rendre à mon Juge un compte rigoureux ; je n'ai pas trop pour m'y préparer du reste d'une vie éteinte : il faut renoncer à mes erreurs, & je vous ai prié de m'écouter pour recevoir mon éternel adieu : ce jour est le dernier où je vous verrai, & ces paroles les dernières que vous entendrez de moi. Alors se levant avec majesté, elle me laissa confus, humilié, courbant la tête & accablé comme un criminel à qui on vient de prononcer son arrêt. Une révolution subite se fit dans

mon cœur : l'amour parut y entrer quand cette infortunée le chassoit du sien. Un mor, lui dis-je en la ramenant sur le siege qu'elle avoit quitté : je me condamne ; je reconnois mes torts ; tout ce que vous m'avez dit, je m'en étois dit à moi-même, & cent fois plus encore. J'avoue, en gémissant, que je suis coupable envers vous de la plus horrible ingratitude : mais n'est-il point d'espérance de pardon ? ne puis-je obtenir la grace de réparer toutes mes injustices ? Dites, Mademoiselle ! qu'ordonnez-vous d'un criminel repentant qui se jette à vos pieds & qui vous conjure de lui rendre le bien qu'il a perdu ? Et en disant ces mots, j'embrassois ses genoux. Des réparations, dit-elle ! il n'est plus temps d'y penser ; de quoi serviroient-elles à une fille mourante ? Des réparations, a-t-elle ajouté avec chaleur ! en est-il qui puissent tenir lieu de l'amour que je vous prodiguois, & me consoler des maux que vous m'avez faits ? Croyez-vous, pouvez-vous croire que je consente aujourd'hui à recevoir un dédommagement de tant de peines ? Non, Monsieur ! la pitié ne peut payer l'amour, & je suis trop fière pour

ne devoir qu'à la reconnoissance, ou à quelque sentiment plus humiliant encore, le retour que vous m'offrez. J'insistai; je la conjurai de m'accorder le nom de son époux. Il fut un temps, reprit-elle, où j'ambitionnois ce titre : mais vous voyez mon état; ces nœuds seroient rompus presque aussitôt que formés : il faut y renoncer : la seule grace que je vous demande, c'est d'épargner d'autres victimes ! je vous en supplie par votre ame qui m'est encore chère : abandonnez ces honteuses séductions qui ne laissent que des suites douloureuses : ne corrompez jamais une ame simple & vertueuse : quelle gloire en peut-on recueillir ? c'est un triomphe si facile ! Croyez-moi ! les loix envoient à l'échafaud des mal-fauteurs moins coupables qu'un odieux suborneur qui porte la mort au cœur de l'innocence. Ici finit cet entretien dont toutes les paroles sont restées dans ma mémoire ; ce fût aussi le dernier jour où je la vis ; je me présentai plusieurs fois à sa porte, & ne fus jamais reçu : quelques mois après, on me dit qu'elle étoit morte. Le fantôme de cette fille infortunée ne me quittoit plus ; je portois dans le cœur

un ver qui empoisonnoit tous mes plaisirs. Je cherchai des secours auprès de nos sophistes; ils disoient que la moralité des actions n'est fondée que sur l'opinion, que le bien & le mal sont de pures relations; que ce qui est vertu chez un peuple, est vice chez un autre; que la probité n'est que l'utile mis en pratique: ils ajoutoient que le bonheur consiste à jouir de tout, & la sagesse à bien user des jouissances; que la pudeur est une vertu de préjugé; que dans une infinité de pays la corruption des mœurs est autorisée par les loix & même consacrée par la Religion. ... je rougis de poursuivre. O ma chere Thérèse ! qu'un cœur qui veut s'égarer trouve de portes ouvertes à l'erreur ! Je recueillois tous les jours une multitude d'affertions qui venoient à l'appui de cette affreuse doctrine. Enfin je parvins à établir dans mon esprit, comme des vérités primitives, le néant de la vertu & la nécessité des passions. Dès que j'eus fixé ma croyance sur cette morale destructive, je m'affranchis de mes remords, & j'acquis dans le désordre une sorte de calme à-peu-près semblable à celui que l'opium

procure aux convulsions du délire. Je ne me souvins plus alors que j'a vois un pere infirme à qui je devois mes secours. Fasse le Ciel que je trouve dans ma vieillesse les soins & les consolations que j'ai négligé de lui donner ! Mais si la justice souveraine me reserve le sort des fils ingrats, je dois m'attendre à un affreux abandon dans le déclin de ma vie. Cependant je l'aimois tendrement, & je suis persuadé qu'il l'ignoroit ; car je n'ai jamais songé à lui en donner des preuves. Combien de voluptés on se dérobe en renonçant à la vertu ! Au milieu de mes vains plaisirs, je n'étois pas heureux : je me rappellois quelquefois les premieres leçons de mon enfance ; en comparant mon état présent à celui dont j'avois joui, je regrettois mes principes ; je sentoís qu'il n'est de bonheur constant & réel que dans un cœur satisfait de lui-même. Ce combat des passions avec la raison me jettoit dans une pénible anxiété ; il fallut en sortir ; la main du Ciel me frappa pour m'avertir de mon néant ; des revers accumulés me réveillèrent comme d'un long sommeil ; je restai seul & sans secours, forcé de traîner une

misérable vie en bute à tous les hasards , de m'accrocher comme un reptile à tous les êtres dont j'espérois un appui. Eh ! que ces êtres sont rares ! l'homme est pour l'homme un barbare ennemi. Je les connois maintenant tous ces amis , tous ces protecteurs : leur vile espece ne m'abusera plus. Une noire misantropie me dégoûta du monde ; je me sauvai dans la solitude pour m'y nourrir de fiel & d'amertume : la retraite où je vivois ne me parut point assez profonde ; je résolus de traverser les mers & de chercher sous un nouveau Ciel des déserts inhabités où je ne fusse connu que de moi seul. En arrivant à Nantes, j'essuyai une maladie mortelle : dans une ville où je n'avois aucunes liaisons , je trouvai des soins hospitaliers dignes des premiers âges & des vertus qui me reconcilient avec l'humanité. Un Négociant m'offrit sa bourse ; il m'avança généreusement tous les frais de mon voyage , & vint au-devant de mes besoins , sans que j'eusse auprès de lui d'autre titre que celui d'infortuné. Dès que je fus rétabli , je m'embarquai pour l'Amérique , & j'allai descendre dans une des Antilles : je m'étois

attendu à trouver des déserts & des sauvages; je vis un peuple doux, civil & bienfaisant, des cœurs droits, des mœurs pures, une terre féconde, enrichie par les soins du cultivateur. Je ne sais quelle impression me saisit en arrivant dans ces belles contrées, image des campagnes tant célébrées par la poésie pastorale. Je me sentois renaître; mes passions se calmoient; l'humeur mélancolique & sombre que j'avois apportée d'Europe, étoit dissipée par le baume & la douceur de l'air, par le tableau riant d'un Printems éternel & d'une nouvelle nature. Je visitai plusieurs habitations; je fus accueilli par-tout avec la même bonté: j'enviois le sort de ces heureux colons vivans sans faste au sein de leur opulence. J'avois conservé quelques livres, & je partageois ma vie entre la lecture & la promenade; je cultivois un coin de terre qu'un généreux Créole m'avoit abandonné, ainsi que la cabane qui me servoit d'asyle. Je n'ai jamais coulé de jours plus tranquilles. Libre des soins du lendemain, je trouvois dans les fruits de mon petit domaine de quoi fournir abondamment à mes besoins. Mon bienfaiteur

ne me laissoit manquer de rien ; son attentive prévoyance alloit même au-devant de mes desirs : un esclave qu'il m'avoit donné me soulageoit de mes travaux ; sans les souvenirs qui me tourmentoient, j'aurois été le plus heureux des hommes. J'étois content de finir mes jours dans cette solitude, & revenu des illusions du monde, je n'ambitionnois plus d'autre félicité. On va chercher la fortune dans ces contrées ; j'y trouvois le repos & un ami que la fortune ne peut payer ; j'y jouissois du plus beau spectacle que l'homme puisse contempler : la nature n'est nulle part aussi majestueuse que dans ces climats voisins du soleil qui sont embellis de tout son éclat. C'est bien là qu'on voit se réaliser les fables de l'âge d'or & de l'antique Thessalie. J'avois toujours vécu dans une sorte d'apathie sur toutes les idées religieuses, & il m'étoit rarement arrivé d'élever mes regards vers l'Etre suprême. Je me bornois à recueillir quelques lambeaux du système de nos Sceptiques modernes, d'après lesquels je me figurois la Divinité comme un être passif, indifférent sur les scènes de ce monde, sans bonté, sans ma-

malice, & l'univers comme une végétation animée, éternelle, existant par son mouvement, & se conservant par une succession infinie d'altération, de changement & reproduction. Un jour que je traversois les hautes montagnes de l'isle, je m'arrêtai comme en extase, au moment où le soleil venoit de se lever & jettoit sur toute la nature un voile éclatant de lumière. Une longue chaîne de rochers rangée autour de moi, recevoit & renvoyoit ses rayons à travers l'espace qui paroissoit comme fillonné de mille couleurs brillantes : d'immenses forêts élevées en amphithéâtre formoient une draperie de verdure depuis la voûte du Ciel jusqu'au fond des abymes, & des fleuves roulans par cascades alloient s'ensevelir sous un ombrage éternel : la mer, à l'extrémité de l'horison, terminoit cette scène magnifique. Saisi d'enchantement & de surprise, je me prosternai sur la terre, & j'adorai, pour la première fois peut-être, avec un respect religieux, le souverain Créateur de ces merveilles : alors apostrophant les bois, les fleuves, les rochers & les mers, je leur criois : si vous vous êtes faits vous-mêmes, animez-vous, &

parlez ! ô mon amie ! quelle idée nous donne de son auteur cette profusion de richesses ! Comment suppose-t-on que les élémens aient pu se combiner de manière à produire d'eux-mêmes l'ordre étonnant , le concours & l'harmonie de toutes les parties de cet univers ? Insensés raisonneurs qui n'oseroient attribuer aux chances du hasard , aux combinaisons d'une matière inanimée le moindre ouvrage sorti de la main des hommes , & qui osent prêter ces absurdes agens les phénomènes de la création ! Je rentrai chez moi frappé de ce que j'avois vu , & dès ce moment je me livrai à des études réfléchies sur ces objets sublimes que je n'avois qu'effleurés dans le tumulte & la dissipation du monde. Je reconnus alors la vérité de ce que dit Bacon , qu'un peu de philosophie fait des athées , mais que beaucoup de philosophie les ramène à la religion : convaincu que nul effet ne peut exister sans cause , & remontant d'origine en origine jusqu'au suprême Auteur , je trouvai la divinité que je cherchois. Je me disois ; les incrédules , en supposant l'éternité de la matière , ne font que substituer à un principe

principe que j'adore sans le comprendre , un autre principe inexplicable : ils affligent mon cœur sans contenter ma raison : ils n'offrent qu'une hypothese inintelligible & désolante , en s'appant les fondemens d'une croyance qui faisoit mon bonheur : ils appellent des noms vagues de la nature , de hasard , de nécessité , cette cause souveraine que j'appelle Dieu. Du moins sont-ils forcés de reconnoître une cause primitive , & peut-être ne disputent-ils que sur les termes. Oui , mon aimable amie , je suis persuadé qu'il n'est aucun athée de bonne foi , & que tout homme dont la bouche affirme qu'il n'y a point de Dieu , ment contre sa conscience.

Il y avoit quelque temps que je goûtois dans la retraite les charmes de la méditation , quand je fus distrait par de nouveaux troubles. Mon bienfaiteur étoit resté veuf avec une fille de treize ans qu'il élevoit sous ses yeux & qui faisoit la consolation de sa vieillesse. Susanne promettoit d'être belle & avoit déjà des graces : son ame étoit simple & naïve : avant qu'elle eût parlé , on savoit ce qu'elle pensoit. L'aimable enfant s'étoit attachée à moi &

venoit souvent me chercher dans ma cabane , suivie d'une esclave qui l'avoit nourrie. Nous nous promenions sur le bord de la mer , dans des bois de palmiers qui couvroient le rivage. Là , tantôt j'amenois nos entretiens sur les beautés de la nature ; tantôt j'essayois d'imprimer dans son ame tendre les premiers principes de la morale , & j'avois le plaisir de voir par degrés se développer sa raison naissante. Quelquefois nous faisions des lectures utiles ; je lui donnois des leçons de dessin , & je goûtois une joie secrète à payer ainsi à son généreux pere un tribut de reconnoissance. Je n'avois pas encore réfléchi sur ma situation , & je recevois sans m'alarmer les innocentes caresses de ma pupille ; ses bras me pressoient avec tendresse ; elle aimoit à me sourire ; elle me quittoit rarement , & toujours avec peine. Un jour qu'en folâtrant avec elle je la tenois contre mon cœur , une émotion violente s'y fit sentir ; ce trait de lumiere commençant à m'éclairer , je me promis bien de veiller sur moi-même & d'éviter des jeux si redoutables : mais l'habitude de nous voir rendoit ce projet difficile : je repris bientôt

un genre de vie auquel je trouvois mille douceurs. Susanne croissoit & s'embellissoit tous les jours; son esprit s'étoit formé; aux graces naïves de son enfance avoit succédé l'ingénuité décente & timide d'un âge plus réservé; ses yeux se baïssoient devant moi; je surprenois quelquefois ses regards doux & modestes, & je ne les rencontrois jamais sans trouble: une fois, je la voyois dessiner, & j'osai porter mes lèvres sur sa main; elle me fixa tendrement & rougit: un feu séditieux me pénétra; les idées les plus coupables alloient m'entraîner; je me sentois perdu: je me levai brusquement; je sortis & je courus dans ma cabane: là, me frappant la poitrine, & versant un ruisseau de larmes; homme dénaturé, me disois-je, va donc sacrifier encore cet enfant; va désoler ton bienfaiteur; ajoute ce crime à tous les autres. Non, poursuivais-je en sanglottant, non je ne suis pas digne de voir la lumière, & de vivre avec des hommes! Je passai tout ce jour renfermé, pleurant & rejetant toute nourriture: mon ami me vint voir; il ne concevoit rien à mon état: je me jettai à ses pieds & je lui fis l'aveu

de mon horrible pensée; il me releva gaiement, me serra dans ses bras & me dit; cessez de vous affliger, & reprenez l'assurance des belles âmes. Personne n'est à l'abri de séductions; mais il n'est donné qu'à la vertu d'en triompher, & la vôtre a subi noblement cette épreuve. Au reste, ajouta-t-il en souriant, c'est pour vous-même qu'il faut surveiller le trésor que je vous confie. Je n'ai point ici d'amis qui me soient plus chers que vous, & mon dessein est de vous unir à ma famille par des nœuds plus étroits : voilà le plan que je m'étois fait & dans lequel la connoissance de votre caractère me confirme tous les jours. Je retombai à ses genoux, & je murmurai quelques mots de remerciement : il me ramena auprès de sa fille & lui recommanda de me chérir désormais comme un homme qui devoit être son époux. Le front de Susanne se couvrit d'une aimable rougeur, & je vis que je ne lui étois pas indifférent. Nous passâmes des jours tranquilles dans l'attente du bonheur, quand la mort m'enleva mes espérances. Susanne mourut d'une fièvre maligne, & j'eus la douleur de perdre en même - temps son

vénérable pere. Je leur rendis les derniers devoirs avec une amertume que je n'avois jamais éprouvée. Je voyois s'évanouir les idées de félicité que je m'étois formées pour l'avenir ; je perdois à la fois une épouse, un bienfaiteur, un ami, le charme & la consolation de ma vie : tout étoit disparu : je me trouvois seul, dans un lieu sauvage, errant parmi des cercueils & sur les froides cendres de ceux que j'avois aimés. Je n'habitois plus qu'à regret cette île qui m'avoit paru si belle ; je ne pouvois me supporter dans mon désert ; chaque pas m'y rappelloit des plaisirs passés & des pertes présentes ; chaque objet nourrissoit en moi des souvenirs déchirans : une affreuse mélancolie retomboit sur mon cœur ; mes anciens remords suspendus long-temps par la douceur d'une société paisible, se réveilloient avec une force terrible ; tous les jours j'allois pleurer sur le tombeau de mes amis, & quand je rentrois chez moi, je me regardois avec horreur dans ce funeste abandon. Je pris le parti de quitter l'Amérique ; je vendis les possessions que mon bienfaiteur m'avoit laissées, & après avoir dit un éternel adieu à cette solitude où

j'avois coulé de si beaux jours, je m'embarquai pour l'Europe : mon projet étoit de vivre dans la retraite & de renoncer pour jamais au monde; mais je vous ai vue & vous avez changé mes résolutions. Hélas ! je suis venu peut-être vous apporter l'infortune qui me suit !



L E T T R E XLIX.

THÉRESE à FALDONI.

JE ne vous conçois pas : vous m'avez écrit une lettre désolante. A quoi bon revenir sur d'anciennes erreurs, & présenter à votre amie des tableaux affligeans ? Voulez-vous affoiblir l'estime que j'ai pour vous ? Je vous préviens que loin d'y parvenir, vous n'avez fait que la confirmer. J'aime votre franchise, & dans vos fautes même, je reconnois ce caractère qui ne vous a jamais quitté. Je plains cette pauvre Louise d'avoir aimé. Je la plains, surtout, de n'avoir pas été payée de retour ! elle méritoit si bien de l'être ! Il est affreux pour vous, d'avoir causé son malheur :

mais vos remords ont assez expié cette imprudence. N'en parlons plus , mon ami ! le temps a passé sur les égaremens de votre jeunesse , & votre raison s'est murie par l'expérience de ses écarts. Je ferois peu de cas d'un homme qui n'auroit jamais commis de fautes. Rappelez-vous ce que je disois il y a quelques jours , quand vous lisiez devant ma cousine & moi , le roman Grandisson : ce personnage m'a toujours paru peu intéressant , parce qu'il est trop parfait : un être aussi supérieur à l'humanité ne peut être aimé que des anges ; il me feroit continuellement rougir de l'excès de son mérite , & mon amour propre avec lui ne feroit jamais satisfait. Ce n'est pas que j'ose excuser votre conduite & justifier des attentats contre l'innocence. Vous avez senti vous-même toute l'horreur de ce crime & vous avez prévenu mes reproches. Vous convenez que le souvenir de cette aimable fille a fait le supplice de votre vie. O Faldoni ! comment un séducteur ne songe-t-il pas aux regrets qui l'attendent ? En vérité , je plains bien vos gens à la mode de se tant tourmenter pour se préparer à un repentir ! combien les

femmes sont malheureuses ! il semble que les usages politiques se soient attachés à détruire , dans cette moitié du genre humain , le germe de tout ce qu'il y a de noble & de grand , pour en faire le jouet & l'amusement des hommes , & pour les immoler au premier corrupteur qui s'en empare ! Elles sont douées pourtant d'un goût délicat , d'un sentiment exquis ; je dirai même qu'elles vont plus loin que vous quand leur ame est exaltée par la vertu : l'amour qui chez elles est si vif & si tendre leur prête une énergie que vous avez rarement dans cette passion : non , vous ne savez pas aimer comme nous : vous ne pensez qu'à dérober une volupté fugitive , & l'amour vous échappe. Mais nous , hélas ! tout entières à l'objet de notre penchant, nous ne voyons, nous n'entendons que lui : honneur , fortune , félicité , grandeur , nous ne voulons rien que pour le lui donner. Fieres de nos faiblesses même , quand notre gloire est perdue , nous jouissons de nos sacrifices , en songeant qu'il en est l'objet. Eh ! n'est-ce point par lui que nous vivons , que nous pensons , que nous sommes tristes ou gaies , fortunées ou misérables ? Connois-

sons-nous un intérêt plus fort que le sien ? Cherchez parmi vous ces déchiremens d'un cœur trahi , ces tortures qui consomment une amante , & qui la traînent lentement au tombeau ! Vous autres hommes , vous êtes distraits & dissipés par le tumulte ; mille objets peuvent vous écarter de celui qui vous occupe ; mais nous , dans la solitude où notre éducation nous enchaîne , nous sommes toujours avec nos pensées , toujours près de cette image adorée , toujours livrées à des souvenirs qui la nourrissent ! Nous avons à combattre , & vos séductions , & nos desirs plus puissans encore , & la sensibilité de nos organes , & la foiblesse de nos cœurs , & la crédulité de nos esprits ! & c'est contre des êtres si fragiles , que vous vous armez de toutes les forces de la nature & de l'art ! Pourquoi l'homme qui fait les loix ne rend-il pas sa compagne digne de tous ses hommages , en lui donnant le degré de perfection dont elle est susceptible ? Craindrait-il de perdre l'empire , s'il déployoit les talens & les vertus des femmes , ou bien auroit-il choisi pour elles l'éducation la plus favorable à ses principes de corrup-

tion ! Sans doute il faut le croire ; autrement leur laisseroit-il si peu de moyens de défense , quand lui-même se produit avec tant d'avantages ? Dirigeroit-il leurs premières vues vers des objets de luxe & de frivolité , au lieu de former leur cœur & d'éclairer leur esprit ? Si elles ont peu de caractère & de suite dans les idées , ne devrait-il pas réunir contre ce vice essentiel tous les efforts de l'institution ? Alors il les eût prémunies contre les dangers de la séduction ; il leur eût préparé des jouissances pour l'avenir ; une femme feroit dans tous les âges les délices de la société ; l'amour fondé sur l'estime ne feroit plus l'amusement d'un cœur oisif , & on verroit éclore entre les deux sexes , une rivalité de force & de grandeur qui tourneroit à leur profit mutuel.

Cette pauvre Louise se présente encore sous ma plume. Combien elle a dû souffrir ! aimer sans retour après avoir tout immolé à celui qu'on aime ! Ah Dieu ! ce n'est point la mort que je pleure ; ce sont ses maux ; c'est l'idée qui devoit la tuer de n'avoir fait qu'un ingrat ! La mort ! Eh ! peut-on la comparer à ces mouvemens

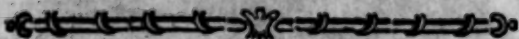
de désespoir, à ces convulsions de la rage qui nous font maudire l'existence? Je ne relis jamais votre lettre, sans fondre en larmes. Quelle folie à nous d'écouter une passion rarement heureuse, & presque toujours suivie d'inépuisables regrets! Pardon, je ne finis pas; je devrois vous égayer, & je suis rejetée malgré moi dans mes réflexions: c'est l'effet de votre méchante lettre qui m'a donné du noir. Vous êtes cause que j'ai passé la nuit la plus cruelle, agitée de toutes vos scènes, vous suivant par-tout, vous accusant d'avoir laissé mourir. .. Allez! ne m'en parlez plus! j'ai de l'humeur contre vous, & je serois tentée de vous haïr tout de bon.

Je ne sais si je dois attribuer à cette lecture la situation de mon âme: je suis aujourd'hui d'une tristesse accablante: tout m'afflige & me déplaît. Je voudrois pour beaucoup, que cette semaine fut écoulée; j'imagine les choses les plus funestes; je ne vois que fantômes autour de moi. O mon ami! venez me consoler! venez dissiper toutes ces illusions d'un cœur trop sensible: ce n'est qu'auprès de vous que je puis être heureuse.

Je vous attends demain ; il faudroit arriver de bonne heure , pour prévenir la chaleur & nous donner plus de temps. Apportez vos romances : nous chanterons celle que vous aimez , celle qui fut l'occasion de vos premiers aveux , & qui depuis , m'a fait verser tant de larmes. Dans la matinée , nous irons visiter le bois de la Saulaye que ma cousine n'a pas encore vu ; vous nous donnerez le bras ; on déjeûnera avec des œufs frais dans la ferme que vous connoissez ; nos mamans nous prendront en voiture , & nous retournerons ensemble. Dieu veuille qu'il ne survienne pas d'obstacle à tous ces beaux projets ! car je m'accoutume à ne plus compter sur rien.



LETTRE



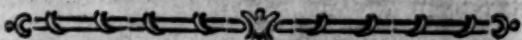
L E T T R E L.

FALDONI au CURÉ.

O Monsieur ! quel affreux événement ! Madame de Saint - Cyran se meurt. Elle eut hier un accès de fièvre qui l'empêcha d'exécuter une partie projetée : nous restâmes auprès d'elle : le soir il lui survint une toux pénible, une ardeur d'entrailles ; elle avoit le frisson, le tremblement, tous les symptômes d'une pleurésie : la nuit a été terrible ; on désespère de sa vie ; elle est, à tout moment, sur le point d'être suffoquée. On court ; on se précipite ; les domestiques sont sur les chemins : les médecins se succèdent : une partie du village est dans la cour du château ; la frayeur & la désolation se peignent sur tous les visages. Thérèse immobile est à genoux auprès du lit de sa mère & ne fait que pleurer. Madame d'Armiane & sa fille sont au milieu des femmes, donnent les ordres, veillent la malade & semblent se multiplier dans tous les lieux. Au milieu de ces

mouvemens il regne dans l'étendue de la maison un silence morne & lugubre; on n'entend que des sanglots étouffés. On a fait revenir de son couvent la jeune de Saint-Cyran, pour recevoir la bénédiction de sa mere; cette pauvre enfant nous a fait fondre en larmes. Tant de sensibilité dans un âge si tendre! mais c'est la digne sœur de Thérèse! il faut les voir toutes deux autour de leur mere expirante: ce tableau déchire le cœur. On a écrit à Monsieur de Saint-Cyran & à son fils: le Chevalier qui est plus près, a déjà reçu l'avis & ne peut tarder d'arriver. Venez, Monsieur! hâtez-vous de recueillir les derniers soupirs d'une mere qui vous appelle à tous les instans: mais hélas! je crains bien que vous n'arriviez trop tard.





L E T T R E L I.

T H É R È S E au C U R É.

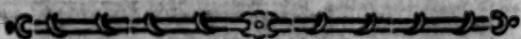
TOUT est fini ! le voile est jetté sur moi ; je n'ai plus rien à prétendre sur la terre ! ma mere , mon amie , ma bienfaitrice n'est plus ! & je respire encore ! & je ne descends pas avec elle dans le tombeau ! Malheureuse ! j'ai tout perdu ! je ne fais comment j'existe ! un horrible avenir s'ouvre devant moi ; le poids de la douleur m'écrase ; je me sens mourir à tous les instans. J'ai voulu vous écrire ; mes pleurs m'aveuglent ; les sanglots me suffoquent ; je n'ai pas la force de tracer deux lignes. . . . O mon Dieu qui me l'avez ravie ! pourquoi nous séparer ! que ne mourrions-nous ensemble ? Je la vois encore ranimant ses efforts pour me conjurer de vivre , priant le Ciel de me rendre heureuse. . . . O ma mere ! ô la meilleure des meres ! moi ! que je sois heureuse quand tu n'es plus ! Que ta fille puisse avoir un instant de bonheur sans toi ! Non , non ,

je n'y dois plus compter ; il faut traîner le reste de ma vie dans les larmes, & je prévois qu'elle ne sera point longue. Oh ! quand viendra le temps où j'irai me réunir à tes cendres vénérables, reposer mon cœur auprès du tien, & trouver dans ton sein la paix que les hommes me refusent ! Ta vertu étoit ma sauve-garde ; je me craignois moins quand tu m'avois parlé ; la douce persuasion couloit de tes levres, j'allois te confier mes peines & j'étois consolée. O mere adorée & digne de l'être ! si j'ai joui de quelque plaisir, c'est à toi que je l'ai dû ! Combien de fois tu portas dans mon ame l'espérance du bonheur ! Ta présence me rendoit la joie ; ton regard m'avertissoit de mes devoirs. Je me rappelle encore les douces idées de mon enfance & des beaux jours que je passois avec toi. Quels soins tu prenois de me former ! quel charme tu répandois sur tes leçons ! avec quelle force ta moindre parole s'imprimoit dans mon cœur ! ... Ah ! j'étois trop heureuse, & tant de félicité n'appartient pas à ce monde où nous sommes. Je vois maintenant le dernier terme comme l'objet de mes vœux. Hélas ! qui resteroit pour me

DE DEUX AMANS. 77

consoler ? vous le savez, Monsieur ; vous savez si elle me chériffoit ! vous étiez le confident de ses pensées : vous avez vu comme elle voloit au-devant de mes desirs, comme une seule de mes larmes brisoit son ame maternelle, comme elle me couvroit de tous ses regards ! Que de pleurs quand nous nous séparions ! quelle joie quand nous étions réunies ! quelle tendre inquiétude sur mes moindres peines ! On eût dit que tout lui manquoit dès qu'elle ne voyoit plus sa fille. Non, je ne l'ai point assez aimée ; j'étois trop occupée de ma folle passion, & maintenant je pleure sur une froide poussière qui ne peut plus m'entendre ; je lui adresse mes plaintes ; je l'appelle ; je la cherche & je ne la vois plus ! ce lit, cet appartement, ces meubles, ces lieux où je l'ai vue, ces vêtemens qu'elle portoit, tout m'irrite & me désespere. Je ne la trouve nulle part, & tout me la représente ! Je n'ai d'autre douceur que de verser mes larmes dans le sein de ma cousine : cette consolation me fera bientôt ravie ; elle & sa mere n'attendent pour partir que le retour de mon pere qui doit être ici dans peu de jours. Votre ami ne

paroît plus ; je l'ai prié d'interrompre ses visites , & il en sent la nécessité : d'ailleurs , quelle espérance désormais de nous unir ? il n'y faut plus penser ! Ah malheur ! malheur à moi , d'avoir nourri cette illusion ! Comment pouvois-je croire à la félicité ? c'est un vain nom ; elle n'existe que dans le cercueil ! O tendre & généreuse mere ! élevée maintenant au-dessus de nos tristes joies & de nos peines cruelles , si tu daignes jeter les yeux sur les scènes de l'humanité , si tu conserves pour ta fille quelque étincelle de cet amour qui brûloit dans ton sein ! veille sur elle du haut des cieux ! sois encore son guide & son appui ! ô ma mere ! ne permets pas qu'elle s'écarte des loix de l'austere honneur & des vertus dont tu lui donnois l'exemple ! attire à toi cette infortunée qui ne fera plus que languir , jusqu'au moment où elle ira dans tes bras se délasser de ses souffrances ! Voilà , Monsieur , ce que je lui crie sur sa tombe où je passe des jours entiers , baignée de larmes , désespérant de la revoir , & ne pouvant m'arracher à cette pierre insensible qui nous sépare.



L E T T R E L I I.

Le CURÉ à THÉRESE.

QUE m'apprenez-vous, ô Ciel ! une mort si subite, si imprévue ! Mais cette digne mere de famille étoit depuis longtemps résignée à sa dernière heure : elle n'avoit pas attendu les approches de ce fatal instant pour disposer son ame à paroître devant Dieu : elle lui a porté des jours purs & remplis par la vertu. Elle jouit d'une paix céleste, & elle nous laisse en proie aux orages de la vie ! Ah ! quels tristes momens sont préparés pour ma vieillesse ! quels chagrins vont se mêler aux infirmités qui me menacent ! j'étois malade quand j'ai reçu votre lettre ; mes douleurs s'en sont accrues ; je suis maintenant dans le lit , affligé de vos maux & des miens. Que l'humanité est misérable ! Il faut traîner une pénible existence à travers une foule de tourmens, & tant d'efforts pour vivre n'aboutissent qu'à la mort ! Je serois déjà près de vous, si j'étois en état de

faire la route ; je souffre excessivement de vous abandonner à vous-même , dans ce moment de douleur & d'effroi. Au nom du Ciel ! ne vous laissez pas dompter par le désespoir ! élevez-vous , ma chere fille , jusqu'à l'Être immortel qui frappe & qui console. Eh ! qui sommes-nous , vils atômes , enfans de la poussiere , pour oser murmurer des châtimens qu'il nous envoie ? Qui de nous est assez parfait pour n'avoir point mérité la rigueur céleste ? Humilions-nous sous ses fléaux ; rendons-lui grace de ne les avoir point réservés pour un autre monde , & d'épuiser sur cette vie passagere la coupe de sa justice ! La félicité n'appartient pas à l'homme , tant qu'il est condamné à ramper dans cette vallée de larmes : souffrir , vieillir & mourir , voilà sa destinée. Elle pourroit être plus douce , & le dispensateur souverain qui a donné le souffle à ces portions de la matiere , qui les a tirées de leur antique repos pour leur imprimer le mouvement , pouvoit dans le court espace de leur durée , semer de quelques fleurs la route qui les mene au tombeau : mais qui sait si le moment que nous appellons la vie , n'est pas pour nous un

DE DEUX AMANS. 81

temps d'épreuve qui doit nous conduire au bonheur ? Dans l'idée de la clémence infinie , on peut , sans présomption , espérer un meilleur monde & de plus beaux jours. Oh ! quand serai-je délivré des entraves qui m'arrêtent ! Quand pourrai-je dire au Dieu que j'adore ; j'ai fourni la tâche de travaux que tu m'avois imposée ; cette terre dont je suis sorti a plus d'une fois été trempée de mes sueurs & de mes larmes ; j'ai soutenu tous les combats imposés à la vertu , & maintenant je viens te demander ma récompense : je viens t'offrir , avec les foibleesses attachées à l'humanité , quelques bonnes œuvres qui les réparent. J'étois homme , sujet à l'erreur , en butte aux passions ; mais j'ai fait le bien quand je l'ai pu , & je m'assure en ta bonté. Séchez vos pleurs , ma chere Thérèse ! cette tendre mere offre pour vous ses vœux à l'Eternel ; ses regards sont encore attachés sur son enfant ; elle ne souffrira pas que le malheur vous accable : c'est maintenant qu'elle va puiser à la source immortelle de toute vertu les secours dont vous avez besoin. Pourquoi gémir ? pourquoi pleurer ? O ma chere fille ! nos re-

grets feront-ils qu'un être éphémère prolonge sa durée au-delà d'un jour ? Eh qu'est-ce que le monde ? un lieu de passage où les voyageurs se succèdent avec une vitesse effrayante. C'est un amas de débris qui s'accumulent depuis la naissance des âges. Il faut que tous les nœuds se rompent, que toutes les amitiés se détruisent ; il faut s'arracher à toutes ses affections pour aller s'engloutir dans cet abîme inconnu d'où rien ne sort ! Mais votre mere ne vous a point laissée pour jamais : vous la reverrez un jour ; elle vous a devancée ; elle vous attend ; encore quelques années , & vous ne vous quitterez plus. N'avez-vous jamais appris à supporter l'absence ? à l'heure solennelle qui vous rappellera dans son sein, qu'il vous sera doux d'être réunies ! Oui , je l'espère ; un temps viendra que nous serons tous ensemble , & que la sainte amitié nous rapprochera. Heureux séjour où l'intérêt, l'ambition, la haine, les petites passions de l'humanité n'auront point d'accès, où les sentimens épurés seront des vertus, où rien que de noble & de divin n'entrera dans nos ames ! ... Hélas ! je veux vous encourager & mes larmes coulent ,

DE DEUX AMANS. 83

& l'image de cette femme céleste vient accabler ma pensée! O perte irréparable! ô amie dont rien ne me consolera! je ne tarderai pas à te suivre. Déjà mon corps sent les approches de sa ruine; le poids des années m'afflige; la mélancolie empoisonne les jours de ma vieillesse; un nuage s'est abbaissé entre le monde & moi; la joie m'échappe; l'espoir m'abandonne, & je n'ai plus à desirer que l'asyle du tombeau.



LETTRE LIII.

FALDONI à THÉRESE.

VOULEZ-VOUS gémir éternellement & n'est-il pas un terme aux regrets, quand les maux sont sans remède? Ah! cruelle amie! j'ai vu le temps où j'avois quelques droits sur vos jours; vous me promettiez de n'exister que pour moi; vous chérissiez la vie pour me la consacrer toute entière: ce temps n'est plus; je le fais; je n'en suis que trop convaincu: mais l'amitié (si ce n'est pas l'amour) ne suffit-elle pas pour

vous retenir au monde? On dit que vous êtes noyée dans vos larmes, que la douleur absorbe en vous tous les autres sentimens, que vous avez formé le projet de suivre au tombeau ma bienfaitrice! Ah! Thérèse! ne voulez-vous pas que nous la pleurions ensemble? refusez-vous de m'associer à vos douleurs, ou si vous songez à mourir, ne me jugez-vous pas digne de vous suivre? Si les tendres supplications de l'amour peuvent pénétrer jusqu'à votre cœur, je vous conjure de les écouter! Nos malheurs sont communs; il faut nous aider à les supporter. Que l'image de cette vertueuse mere soit toujours présente à nos regards pour nous animer! Respectons sa volonté dernière; vous savez qu'elle fut de nous unir. Que ne vit-elle encore, cette femme adorée qui ne respiroit que pour faire le bien! Je n'aurois pas à redouter les maux de l'avenir; les jours de ma félicité s'écouleroient encore sous ses yeux: beaux jours dont je n'ai pas assez connu le prix! doux & rapides momens qui ne reviendront plus! bientôt la voix paternelle va se faire entendre; vous aurez à combattre une autorité qu'il est difficile

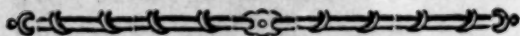
DE DEUX AMANS. 85

de vaincre ; vous êtes sensible & généreuse ; les prières d'un pere , ses larmes , ses instances vous forceront de céder , & je tomberai du comble de mes espérances dans un abîme de misere. O Dieu ! me faudrat-il renoncer à votre cœur , vous que j'aime ! vous que je ne cesserai d'aimer qu'en cessant de vivre ! ô mon amie ! me l'ôterez-vous , ce trésor que je possède ? Tout redouble mes craintes ! déjà vous me défendez de vous revoir ; ce n'est qu'en tremblant que je vous écris ; nos amis se dispersent ; l'une est allée habiter le séjour des justes ; l'autre est au moment de la suivre ; ce vénérable Pasteur languit sous le poids des infirmités ; son ame céleste est souffrante dans un corps malade ; nous le perdrons peut-être. Hélas ! il n'est pas fait pour ce monde. Les méchans , les persécuteurs vivent & s'éternisent : c'est envain qu'on attend leur mort pour respirer ; ils vivent ; ils tiennent à la terre par de fortes racines ; leurs ames d'airain ne sont altérées ni par les peines d'autrui qu'elles ignorent , ni par leurs propres maux qui les éprouvent impossibles. Aussi les années roulent sur leurs têtes , & le soleil les voit

fournir en paix la révolution d'un siècle. Mais l'homme sensible est l'esclave des éléments, des climats, des saisons, de la nature entière ; tout l'affecte & l'ébranle ; les larmes de l'étranger font couler les siennes ; dans sa passion mélancolique, il va partageant toutes les douleurs ; il s'épuise de bonne heure & tombe au milieu de sa course. Depuis que je ne vous vois plus, je ne fais ce que je deviens : je parcours les bois & les rochers ; je cherche tous les endroits où je vous ai vue ; je repasse sur ces promenades charmantes que nous faisons tous les jours ; je ne vois qu'un désert immense : le déclin de l'automne ajoute à la noirceur de mes pensées ; ces feuilles qui tombent de toutes parts, cette campagne flétrie, ces images de deuil & de désolation me remplissent de terreur ; je soupire de me trouver seul au milieu des ravages du temps : cette puissance destructive répandue dans l'univers, me fait songer au moment où vous & moi ne serons plus. Hier, le soleil couchant jettoit un doux éclat sur la prairie ; je voyois cette belle vallée & les bords du fleuve où je vous avois accompagnée

tant de fois; vous n'y étiez plus; je m'en-
nuois & je n'ai pu m'y fixer un quart
d'heure. En entrant dans le verger, je me
souvenois d'y avoir cueilli des fruits avec
vous; j'ai regardé ce noyer d'où je faisois
tomber à vos pieds une pluie de noix :
vous ne sauriez croire l'impression de tris-
tesse qui m'a saisi. Je ne peux plus sup-
porter les lieux où vous n'êtes pas. Souf-
frez que je vous voie ! vos parens sont-ils
des tygres, & ne peut-on approcher de
leur demeure ? O ma chere Thérèse ! que
votre absence est terrible ! depuis vingt
jours je ne vis que pour éprouver tous les
tourmens. Plus de repos ; si je m'endors
un instant, mon réveil fait mon supplice ;
je n'ai plus l'espérance de vous revoir le
reste du jour. La seule crainte de ne vous
revoir jamais me fait desirer la mort : Je
l'appelle à mon secours ; je l'appelle en
vain : mais combien ma situation devient
plus horrible quand je me représente ce
que vous devez souffrir ! Je me dis quel-
quefois ; si elle ne m'avoit point aimé,
elle seroit heureuse : un autre plus fortuné
eût mérité sa foi : mais, chere Thérèse !
l'auroit-il aimée comme moi ! Ah, mon an-

ge! mon aimable amie! gardez-vous de le croire! gardez-vous sur-tout de vous reprocher mes peines! elles font mon bonheur; je jouis de mes larmes; votre souvenir me console: l'espoir de vous intéresser, mêle à l'horreur de mon supplice un charme ravissant: que me fait le sort & sa rigueur, quand j'ai l'estime de mon amie?



L E T T R E LIV.

THÉRESE à FALDONI.

O N vous a donc parlé de mon état! je voulois vous le cacher; c'est sur-tout dans cette vue que je vous éloignois; je voulois me navrer seule & à plaisir de ma douleur: cet avenir redoutable qui ne m'offre plus que des privations, des absences, des persécutions, des sacrifices, ce temps auquel je frémis de songer me plonge dans des angoisses mortelles. Il est trop vrai que les jours du bonheur sont passés: cette tendre maman les emporte avec elle dans le tombeau. Adieu douce espérance!

amour ! union des cœurs ! adieu tout ! il faut pleurer , mon bon ami , sur nos plaisirs perdus & sur les maux qui nous menacent. Si nous avions du moins la consolation de nous écrire , si mes lettres vous parvenaient tous les jours , s'il m'étoit possible de vous envoyer des preuves de ma tendresse & de mon souvenir , votre éloignement me seroit moins pénible. Mais attendre du hasard un moyen sûr de nous entretenir , n'oser même prononcer votre nom , c'est un tourment affreux ; je ne le soutiendrai jamais ! O mon ami ! unique objet de mes affections ! se peut-il que notre félicité se soit évanouie , que nos beaux jours se soient passés sans retour ! Il ne nous reste donc plus que des regrets déchirans ! quel état ! combien vous devez souffrir ! je sens vos peines ; je ne sens qu'elles ; les miennes ne sont rien. Que tous les maux m'accablent ! mais que vous soyez heureux ! voilà le vœu de votre amante ! O mon cher Faldoni ! ne m'oubliez-vous pas ? m'aimerez-vous toujours ? Au milieu de mes supplices , l'assurance de votre amour peut me consoler. Je paroïs tranquille ; j'affecte un calme , hélas ! bien éloigné de mon

cœur ! je ne m'afflige qu'en secret & dans les bras de ma cousine; elle se flatte d'effuyer mes larmes, d'en tarir la source : je lui laisse cet espoir, puisqu'il lui fait plaisir; mais je sens qu'elles couleront jusqu'au moment où je recouvrerai le bonheur que j'ai perdu. Combien elle est ardente à me servir ! avec quelle complaisance elle m'écoute ! Après vous, je n'ai que son amitié pour m'aider à supporter ma pénible existence.... Grand Dieu ! quel changement ! Voici l'heure où vous avez coutume d'arriver; elle revient, & je ne vous vois plus ! je vous desire; je vous cherche; mon cœur vous appelle sans cesse. Mon ami ! mon bien aimé ! Ah ! venez ! je ne puis soutenir plus long-temps cette épreuve; elle est au dessus de mes forces. Venez ! que je vous apperçoive, & je serai contente. Je suis restée hier, pendant des heures entières, appuyée près d'une fenêtre qui donne sur la plaine, & je ne vous ai point vu une seule fois ! Toute la nature passoit, excepté vous ! Qu'êtes-vous donc devenu ? J'attendois vainement; mes pleurs ont redoublé, & je me suis couchée dans un désespoir nouveau....

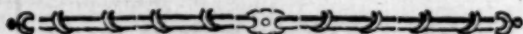
Je viens de quitter cette fenêtre chérie, & je n'ai que la force de m'asseoir ! O mon ami, je vous ai vu & je vous ai fui ! Mes genoux se déroboient sous moi ; je n'existois plus ; je meurs à chaque instant. Je croyois être plus calme, & ma douleur augmente ! mon désespoir est extrême ; j'ignore où il me conduira... Mais, mon cher Faldoni ! je vivrai pour t'aimer ; souviens-toi de tes sermens, & sois sûr de mon amour : l'univers réuni ne m'y feroit pas renoncer. Je me sens un esprit de résistance supérieur à tous les obstacles. Homme adoré ! ton cœur est dans le mien : voilà ma force ! vas ! nous serons encore heureux. Je désespérois de te revoir jamais, & maintenant je suis tranquille autant que je puis l'être. L'hiver va bientôt nous rapprocher, nous aurons mille occasions d'être ensemble ; nous pourrons nous rencontrer par-tout ; en ménageant ces instans, il nous sera facile de les multiplier. Ne nous écrivons plus, à moins qu'il ne s'offre une voie sûre de nous faire tenir nos lettres. Si notre correspondance étoit découverte, j'en mourrois de douleur. Je crois aussi qu'il est dangereux de prolonger

ger votre séjour chez ma nourrice : mon frere dans ses courses de chasse peut aller de ce côté; nos gens peuvent parler; vous n'avez aucune raison à donner pour choisir une pareille habitation dans notre voisinage; elle seroit suspecte & pourroit nous nuire.

Le Chevalier vient d'arriver avec mon pere : le premier m'a serrée dans ses bras avec tant d'amitié, que j'ai été obligée de détourner la tête; afin qu'il ne s'aperçût pas de mon attendrissement. Pourquoi ce qui m'eût autrefois comblée de joie me fait-il une impression si contraire? pourquoi ces pleurs? Mais aussi pourquoi cette distinction particuliere? Ah! qu'on me laisse en paix! Je ne leur demande rien! je ne veux rien d'eux! puissent-ils m'oublier! je m'attends à des persécutions; je suis surveillée avec une rigueur inouïe : on ne me permet plus de sortir du parc, & quand je m'y promene, c'est avec ma tante ou ma cousine. On a su que vous étiez venu souvent au château pendant cet été; il faut y faire une visite de décence & n'y plus reparoître. Venez demain dans la soirée; je vous attendrai. Ah! sans

doute je resterais. Ingrat ! pouvez-vous me laisser voir vos craintes sur ma tendresse ? Est-il une force au monde qui puisse me faire changer ? O mon cher Faldoni ! est-ce quand on vous aime qu'on peut renoncer à vous ? qu'ils ne s'en flattent pas ! Le Ciel & la terre se sont unis pour serrer nos nœuds ; cette généreuse mere qui vous nommoit son fils , a fixé mon destin ; il est de vous aimer jusqu'à mon dernier soupir. O ma mere ! tu les avois prévus ces orages qui nous environnent ; mais ta bonté se promettoit de les dissiper. Tu avois juré dans ton sein maternel de changer les résolutions d'un pere. Eh ! que ne pouvoit la douceur de tes paroles , tes larmes séduisantes , tes aimables caresses ! mon amant , mon époux , celui que ton cœur adopta étoit digne de ton choix ; c'est pour lui que je t'implore ; nous irons jurer sur ta tombe d'accomplir tes volontés & de garder à jamais nos nœuds que tu formas. Concevez-vous , mon ami , combien ces souvenirs redoublent mon courage ! J'ai toujours devant les yeux ce moment où le vénérable Pasteur unit nos mains devant le Ciel , & le prit à témoin

de nos engagements. Que feront de plus les sermens quand les loix civiles auront scellé notre union ? Vas, je suis à toi ; mon cœur & ma main t'appartiennent. Que l'avarice & l'orgueil se déchaînent contre nous : je suis prête à tout souffrir, tout jusqu'à la mort, plutôt que de renoncer à ma foi : voilà mon serment ; je le fais devant Dieu, ou plutôt, je le répète, & tu peux y compter.



L E T T R E L V.

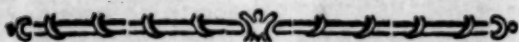
FALDONI à THÉRESE.

O mon amie ! je vole chez vous ; je brûle d'arriver. Je vous verrai donc ! je lirai dans vos yeux les témoignages de mon bonheur ! Ah ! puisse-je soutenir votre présence ! elle m'est nécessaire : c'est une soif ardente que rien ne peut tarir. Comment une moitié de nous pourroit-elle exister sans l'autre ? comment pourrions-nous vivre à la fois dans des lieux différens, quand nos âmes tendent sans cesse à se confondre ? Justine m'a dit

qu'hier, dans mon absence, votre frere a paru chez elle; qu'à la vue de quelques meubles qui sont à moi, il a demandé si elle logeoit des étrangers, qu'elle m'a nommé, qu'il s'est informé depuis quel temps j'étois dans cette maison, & ce qui m'avoit amené dans un lieu si éloigné de toute communication? Elle a répondu que j'y étois venu passer la belle saison, & que je paroissais aimer la solitude. Après ces questions, il est remonté à cheval sans rien ajouter: c'étoit sans doute lui que j'ai rencontré, comme je revenois de ma promenade: je marchois en lisant; il m'a salué sans s'arrêter, & je l'ai vu suivre la route du château. Je ne présume pas, ma chere Thérèse, qu'à deux lieues de votre habitation, la tyrannie de vos parens ose suspecter l'humble asyle que je me suis choisi. Cette distance me met à couvert de tout reproche, & votre extrême sensibilité s'en est trop alarmée. Quant aux informations que le Chevalier s'est avisé de prendre, elles m'ont paru singulieres, je l'avoue; mais je ne m'en suis pas affecté: j'ai regardé sa curiosité comme un pur effet du hasard, & je le crois trop noble assu-

rément pour avoir prémédité de pareilles recherches. Je trouve qu'il y a dans toute action clandestine quelque chose d'humiliant pour l'amour-propre; & pour moi, l'ombre d'une cachoterie me repousseroit au bout du monde. Je veux agir & penser hautement, & vous me verriez, déclarer devant votre famille, comme à la face de la terre, le généreux amour que vous m'inspirez, sans la crainte de vous nuire ou de risquer le repos de vos jours... Mais on selle mon cheval; deux heures sonnent; l'impatience me presse: adieu, charmante amie; je ne cesse de vous parler que pour vous voir.





L E T T R E L V I.

THÉRESE à FALDONI.

EST-CE bien vous que j'ai revu ! est-ce vous que je croyois ne plus revoir ? oui, c'est vous ; c'est votre voix que j'ai entendue, ô mon cher Faldoni ! que n'ai-je osé attacher mes yeux sur les vôtres ! Mais on nous observoit ; j'examinois la contenance de mon père ; il n'étoit point à son jeu ; il étoit avec nous. Hélas ! je ne vous ai rien dit, rien qui vous marquât ma tendresse ; & je vous aime ! Ah ! vous n'en doutez pas sûrement ! avec quel intérêt je vous écoutois ! chaque mot que vous prononciez me caufoit la plus vive émotion. Avez-vous lu dans mon cœur ? avez-vous la contrainte où j'étois de n'oser m'exprimer ? avez-vous senti que mes distractions étoient l'effet de ma prudence ? Il falloit dissimuler ou nous perdre ; il falloit paroître vous voir avec indifférence. Quel horrible tourment ! Trahie à chaque instant par ma douleur ! j'étois auprès de

Tome II,

F

vous, & j'avois peine à retenir mes larmes. Vous m'avez quittée sitôt pour la dernière fois ! Que ne prolongiez-vous votre visite d'un seul moment ! Il vous étoit si facile de rester ! Mais le vouliez vous, dites-moi ? Sans doute vous n'avez fait que céder à la cruelle nécessité de nous séparer. Votre départ m'a plongée dans un accablement qui ressembloit à la stupidité ; je me rappellois ces heures tranquilles que nous avions passées dans la plus douce intelligence. O ! combien je me félicitois ! combien j'étois fière de mon amour, quand vous m'assuriez qu'il vous avoit rendu à la vie, au plaisir, & maintenant vous étiez replongé dans de nouvelles peines ! je ne vous avois montré le bonheur que pour vous en faire plus durement sentir la privation ! Mais ne vous laissez point aller à la tristesse : il faut me le promettre, ou je douterai de mes droits sur votre ame. Représentez-vous combien je vous aime, & que la moindre inquiétude me mettroit au désespoir. Vois, mon cher Faldoni, ton amie, ton amante à tes pieds, te conjurer de veiller sur ta vie ! Pense à l'avenir ! Retraces-toi ces momens

si doux que nous avons passés; ils pourront naître : le Ciel peut faire des miracles en faveur de notre amour. On ne me dit rien encore ; il paroît que mon frere n'a point parlé de sa visite chez ma nourrice , ou peut-être m'en fait-on un mystere. Je vois sur le visage de mon pere un froid qui me glace : je tremble que ce calme apparent ne couve quelque orage ; mais je suis prête à tout. Hier , après votre départ , Madame d'Armiane & Constance étoient montées chez elles ; je restai avec Monsieur de Saint - Cyran ; je pris mon tambour & je me mis à broder. Mon pere se promenoit en silence , & il me lançoit de temps en temps des coups-d'œil terribles. Je n'osois lever les yeux , effrayée de rencontrer les siens. Fatiguée de cette scene muette, je sortis pour aller retrouver ma tante , & en arrivant auprès d'elle, mes larmes commencerent à couler. O Madame ! lui dis-je, c'en est fait, j'ai perdu sans retour l'amitié de mon pere. Je lui racontai ce que j'avois vu ; elle m'embrassa, me consola, m'offrit de m'emmenner avec elle à Paris , pour me distraire de mes chagrins : je baisai la main de cette

généreuse tante, & je lui exprimai tout le desir que j'avois de la suivre ; mais j'ajoutai qu'il étoit bien à craindre que mon pere ne s'y refusât. Elle doit le lui proposer : mais quel succès puis-je attendre ? le passé ne m'a que trop appris à redouter l'avenir ! Insensée ! est-ce à moi d'espérer le bonheur ? ...

à 2 heures du matin.

Je suis libre, & je reprends ma plus chere occupation. O Faldoni ! quelle destinée est la nôtre ! Je ne cesse d'y rêver. C'est dans le silence & l'obscurité que nos maux se représentent sous une forme plus horrible. Je me flattois d'obtenir quelque repos : la nuit pouvoit-elle me calmer ? Suis-je moins éloignée de vous ? Le motif de mon affliction n'est-il pas toujours le même ? Hélas ! en vous voyant sortir hier, je disois ; c'est la dernière fois que cette porte s'ouvre pour lui. Mes yeux vous suivoient. Quelle solitude m'environne ! comme tout est sombre autour de moi ! que j'aime ces vêtemens lugubres, & ce deuil qui est l'image de mon cœur ! En me rappelant mes pertes, ils me nourrissent de ma douleur. Je ne me plais que

DE DEUX AMANS. 101

dans les larmes ; j'en arrose mon chevet :
 le sommeil me fuit ; le sommeil qui con-
 sole les malheureux , ne revient plus que
 pour m'apporter de tristes songes plus af-
 freux que mes veilles. Je n'ai d'autre sou-
 lagement que celui de vous écrire. Avec
 quelle impatience j'attends ces heures de
 ténèbres pour me rapprocher de vous !
 Tout dort maintenant , & je n'ai que ce
 temps qui m'appartienne. Ah ! qu'ils dor-
 ment ! je n'envie pas leur repos : vaut-il
 le tourment même que j'éprouve à me
 rappeler votre idée ? quelle impression m'a
 laissé la douceur que nous goûtions avant
 notre infortune ! Jamais , mon aimable
 ami , jamais je n'oublierai ces momens de
 paix & de sérénité ! Souvenez-vous de cette
 nuit charmante où , dans le tumulte & le
 bruit d'une fête , j'étois auprès de vous &
 de ma cousine : je pleurois ; mais ces lar-
 mes n'étoient point ameres , & cependant
 je pressentois déjà le terme de mon bon-
 heur : c'étoit un mélange de peine & de
 plaisir qui me causoit une mélancolie dé-
 licieuse. Dès que j'eus perdu la plus tendre
 des meres , je vis toute l'horreur de mon
 sort ; je vis qu'il falloit renoncer à vous ;

je voulus essayer de me vaincre , & je laissai passer un mois dans une guerre perpétuelle avec mon cœur. Mais que vous étiez puissant , ô mon ami ! que l'absence vous donnoit de force ! j'aurois peut-être mieux résisté à vous-même qu'à votre image. Je me la représentois avec tous ses charmes , & l'éloignement l'embellissoit encore. Vous avez paru comme un ange consolateur , & tous mes sens flétris se sont ranimés à votre aspect. J'ai senti ma joie renaître ; il me sembloit que vous me tiriez d'un abyme , & quand vous m'avez quittée , j'y suis retombée. L'air dont mon pere me regardoit m'est encore présent : mille pressentimens m'accablent ! suis-je destinée à être éternellement malheureuse ? n'ai-je point assez souffert ? C'est demain que ma tante doit hasarder la périlleuse demande de mon voyage ; c'est demain que mon arrêt sera prononcé...

Tout est dit ; tout est consommé. Plus d'espoir ! le malheur , le malheur va fondre sur moi. Mes sanglots m'étouffent. O Dieu ! je l'avois bien prévu ! & que d'affreuses circonstances accompagnent ce refus ! J'ai besoin de reprendre mes sens.

DE DEUX AMANS. 103

Comment vous écrire... Il le faut cependant ; ma tante va partir ; Constance se chargera de ma lettre , & je n'ai que le moment de vous tracer ces caractères qui sont baignés de mes larmes... O Ciel impitoyable ! & je n'ai pas le courage de me délivrer d'une vie odieuse ! Ah ! sans la crainte de vous donner la mort , vous auriez déjà reçu mes derniers adieux. Homme infortuné ! lisez , & connoissez toute l'étendue de nos maux ! Monsieur de Saint-Cyran avoit paru assez gai pendant le dîner ; son front étoit moins sourcilieux ; il m'adressoit quelques paroles , & mon foible cœur s'ouvroit aux charmes de l'espérance. Après le repas , on a profité d'un rayon de soleil , pour se promener sur la terrasse. J'ai dit, voilà l'instant critique , & je suis restée dans le fallon avec Lolotte. Une heure après on est rentré ; mon pere avoit les yeux rouges & étincelans ; Madame d'Armiane baissoit les siens avec un air grave & austere : Constance s'est mise dans un coin pour pleurer : le Chevalier jouant avec ses doigts , s'est étendu sur une chaise & a pris un air attentif. Je me suis levée , ne sachant quelle contenance me donner :

je restois debout , après avoir fait quelques pas vers ma tante : elle m'a fait un signe de la main d'aller m'asseoir, & elle s'est jettée dans un fauteuil avec un mouvement de dépit. Toute cette scene muette que je vous retrace, a fait sur moi l'impression la plus terrible, & j'attendois dans un silence d'effroi quelle en seroit la suite. Mon pere a dit à Lolotte de sortir : alors m'apostrophant, il m'a demandé d'une voix sévère si j'étois lasse de vivre avec lui. Je ne répondois point; il a répété la même question avec une voix plus forte. Moi ! Monsieur ! lui ai-je dit; moi lasse de vivre avec vous ! — Eh bien ! n'ai-je pas raison ? Vous craignez de poursuivre; une foible pudeur vous retient : vous n'avez pas encore assez d'audace pour avouer que je vous gêne, que mon œil clairvoyant nuit à vos sourdes intrigues. — O Monsieur ! ô mon pere ! — ô mon frere , a dit Madame d'Armiane, ne faites point cet outrage à ma niece : le projet de ce voyage n'est venu que de moi : j'ai cru devoir le lui proposer pour la distraire de sa douleur; je la voyois accablée de la mort d'une mere, environnée d'objets qui

lui retraçoient sa perte, & j'imaginois que quelques mois d'absence pourroient la dissiper. Quoi donc lui a dit mon Juge, vous êtes dupe de ses larmes? Allez, Madame, ce n'est pas une mere qu'elle pleure, c'est un amant. Je me suis écriée; mes bras se sont tendus involontairement vers le Ciel. O ma mere! venez à mon secours! venez justifier votre malheureuse fille! O la meilleure des meres! comment ne pas vous pleurer, moi qui perd tout avec vous! Je ne savois ce que je disois; le désespoir m'égaroit; je crois que je me suis levée, & que j'ai frappé la terre comme pour en faire sortir l'ombre de cette généreuse femme. Constance m'a dit ensuite que mes yeux, mes traits, & tout mon visage exprimoient le désordre de mon esprit: mon pere s'est approché & m'a regardée fixement. Que veut cette fille? est-elle folle? il faudra l'enchaîner; & il faisoit le mouvement d'aller appeller ses gens. Monsieur! Monsieur! a dit ma tante, y pensez-vous? & toi, Thérèse, reprends tes sens: à quoi bon tout ce tumulte? on ne te permet pas de me suivre: eh bien! ma chere! il faut rester, aimer ton pere, même dans

ses rigueurs , & tâcher par la tendresse filiale de gagner la sienne. Ah ! Madame, ai-je dit , j'aime mon pere ; mais ... achevez , Mademoiselle , a dit une voix qui ne m'est que trop connue : mais il ne m'aime pas , voulez-vous dire ? Je me taisois.... Non ; si c'est manquer d'amitié que de ne pas donner les mains à votre folle passion, non, je ne t'aime pas , fille ingrate , & jamais tu ne rentreras dans mon cœur , tant que tu ne chasseras pas du tien le téméraire qui ose y prendre ma place : crois que je suis instruit , que je vois tout , que je fais tout , & qu'on ne m'abuse point par une lâche hypocrisie. Ne connois-je pas l'homme qui m'offense & qui te déshonore ? N'a-t-il pas eu le front , il y a deux jours , de paroître devant moi ? N'ai-je pas vu vos regards furtifs & vos signes d'intelligence ? La flamme de cette fille insensée n'a-t-elle pas éclaté sous les yeux d'un pere ? Me croit-on aveugle ? & dans quel temps ose-t-elle se livrer à sa poursuite amoureuse ? Vous le voyez , Madame ! c'est quand la cendre de sa mere est encore fumante ! Je me suis approchée , les mains jointes , les genoux pliés & trem-

blans ; grace ! grace ! épargnez-moi ! qu'ai-je donc fait pour donner lieu à ces horribles reproches ? Si j'ai marqué des attentions pour la personne dont on me parle, j'y étois autorisée par ma mere ; j'avois son aveu ; elle a connu toutes mes pensées ; elle a vu toutes mes démarches ; je me serois fait un crime de les lui cacher. Et moi , a-t-on repris , je ne méritois point d'avoir part à de si beaux secrets : j'étois l'ennemi dont il falloit se garder ; & tandis qu'une mere foible & trompée souffroit qu'un quidam osât annoncer des prétentions sur ma fille , & se loger pour plus de commodité à deux pas de ma maison , cette amoureuse créature trembloit que je n'arrivasse : à peine m'a-t-elle revu , qu'elle brûle de me quitter , sans doute pour jouir de sa liberté : mais j'y saurai mettre ordre , & je lui déclare ici devant ma sœur , que jusqu'au moment où elle aura reçu la foi de l'honnête homme que je lui destine , & engagé la sienne aux autels , elle ne quittera point ce château , dussé-je y mettre des gardes : j'empêcherai bien qu'elle n'en sorte pour courir après son séducteur ; je lui donne sa chambre pour pri-

son ; qu'elle y pleure à loisir ses folles erreurs ! Quand une fille a passé les bornes du devoir , un pere a le droit de franchir celles de la rigueur , & les jours de ma justice vont commencer pour elle.... O mon ami ! comment vous répéter tout ce qu'il a dit, cet homme barbare que je n'ose appeller mon pere ! Il m'a menacée de toute sa vengeance, si après un temps écoulé je ne subissois l'affreux hymen qu'il veut m'imposer ; il a rejeté les prieres, les larmes, les instances de sa sœur ; rien n'a pu le fléchir : en vain ma chere Constance s'est précipitée à ses pieds, le conjurant de m'être favorable : j'ai risqué de me prosterner aussi devant lui ; j'entrelaçois mes bras autour de ses genoux ; je lui ai dit au milieu des larmes & des sanglots : souvenez-vous que je suis votre fille ; ayez pitié de moi ; ne me traitez pas avec tant de rigueur ; je vous en conjure au nom de cette tendre mere qui m'a benie à son dernier moment ! O Monsieur ! ayez pitié de votre sang , si vous voulez que l'Être Suprême vous traite un jour avec bonté ! je ne suis pas si vile que vous le pensez ; je n'ai point déshonoré ma naissance ;

naissance; je ne suis point une fille perdue; on ne m'a point séduite : les sentimens d'honneur que vous m'avez transmis me sont encore chers. O ! souffrez que je vous appelle mon pere, & que je réclame auprès de vous la clémence paternelle ! Ne me faites pas mourir de douleur ! N'ôtez pas la vie à celle à qui vous l'avez donnée ! Hélas ! un jour viendra peut-être où vous gémirez de m'avoir traitée si cruellement, & il ne sera plus temps. Je serois tendrement ses genoux, en lui parlant. Loin de moi, serpent, a-t-il dit, & en agitant ses jambes, il m'a repoussée à dix pas de lui sur le parquet : sa fureur étoit au comble ; il a fait un serment horrible que j'épouferois son ami, ou qu'il iroit m'enterrer dans des lieux dont je ne sortirois que pour descendre au tombeau : il a juré que si je vous revoyois, vous, mon cher Faldoni, si j'osois vous parler ou vous écrire, il m'accabloit de tout le poids de sa malédiction : sans vouloir rien entendre, il nous a brusquement laissées, & nous sommes demeurées comme frappées de la foudre. Suis-je assez malheureuse ? Le Ciel me réserve-t-il encore de

nouvelles angoisses ? Oh ! que ne suis-je déjà dans le caveau de mes peres ! Que m'importe une triste vie qui ne sera plus mesurée que par les peines ? Ah ! mourons ! délivrons-nous de cette affreuse existence ! je ne sens plus ; je ne pense plus ; je ne suis plus à rien ; le désespoir m'opprime ; je ne vois que des bourreaux , des supplices , un enfer. Mais pourquoi vous envelopper dans mon malheur ? Fuyez-moi plutôt ! fuyez , homme adoré & digne d'un meilleur sort ! allez chercher des cœurs qui pourront au moins payer le vôtre ! allez jouir loin de moi de la félicité qui vous est due ! pourquoi vous obstiner à aimer une infortunée dont le terme approche , & qui ne vous laisseroit après elle que des regrets ? O ! l'ami de mon cœur ! ô le plus cher des hommes ! pourrez-vous me quitter ? le pourrez-vous ? mon image ne vous suivra-t-elle pas ? n'avez-vous pas à craindre qu'elle empoisonne tous vos instans ? S'il est possible qu'une autre vous dédommage de ma perte , aimez-là , j'y consens : si du fond de mon cachot j'apprenois que vous êtes heureux , je bénirois encore le Ciel ! Allez , trop généreux ami !

DE DEUX AMANS. III

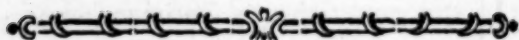
allez vivre loin d'une terre de douleur où vous ne verriez que deuil & désolation. C'est la dernière fois que je vous écris. Qu'aurois-je à vous dire encore? vous parler de mon infortune? vous affliger par le récit de mes tourmens? porter dans votre ame le poison qui me tue? Non, je veux souffrir seule; je veux dévorer mes larmes & les cacher à toute la nature. Adieu! oubliez-moi; ne m'écrivez plus; ne soyons plus rien l'un à l'autre; il le faut... O mon Dieu! je n'y pourrai survivre; la vie n'est plus pour moi qu'une mort continuelle; mon esprit s'égare dans ce déluge de maux; ma tête s'affoiblit, ma raison s'en va; je meurs, je meurs mille fois avant de mourir..... Adieu, mon ami! mon bien aimé! toi qui me fus cher & qui me le feras jusqu'au dernier soupir! Il faut donc le dire cet adieu! Quel mot terrible à prononcer! mon cœur se déchire; je n'existe plus: bientôt peut-être vous apprendrez que tout est fini pour moi. Des bords de ma tombe où je vais entrer, ô Faldoni! écoutez la voix de votre amie! elle vous conjure de vivre & de rendre le calme à votre ame!

Renoncez pour jamais à cette passion cruelle qui fait le supplice de ses victimes ! Ah ! n'aimez plus ! n'aimez jamais ! que l'exemple effrayant des maux que nous souffrons soit toujours devant vos yeux ! Je vous disois de m'oublier ; il n'est pas en vous d'y parvenir , & j'ose croire que vous le tenteriez vainement : mais pardonnez-moi les douleurs que je vous cause ; ne me haïssez pas ! O mon doux ami ! pourroistu m'en vouloir ? serois-tu bien assez dur , assez ingrat pour haïr ton amante ? Hélas ! elle n'auroit plus le pouvoir de se justifier : ce cœur qu'elle t'avoit donné sera dans le tombeau : ses cendres où le feu de l'amour vivra peut-être encore attesteront ton injustice. Sois toujours l'ami de ton amie ! que le temps & l'absence ne puissent détruire en toi la douce chaleur de notre ancienne tendresse ! Quand les années auront rendu ces impressions moins vives , que le souvenir attendrissant de ta maîtresse se réveille quelquefois dans ton cœur , sans y causer d'amertume ! Songe à ces beaux jours dont nous avons si peu joui , à cette félicité qu'on ne goûte pas deux fois dans la vie ! Rappelle-toi nos

DE DEUX AMANS. 113

jeux, nos entretiens, ce sentiment immortel d'un premier amour, cette flamme victorieuse de tous les efforts humains ! Songe à cette amie qui n'a point regretté de mourir pour toi, & si tu peux visiter le coin de terre qui l'enfermera, ô mon bien aimé ! n'y passe jamais sans donner une larme à sa mémoire ! Adieu ! adieu ! les sanglots me suffoquent ! je ne vois plus qu'à travers un nuage de pleurs.... ô Faldoni ! adieu pour jamais !

P. S. Ma cousine vous remettra vos lettres ; c'est un sacrifice affreux, mais nécessaire, il seroit dangereux de les garder : reprends-les, mon ami ! je n'ai pas besoin de ces marques de ton amour ; j'en ai qui ne s'effaceront jamais ; je les porte au fond de mon cœur : rien ne les en arrachera. Il faut donc cesser de t'écrire, & je n'avois plus d'autre consolation ! Combien je suis malheureuse ! ô mon cher Faldoni ! adieu !... chaque mot me fait frémir ! dites à Monsieur le Curé de venir me voir ; faites-lui part de ma situation ; qu'il vous console ! Je n'ai pas la force de lui écrire : quel état ! ô Ciel ! mais qu'importe ? ne vais-je pas mourir ?



L E T T R E L V I I .

Le CURÉ à THÉRESE.

JE viens d'avoir avec Monsieur de Saint-Cyran la scene la plus vive. Votre pere, ma chere enfant, est un homme intraitable; j'ai vainement essayé de le gagner par tous les motifs de l'honneur, de la justice & de l'humanité. Je lui ai représenté que son épouse avoit donné les mains à l'union qu'il rejettoit, & que cette union étoit déjà consacrée devant le Ciel: il s'est emporté avec fureur contre votre mere & contre moi; il a traité des noms les plus insultans, le zele que j'avois montré pour vous; il s'est moqué de ces prétendus nœuds qu'il regardoit comme illusoires, & il m'a déclaré que si sa fille osoit lui désobéir, la punition la plus sévere seroit le prix de sa révolte. J'ai laissé passer ce premier feu; alors prenant la parole, j'ai commencé par lui rappeler l'engagement que j'avois contracté à votre naissance, de vous servir de pere, & les soins que lui-même m'a-

voit chargé de donner à votre éducation. Après avoir bien établi le droit que j'avois d'embrasser votre défense, & de lui parler avec le rendre intérêt d'un tuteur en faveur de sa pupile, je lui ai demandé s'il vouloit faire le bonheur de sa fille. Qui en doute, s'est-il écrié? j'ai poursuivi. D'après ces dispositions, comment pouvez-vous former un mariage aussi mal assorti? Il alloit m'interrompre : j'ai levé la voix : oui, l'homme que vous lui destinez est indigne de sa main : ses mœurs... vous vous moquez, m'a-t-il dit; & depuis quand les mœurs d'un homme sont-ils un obstacle à de pareils arrangemens? S'il ne falloit marier que des Catons, où en serions-nous? Mon zele s'est enflammé: quoi, Monsieur, vous ne rougiriez pas d'abandonner votre fille au plus vil débauché! vous ne frémiriez pas d'exposer son honneur, sa vie, sa destinée pour ce monde & pour l'autre! Est-ce là le langage d'un pere? Je veux que la corruption du siècle ait fait jeter un voile sur le désordre des mœurs, & qu'un libertin soit accueilli dans la société, quand il s'y produit sous des dehors aimables: c'est-là que chacun

occupé de son propre intérêt, donne peu d'attention aux scènes qui l'environnent : c'est-là qu'on peut être impunément vicieux, quand on ne fait tort qu'à soi-même. Mais vous, pere de famille, vous chargé par la Providence de veiller au bonheur de vos enfans, que répondrez-vous à l'arbitre souverain, quand il vous demandera compte de ceux qu'il vous a confiés ? J'ai sacrifié ma fille, lui direz-vous, à des vues de fortune & d'ambition : j'ai fait pour elle un enfer anticipé d'une union créée pour être une félicité terrestre, & la consolation de l'homme dans les miseres de la vie. Mais, Monsieur, qu'arrivera-t-il, si vous la forcez d'épouser un homme qu'elle abhorre ? Avez-vous prévu tous les dangers de cet hymen & tous les défordres qui vont le suivre ? Ne craignez-vous pas d'en être un jour responsable ? voyez des enfans malheureux, détestés de leurs parens, vous accuser de tous leurs maux ; voyez une épouse languir, se dessécher dans les larmes, & finir sa carrière avant le terme établi par la nature ; ou si elle résiste à ses douleurs, voyez la dissonde leur souffler une haine immortelle,

DE DEUX AMANS. 117

les séparer avec éclat, les dévouer à la honte du divorce, & les tribunaux retentir du récit humiliant de leurs guerres intestines. Après avoir tracé le tableau le plus horrible d'une pareille union, je l'ai ramené sur votre situation actuelle, & le trouvant inébranlable, j'ai déployé toute la force de la vérité pour lui faire sentir qu'il sortoit des bornes prescrites à l'autorité paternelle; que la violence dont il ufoit envers vous étoit contraire à toutes les loix divines & humaines; qu'il alloit devenir le meurtrier de sa fille dont la vie étoit dans le plus grand péril, & qu'il s'exposoit à vous obliger de recourir à la protection des Magistrats, s'il continuoit de vous traiter avec une barbarie dont il n'y avoit point d'exemple : je n'ai pas craint d'ajouter que si vous embrassiez ce parti, je serois le premier à vous soutenir, que je n'avois ni son crédit, ni sa fortune; mais que j'étois prêt à consacrer tout mon bien pour une si noble cause. Sa colere s'est rallumée; il m'a demandé si j'étois venu pour l'insulter : sans attendre ma réponse, il s'est approché d'une fenêtre, & il a juré que si je ne sortois sur-le champ, il me

feroit jetter par ses gens hors de chez lui. Il a crié d'une voix foudroyante, que sa résolution étoit prise, que rien ne l'en détourneroit; que tant qu'il lui resteroit du sang dans les veines, votre homme seroit l'objet de ses poursuites; qu'une lettre de cachet ne tarderoit pas à le venger de l'insolent qui avoit la témérité d'aspirer à son alliance; & que pour vous, malgré vos protecteurs, il vous enverroit si loin, qu'il n'entendroît plus parler de vos folies. A ces mots, il m'a conduit vers la porte, en me déclarant qu'à l'avenir elle seroit fermée pour moi. Je lui ai répondu: Monsieur, je reviendrai toutes les fois que mon devoir me rappellera, parce que j'ai promis à votre épouse de n'abandonner jamais son enfant. Vous pourrez m'outrager, me frapper, me jetter hors de chez vous par les fenêtres, comme vous m'en avez menacé, parce que je suis un Prêtre infirme, un vieillard foible & sans défense; mais vous ne m'empêcherez point d'être fidele à ma promesse pour la plus vertueuse des meres & la plus malheureuse des filles. Au reste, prenez garde à ce que vous allez faire: nous vivons sous un gouvernement

doux & bienfaisant, où le Souverain lui-même se soumet aux loix qu'il impose. Songez bien qu'un pere n'est le chef de sa famille que pour la protéger & non pour l'opprimer ; que la Justice publique a l'œil ouvert sur ses démarches , & le bras levé pour l'arrêter , s'il sort des limites de son pouvoir ; ne croyez pas avoir le droit de faire disparaître à votre gré ce précieux dépôt qui vous est confié par la nature , & que les loix ont laissé pour un temps sous votre garde ; bientôt vous les entendriez tonner pour le réclamer. Ne croyez pas aussi qu'il vous soit facile de troubler la liberté d'un citoyen , & de faire servir à vos ressentimens particuliers les armes de l'autorité destinées contre des maux extrêmes : s'il vous arrivoit de surprendre à ce point la religion du Prince, j'irois me jeter au pied de son trône ; j'y porterois les plaintes de mon ami, de l'honnête homme que vous méprisez, quoiqu'il soit au-dessous de vous : on m'écouterait, on seroit touché de voir un pauvre ecclésiastique accablé d'années, braver les fatigues & les frais d'un long voyage pour sauver l'innocence, & vous seriez désho-

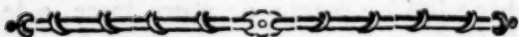
noré. Je l'ai quitté en achevant ces mots, bien résolu de suivre le projet que j'annonçois.

Vous voyez quel avenir on vous prépare : Monsieur de Saint-Cyran est capable de tout : mais une vérité constante, c'est que je suis à vous, mon enfant, à la vie & à la mort. Si l'on vous persécute, mon asyle vous est ouvert ; venez y chercher le repos. Vous savez que ma fortune est bornée ; mais ma tendresse est illimitée, & je me flatte qu'elle vous consolera de ce que vous perdez. C'est votre ami, votre Mentor, votre parrein qui vous parle ; c'est un homme blanchi dans les travaux d'un ministre vénérable. En vous tenant ce langage, je serai blâmé par les esprits vulgaires ; mais en m'efforçant de prévenir ou de repousser votre infortune, je ne puis perdre l'estime de moi-même, & cela me suffit. Si vous préférez une habitation sur les terres de Monsieur de Thémine, je suis chargé de sa part de vous l'offrir : il est indigné, comme moi, de tout ce qu'on vous fait souffrir, & si je ne l'avois retenu, il vouloit aller lui-même vous arracher à vos tyrans. Monsieur de Thémine,

en qualité de parent de votre mere, a le droit sans doute de vous prêter son appui, & c'est un défenseur ardent sur lequel vous pouvez compter. Voici le plan qu'il vous trace : dans l'alternative d'épouser le plus vil des hommes, ou de subir la vengeance du plus féroce des peres, vous pouvez vous réfugier dans un cloître & réclamer le secours des loix; elles sont les tutrices de l'orphelin à qui la nature ou les passions ont ravi son pere; elles sauront qu'une digne mere vous avoit destiné pour époux l'homme vertueux qu'on vous refuse, elles apprendront quel est le misérable auquel on menace de vous vendre : leur sage équité fixera votre sort, & vous serez libre alors de choisir une retraite chez l'un ou l'autre de vos amis.

C'est à vous, ma chere fille, à vous déterminer; je ne vous donnerai point de conseil; mais dites un mot & tout s'accomplira selon vos vœux.





L E T T R E L V I I I .

T H É R È S E au C U R É .

A H, Monsieur! quelles idées vous réveillez en moi! Douce & chere espérance! Seroit-il vrai que je ne t'aurois point perdue! cette union si désirée pourroit se faire! mes jours s'écouleroient enfin dans le repos! j'aurois autour de moi les objets de ma tendresse! je serois libre & contente! je ne verserois plus de larmes! Oh! non, je n'y dois pas songer. Il faudroit quitter la maison paternelle, & le repentir suivroit une pauvre fugitive errante, & livrée à la pitié d'autrui! Je suis pénétrée de vos bontés; mon cœur, mon triste cœur en conservera le souvenir jusqu'au tombeau: je rends grace à Monsieur de Thérmine de ses offres généreuses; mais que devenir au milieu des contrariétés qui m'assiègent! Je ne vois que des maux & des regrets, soit que je reste ou que je parte: il faut m'attendre à souffrir, ou les tourmens qu'on me prépare, ou mes pro-

pres remords. Qui moi ! moi recourir aux loix, les invoquer contre mon pere ! Ah ! c'est alors qu'elles devroient punir une fille criminelle ! Non, Monsieur, votre amitié vous emporte, & vous ne tarderiez pas à me condamner vous-même. J'irois donc élever dans les tribunaux une voix séditeuse & me plaindre de ce qu'on me refuse mon amant ! Juste Ciel ! que la terre s'ouvre plutôt pour cacher ma honte ! Je veux que la patrie écoute un enfant qui peut avoir quelques droits de se plaindre ; je veux que les rigueurs employées contre moi passent la mesure de l'équité ; je veux enfin qu'on m'accorde la liberté de disposer de mon sort : mais où fuirais-je, si devant mes juges, & dans l'instant de ce vain triomphe, je rencontrois les regards de mon pere ! O grand Dieu ! ses regards ! les connoissez-vous, Monsieur ? Vous les peignez-vous comme moi ? Ils m'anéantiroient ! ils me feroient rentrer dans la poudre ! je ne verrois plus dans ce moment que ma révolte : il me faudroit courir jusqu'au bout de la terre, & cette image effrayante m'y suivroit encore. O mon bienfaiteur ! pardonnez si votre

filles ose se permettre avec vous des réflexions que vous n'avez pu manquer de faire. Je fais combien de justes raisons viennent à l'appui de votre lettre, & je n'ai que trop de pente à les croire; mais en vérité, je ne serois jamais heureuse: j'aime mieux souffrir ce qu'on me réserve. Que peuvent-ils me faire de plus, que de m'ôter la vie? S'ils me tuent, ils abrègeront la durée de mes peines, & je les bénirai de ne m'avoir point fait languir. Je prévois jusqu'où peut aller la vengeance de celui que je frémis de nommer. N'ai-je pas vu l'instant où il me fouloit sous ses pieds? Ne m'a-t-il pas maudite quand j'étois prosternée devant lui & privée de sentiment? Sa cruauté peut-elle aller plus loin? Non, j'ose désormais le défier, & la terreur de ses menaces ne peut m'ébranler. Ce n'est pas que je regarde comme une erreur de me dérober aux tortures qui m'attendent: la première loi, sans doute, est d'obéir au cri de la nature qui nous dit de fuir la douleur; je fais aussi que votre sublime vertu répugneroit à me proposer un parti contraire au véritable honneur. Qui mieux que vous peut apprécier la mo-

ralité des actions? & pensez-vous que mon foible cœur ne me retrace pas à tous les momens la peinture enchanteresse d'une félicité que je pourrois connoître? Cet infortuné que je comblerois de joie, n'est-il pas là? ne l'entends-je pas, qui me prie, qui me conjure de fuir auprès de vous? Non, non, Faldoni! non, vous avez beau me presser; rien ne me fera changer de résolution! laissez-moi mourir; je vous le dis dans la vérité de mon cœur. Je veux que vous viviez; je vous le demande: mais ma course est faite, & vous n'entendrez plus parler de moi. O mon noble ami! vous le voyez; ma pauvre tête est bouleversée; je ne fais plus lier deux pensées; je voulois vous remercier de vos bontés, & je m'égare dans un abîme de réflexions qui ne finissent plus. Où en étois-je? que vous ai-je dit? Que je ne pouvois accepter vos secours? Je le voudrois bien! mais croyez-vous que mon pere n'iroit pas me poursuivre dans la retraite où je me serois cachée? Si je le voyois paroître, si j'entendois sa voix, si j'appercevois son ombre... je mourrois de frayeur! Dites-moi donc si sa malédiction ne perceroit pas le

secrét de mon asyle ? O mon Dieu ! m'avoir maudite ! m'avoir rejetée loin de lui , comme un vil objet de rebut ! Mon Dieu ! vous l'avez entendu , & vous savez si je méritois cet horrible traitement ! Mais me répondez-vous aussi , Monsieur , que mon cœur n'aura point de remords ? Ah ! voilà ce qui m'épouvante ! j'ai beau réfléchir sur ma démarche , il m'est impossible de la faire. Comment ne pas me repentir , si j'allois affliger mon père ? je le crains , je le crains ; malgré tous ses emportemens , je crois que mon père m'aime. Eh ! pourquoi ne m'aimeroit-il pas ? Je l'ai toujours chéri ! Oui , je me flatte qu'au fond de son cœur il ne me hait pas. Jugez quel seroit son regret d'avoir perdu sa fille ! j'aimerois mieux verser mille larmes que de lui en coûter une. Cessez donc de vous intéresser à mon sort ! vous m'offrez en vain l'image d'un bonheur qui n'est plus fait pour moi ! Il est trop vrai que la mort seule peut m'ôter le souvenir des beaux jours qui me sont ravis ; mais si je me les rappelle , hélas ! ce n'est que pour en pleurer la perte. Si vous voyez votre ami , suppliez-le de travailler à se guérir d'une passion mal-

heureuse. Ah ! Monsieur , quelle consolation ce seroit pour moi , si j'apprenois qu'il ne se laisse point dompter par la douleur ! ranimez son courage ! voici le moment de l'exercer. Il est homme ; il a des ressources : mais qui suis-je pour lutter contre ma destinée ?



L E T T R E L I X.

Le CURÉ à FALDONI.

J'APPRENDs que vous cédez au découragement ; le chagrin vous accable ; vous fuyez le monde ; vous négligez jusqu'à l'amitié ; ce sentiment qui fait le charme du malheureux , vous éprouve insensible : & moi qui croyois avoir des droits sur votre cœur , vous m'oubliez ! je ne vous vois plus ! Homme infortuné ! viens dans les bras de ton ami verser les larmes du désespoir ! viens ! je les recevrai ; je te consolerais ; je te dirai comment l'ame du sage peut s'élever au-dessus de ses maux. Tant que j'ai cru pouvoir nourrir vos espérances , j'étois ardent à

vous servir; mon intérêt ne m'eût pas été plus cher que le vôtre : je parvenois à établir votre félicité sur une base inébranlable; un coup du Ciel a renversé tous mes travaux; il faut adorer sa main qui vous frappe; il faut croire que l'accomplissement de vos vœux n'étoit point dans l'ordre éternel de sa Providence. N'avez-vous pas été pendant trois mois le plus fortuné des hommes? le temps de la disgrâce est venu; apprenez à l'endurer. Hélas ! il y a quelqu'un plus malheureux que vous ! il m'est affreux de vous en instruire; mais c'est à l'amitié de remplir cette tâche pénible. J'ai vu Mademoiselle de Saint-Cyran : son désespoir, ses cris, ses larmes, ses sanglots me brisoient le cœur. Je ne crois pas qu'elle puisse longtemps soutenir un état si violent. J'ai vainement essayé de calmer; elle ne voyoit ni n'entendoit : le désordre de sa tête passoit jusqu'à son esprit. On dit qu'elle ne parle plus, qu'elle refuse tout aliment, qu'elle appelle la mort : je l'ai trouvée baignée dans les larmes; elle avoit peine à me reconnoître; je suis parvenu à me faire écouter un instant; tout-à-coup il lui

survenoit une pensée; son cœur se gon-
floît & ses pleurs recommençoient. Au nom
de Dieu, n'ajoutez point à son malheur !
Songez que sa vie tient à la vôtre, & que
vos douleurs sont les siennes. Elle desiroit
que vous vous supportiez votre infortune;
elle dit qu'elle sera moins à plaindre si elle
apprend que vous avez soin de vos jours :
donnez-lui l'exemple du courage; efforcez-
vous de faire encore ce dernier sacrifice;
celui que vous avez fait vous rendra tous
les autres moins sensibles : car je ne dois
point vous le cacher; elle a reçu vos der-
niers adieux, & vous ne pouvez plus
vous attendre à la revoir. Tyrannisée par
un pere inflexible, absolu, violent, qui
ne vous pardonnera jamais d'avoir gagné
le cœur de sa fille, elle n'a plus l'espé-
rance de vous être unie : cessez d'y pré-
tendre; cessez de nourrir un penchant qui
n'auroit désormais que des suites cruelles !
Je gémirai toute ma vie de l'avoir favorisé.
Dieu qui voit mon cœur, sait que je vou-
drois vous servir encore: mais que produi-
roient contre un pere irrité les secours de
mon zèle ? O combien vous adouciriez
mes regrets si vous renonciez à des sen-

timens qui ne peuvent plus vous rendre heureux ! Je vous le demande comme une grace inestimable. Allons, mon ami ! faites un noble effort sur vous-même ; n'achevez pas la ruine de cette infortunée, en vous obstinant à conserver pour elle une passion sans espoir : revenez à la tranquille amitié ; cet état est préférable aux troubles affreux de l'amour. Vous êtes jeune ; vous avez toute l'énergie de votre âge ; vos sens ne sont point flétris par le vice ; votre ame a conservé l'instinct de l'honneur, & la vertu vous est encore chère. Regardez autour de vous ; le monde vous ouvre son théâtre : assez & trop long-temps vous avez enfoui vos talens ; il faut les tirer de l'oubli : spectateur insensible, sortez enfin de cette triste apathie ; rentrez dans la classe des êtres ; allez prendre un rang dans la société, & lui payer la somme de travaux qu'elle impose à tous ses membres. Serez-vous le seul immobile au milieu de ce mouvement universel ? N'est-il pas temps d'agir & de féconder le germe des sentimens sublimes que le Ciel mit en vous ? Combien de fois n'ai-je pas vu vos yeux émus au récit des actions

généreuses ? Vous brûliez de les imiter ; vous portiez envie à ces grands hommes que l'enthousiasme éleva au-dessus des scènes vulgaires de l'humanité ; un transport divin vous faisoit tressaillir aux tableaux immortels de leur gloire ! Croyez-vous qu'ils n'avoient point appris à se vaincre ? Leurs cœurs étoient-ils moins ardens que le vôtre ? l'amour les avoit-il épargnés ? Ah ! sans doute ils étoient livrés à tous les orages de la vie : mais ils fouloient aux pieds les passions enchanteresses ; ils repoussôient la volupté ; ils s'arrachôient aux séductions de l'amour ; la vertu les embrasoit ; son divin modele étoit devant leurs yeux ; ils ne voyoient que lui , & pour l'atteindre , ils marchôient sur les flammes. Loin de moi toute philosophie austere qui n'accorde rien au plaisir ! vous avez vu si j'approuvois ce Stoïcisme insensé qui fait de l'homme un enfant de douleur , & de la vie un cercle étroit de peines , de combats & de travaux. Tout le monde aussi n'est pas né pour l'héroïsme ; il est peu de ces ames privilégiées qu'un feu céleste emporte au-delà des routes battues : le grand art de la vie est de sa-

voir trouver les vraies limites des choses, & de revenir sur ses pas quand on les a franchies. Ne jugez point de l'avenir par le présent ; vous ne ferez point toujours affligé ; vous ne ferez point toujours amant : un temps viendra que le délire de votre imagination sera calmé, que les illusions de votre cœur s'évanouiront comme un songe, & que cette fièvre d'amour fera place au sommeil de vos sens : alors vous regretterez les momens trop chers perdus dans la mollesse & dans l'oubli de vos devoirs : vous regretterez d'avoir si peu vécu & d'être chargé d'années : vous pleurerez sur une fille imprudente dont vous avez fait le malheur, sur un ami que vous n'avez pas écouté, & qui ne fera plus le témoin de vos regrets. Je vous conjure de suivre mes avis, tandis qu'il me reste encore quelques heures à passer sur la terre : vous ne m'aurez plus long-temps : vous voyez que je gagne à grands pas ma dernière demeure. Oh ! si je pouvois vous laisser paisible & délivré de vos chaînes, je m'en irois plus content. O mon cher fils ! ayez pitié de ma vieillesse ! ne me laissez pas emporter

au

au tombeau l'affreuse pensée d'avoir aidé à votre illusion ! Que feriez-vous désormais de cette erreur ? Il faut la rejeter ; il faut songer à vivre & donner à la vertu toutes les forces de votre ame que l'amour avoit usurpées. J'attends de vous cette victoire : mais si vous trompez mon espérance , vous couvrirez mes cheveux blancs d'un deuil éternel , & vous aurez fait un malheureux de plus.



L E T T R E L X.

THÉRESE à CONSTANCE.

ET toi aussi tu m'abandonnes ! le seul être qui pouvoit m'entendre est loin de moi ! O ma chere Constance ! pourquoi m'as-tu quittée ? Hélas ! les malheureux sont seuls ; l'air qui les environne est empesté ; tout s'en éloigne : mais toi , toi , ma fidele amie ! devois-tu me laisser en proie à mes bourreaux , livrée à tout ce que la tyrannie a de plus barbare ? Je ne suis plus au monde ; une prison , des me-

naces, des persécutions, des larmes, voilà le partage affreux de mes jours & de mes nuits. Eh, grand Dieu ! faut-il que parmi tant d'horreurs, cette image adorée me poursuive encore ! O Faldoni, Faldoni ! qu'avez-vous fait ? pourquoi m'avez-vous aimée ? J'étois tranquille, heureuse ; mes jours s'écouloient dans la paix de l'innocence ; vous avez porté dans mes entrailles l'ardeur qui les consume ; vous êtes venu comme un incendiaire embrâser un cœur trop sensible ; vous avez troublé mon esprit, égaré ma raison, bouleversé mes sens, & me voilà perdue ! un feu dévorant court dans mes veines. Un délire fougueux me transporte. Devoir, religion, sagesse, tout me manque à la fois. Où fuirai-je loin de vous ? Ces parens cruels ont étouffé la voix du sang ; ils m'ont traitée comme la fille de l'étrangere ; ils m'ont repoussée de leurs bras. Les insensés ! en croyant vous nuire, ils m'auroient forcée de vous aimer si j'avois pu balancer. Et cette tendre mere, hélas ! elle ne vit plus ; elle n'essuyera plus mes larmes ; sa voix consolante n'ira plus chercher au fond de mon cœur un reste de joie. Ah ! si elle savoit ce qu'on me fait

souffrir ; si elle entendoit mes plaintes , je la verrois sortir de son tombeau pour me défendre ! elle iroit secouer son linceuil sur la couche où elle me donna le jour , & porter le remords dans l'ame de mon persécuteur. On a renvoyé ma pauvre Deschamps : elle m'aimoit trop ; il me faut des surveillans qui ne me ménagent point : on a placé près de moi une fille qui ne me quitte pas plus que mon ombre. Je prends pour t'écrire le temps de son sommeil ; & pour te faire tenir ma lettre , il me faudra recourir à mille petits moyens : j'ai honte en vérité de tous ces vils mysteres : voilà pourtant à quoi je suis réduite ! Ma chere Lolotte qui me console & me sert de toute son ame , est parvenue à gagner le vieux Concierge : ce bon homme s'est chargé de mes commissions. S'il faut te l'avouer , mon amie , je sens que je n'en aurai pas long-temps besoin : ils ont épuisé sur moi la coupe de la douleur. Depuis ton départ , j'ai vu tant de fois la mort que j'y suis accoutumée. Mais ce pauvre délaissé , que devient-il ? comme il doit souffrir ! Je ne lui écris plus ; je n'entends plus parler de lui. O cousine !

quel ami j'ai perdu ! avec quelle tendresse il aimoit ! où trouver des cœurs comme le sien ? Non , non ; il n'en faut pas chercher. Nous étions si près du bonheur , quels projets nous faisions pour l'avenir ! quel brillant horison s'offroit à nos espérances ! La mort est venue ; elle a soufflé sur ces fantômes , & l'enchantement a disparu. Le monde ne m'offre plus qu'un désert couvert de ruines : là c'étoit un palais , ici des jardins ; on foule des tombeaux ; on passe à travers des ronces & on arrive par des chemins affreux aux bords d'un vaste abyme où tout va s'engloutir. Eh bien , cet abyme , il est tout près ; je le vois ; j'y touche , & je ne fais quel mouvement inconnu me pousse à m'y précipiter. Je roule dans ma tête les desseins les plus noirs.... Hélas ! quand je quitterois le monde , ma place seroit bientôt remplie. On serre les files , a dit quelqu'un , & il n'y paroît plus. Mon pere va partir pour Paris ; il me laisse entre les mains de ma duegne , & dans un mois il emmènera l'odieux personnage qui doit m'acheter. Mais crois-moi , chere cousine , ce mariage ne se fera pas ; c'est un point immuable-

ment arrêté dans mon ame : il y dans ce mois une infinité d'instans qui peuvent produire des événemens inattendus. Il me seroit impossible de fuir ; je suis renfermée dans ma chambre , & je n'en fors que pour aller à la Messe ; encore y suis-je gardée. Cependant quand j'aurois la liberté de m'échapper , je sens que je ne pourrois m'y résoudre ; l'opprobre me suivroit , & je tiens du moins à la vie par le sentiment de l'honneur ; mais le pis aller seroit de mourir. Eh , mon Dieu ! ils n'ont pas beaucoup à faire pour m'achever.



L E T T R E L X I.

THÉRESE au CURE.

HÉLAS ! mes maux étoient assez grands : falloit-il qu'il vînt les accroître ! Imprudent, je l'ai tant conjuré de m'oublier ! que venoit-il chercher auprès de moi ? Monsieur de Saint-Cyran m'avoit appelée ; j'étois debout devant lui , pâle , éplorée , laissant échapper quelques mots pour me justifier des horreurs qu'il m'imputoit. Mon

frere se promenoit, les bras croisés : tout-à-coup la porte s'ouvre, & je vois entrer Faldoni. Je suis demeurée tremblante & frappée d'étonnement ; lui-même a paru surpris de mon état. Il s'est avancé, l'émotion, le trouble & l'inquiétude peints sur le visage, & il m'a témoigné la peine qu'il souffroit de voir mes pleurs. Monsieur, a dit une voix sévère, je ne vous ai point fait venir pour consoler Mademoiselle, mais pour me répondre : asseyez-vous, & m'écoutez. Faldoni choqué de ce début, a reparti séchement qu'il ne s'asseoir point, & qu'on pouvoit parler. Monsieur de Saint-Cyran lui a demandé en me montrant du doigt ; depuis quel temps connoissez-vous cette fille que voilà ? Faldoni dont l'indignation redoubloit, a consulté mes yeux pour savoir s'il devoit répondre. J'ai pris la parole ; il y a dix-huit mois, ai-je dit, que j'ai connu Monsieur chez ma tante. Ce n'est pas vous qu'on interroge, a repris la voix avec un accent terrible. Faldoni, d'un ton ferme, a répliqué ; ne sachez point mauvais gré à Mademoiselle de sa réponse ; car vous n'en auriez pas en de moi ; je ne satisfais aux questions

que quand on m'en prie, & jamais quand on me l'ordonne. Le Chevalier lui jettant un coup-d'œil de mépris, a dit que pour un homme qui exigeoit tant d'honnêteté, il n'en montrait guere, & que son langage pourroit être moins dur. Faldoni s'est retourné comme s'il l'appercevoit pour la premiere fois; qui êtes-vous pour me donner des leçons? je ne vous connois pas. Seroit-ce vous qui vîntes chez moi dans mon absence, pour questionner mes hôtes sur ma conduite? En vérité, je ne crois pas que ce procédé m'oblige à respecter vos avis! je me ferai connoître, a dit le Chevalier à demi-voix & en lui serrant la main. Eh! qui êtes-vous donc, vous-même, s'est écrié mon pere, en appuyant ses poings sur ses genoux, & en le fixant avec des yeux étincelans! qui es-tu, téméraire étranger? De quel coin de bois es-tu sorti, vil ravisseur, qui viens corrompre le cœur de cette malheureuse, l'entraîner dans ton opprobre, enlever une fille à son pere?... Faldoni l'a vivement interrompu: à son pere, elle n'en a jamais eu: elle n'eut jamais qu'un tyran. A ce mot, Monsieur de Saint - Cyran s'est levé pour saisir ses

pistolets; le Chevalier l'a retenu : j'ai fait un cri , & je me suis jettée sur le plancher entre ces cruels ennemis , leur tendant mes mains suppliantes. Voyez , a dit mon pere , le pitoyable état de cette insensée ! non je ne la reconnois plus pour ma fille ; je la maudis ; je l'abandonne ; j'en prends le Ciel à témoin , & je lui remets ma vengeance. J'étois tombée le visage contre terre , à cet horrible anathême. Faldoni épouvanté s'est précipité vers moi , & me soulevant dans ses bras ; homme barbare ! voilà votre ouvrage ! il ne vous reste plus qu'à l'égorger : mais le Ciel la sauvera de vos fureurs ; ce Ciel que vous attestez , protégera son innocence. J'étois encore défaillante & je m'appuyois sur lui : le Chevalier m'a violemment retirée ; attendez , a-t-il dit , que ma sœur soit à vous , pour vous charger de sa défense : elle n'est pas si délaissée qu'elle puisse avoir besoin de vos secours. Faldoni s'est rapproché : que prétendez-vous ? êtes-vous son frere , vous qui la persécutez ? celui qui vient de proférer ces imprécations est-il son pere ? où sont donc ses défenseurs ? qu'ils se présentent , & je me rangerai de leur parti. Mais

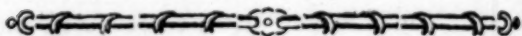
cruels ! vous la rejettez loin de vous ! vos cœurs lui sont fermés ! elle n'a plus que mes mains pour effuyer ses larmes ! De quel droit m'empêcheriez-vous de la consoler , puisque vous n'avez plus rien de commun avec elle , & pourquoi ne me seroit-il pas permis de recueillir un bien que vous laissez à l'abandon ? Certes, j'admire la fierté de vos discours ; mais j'en cherche encore les effets. Quels sont les témoins de votre zèle ? Qu'avez-vous fait pour la servir ? Si vous lui refusez l'appui d'un étranger , prêtez-lui donc le vôtre. Le Chevalier a répondu froidement : si je dois des secours à ma sœur , ce n'est point assurément contre un pere dont les volontés me sont sacrées , mais contre un jeune audacieux qui abuse d'un empire usurpé sur elle pour la soustraire à l'autorité paternelle , & causer le malheur de sa vie. Chevalier , a dit Faldoni , laissons les injures aux vieillards qui n'ont pas d'autres armes ; vous & moi ne sommes pas faits pour les employer : est-ce ainsi que vous me répondez ? C'est ainsi que je dois répondre , a dit mon frere , à celui qui , loin de réparer ses torts envers nous par une démar-

che humble & respectueuse, ose dans nos foyers nous parler en maître, s'ériger en protecteur de ma famille & censurer nos actions. Faldoni a repris avec chaleur ; quel tort ai-je envers vous qui m'avez offensé gratuitement ? Est-ce un crime d'aimer votre sœur ? J'étois porté à vous respecter ; mais je ne vous dois plus que de la haine : je ne venois point ici pour vous braver ; vous seul violez le droit des gens en insultant un homme que vous avez appelé, & je n'ai fait que repousser l'outrage. Au surplus, je ne juge point vos actions dont je me soucie très-peu ; je ne protège point votre famille, puisque Mademoiselle en est séparée ; mais je prendrai ses intérêts sans demander votre aveu : vous avez fait divorce avec elle, & vous n'avez rien à dire à ce qui la touche. Le Chevalier a regardé Monsieur de Saint-Cyran ; cela est fort, disoit-il ; & il répétoit en souriant : cela est bien fort ! Nous verrons, a dit mon pere avec un mouvement d'impatience : je vais à Paris, & j'aurai soin, à mon retour, de lui procurer une maison où l'on saura le contenir. Jusqu'à ce moment, je lui déclare

qu'il faut sortir de la chaumière où il se cache, & que si demain il ne s'éloigne pas de mes terres, je l'en ferai repentir. Noble Seigneur, a répondu Faldoni, je n'habite point sur vos terres: l'asyle honorable où je suis, puisqu'il renferme des gens vertueux, & que vous croyez avilir en l'appellant ma chaumière, est un lieu libre, indépendant de vous, & soumis comme vos domaines au pouvoir du Prince qui ne souffrira pas qu'un de ses sujets en inquiète un autre dans la paix de sa retraite. C'est assez, a repris fierement le Chevalier; j'aurai soin de faire exécuter les ordres de mon pere. Faldoni a répliqué sur le même ton: venez me les porter; je vous attends: & il est sorti. Monsieur de Saint-Cyran dont la colere n'avoit plus de mesure, a couru sur ses pas, & le moment d'après, on est venu m'annoncer qu'il l'avoit fait arrêter: mon cœur s'est glacé à cette nouvelle; j'ai rencontré le Chevalier; je lui ai dit que cette trahison étoit indigne d'un Gentilhomme: il m'a juré qu'il l'ignoroit & qu'il alloit la réparer. En effet je viens d'apprendre que Faldoni étoit libre: mais je n'en suis

guere plus tranquille. Que d'autres maux à craindre ! Les cruels vont se chercher : peut-être le coup mortel est porté, au moment où je vous écris....

Le Chevalier vient de rentrer : on dit qu'ils se sont vus, & que Faldoni est blessé. Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. La plume me tombe des mains. O Dieu ! ô Dieu ! secourez-moi !



L E T T R E L X I I .

FALDONI à THÉRESE.

IL faut que je vous écrive ; il faut que mon cœur se soulage ; ce sont les derniers mots que j'oserai vous adresser : ne me faites pas un crime de violer votre défense ; les malheureux sont excusables : on m'a tout ravi ; il ne me reste que des plaintes ; elles me sont bien permises ! Il fut un temps où les expressions de l'amour couloient de ma plume avec une douce abondance. Mon ame enchantée ne créoit alors que des images riantes ; la joie animoit

moit mes pensées, & le sentiment de mon bonheur se répandoit sur mes lettres. Aujourd'hui je ne suis plus le même; je ne suis plus cet amant fortuné que vous attiriez jusqu'à vous; mon empire est fini; mon trône est tombé; c'est du sein de mon néant que je vous fais entendre une humble voix. O Thérèse ! est-ce vous que j'aimois : est-ce moi qui étois tout, & qui ne suis plus rien ! affreuse révolution ! je mesure avec horreur l'espace que j'ai franchi; je me compare à l'ange de ténèbres précipité du Ciel. De quelle région charmante je suis revenu ! que d'illusions détruites ! je les ai revus tous ces lieux que vous embellissiez; je leur ai dit mes derniers adieux; je me suis prosterné sur la terre que vous aviez foulée; je l'ai baisée en sanglottant, & je me suis écrié : ô terre, je ne te verrai plus !.... il va donc vous sacrifier ce pere barbare ! il vous vendra au poids de l'or ! Cette monstrueuse union doit se consommer, & moi, je la verrai d'un œil tranquille, & je n'invoquerai pas toutes les foudres du Ciel contre un hymen formé au mépris des engagemens les plus sacrés ! Non, que

l'enfer s'ouvre pour les engloutir les profanateurs de nos sermens ! que le feu consume jusqu'à leurs traces ! Mais, Thérèse, tu ne peux pas le subir cet hymen ; tant que je vivrai , tu ne le peux pas : ta foi m'est engagée ; le Ciel & la terre le savent. Attends que je sois mort ; attends que ma poussière soit abandonnée aux vents , & qu'ils l'emportent avec les sermens que tu m'as faits : je ne tarderai pas long-temps à te rendre libre. Déjà ton frere a fait couler mon sang : tu peux m'achever ; un mot suffira , & je l'espère de ta pitié. Vivrai-je en effet , pour voir un pere indigne de ce nom signer ton malheur , & le plus vil mortel passer dans tes bras ? vivrai-je pour aller végéter dans le fond d'un désert , avec un cœur desséché , une ame sans ressort , des sens flétris , & une jeunesse usée par la douleur ? Fatigurai-je le Ciel de mes plaintes & les hommes du récit de mes maux ? Le Ciel m'a délaissé : les hommes n'écoutent gueres l'infortuné ; ils ont bien autre chose à faire ! le temps que je leur déroberoïs seroit pris sur leurs plaisirs , & ils sont pressés de les goûter. A quelle porte irai-je frapper pour trouver

le bonheur ? faut-il encore les mendier pour quelques misérables jours, & faire bassement ma cour à la destinée ? Non, mon amie ! je l'ai résolu ; je veux mourir. Je veux sortir de ce monde odieux où les distinctions, les honneurs, les rangs, les richesses, l'estime, la renommée sont pour le vice ; où l'honnête homme se traîne dans la boue & cache sous des haillons une ame immortelle. Quand le génie de Brutus ou de Caton respireroit dans un corps vulgaire, si la fortune ne le porte sur sa roue, il vivra méprisé, pauvre, obscur, & mourra dans l'oubli. Il faut se plier pour monter ; il faut s'avilir pour briller ; il faut avec un front d'airain porter un cœur de glace. Travaillez ! suez ! amassez de l'or ! faites-vous riches ! & qui osera vous reprocher d'avoir opprimé la veuve & l'orphelin, d'avoir bu le sang du peuple & bravé ses cris ? Qui saura que vos premiers pas vous ont couvert d'opprobre, & que vous rampiez devant les idoles de jour ? vous voilà sur le faite, & vos dédains vous vengent de ceux qu'il vous a fallu dévorer ! Non, non, j'aime mieux mourir que de voir des atômes enflés de

vent s'élever sur ma tête & me fouler aux pieds. Qui sont donc ces orgueilleux reptiles; & qu'est-ce qu'un quidam? c'est un lâche inconnu à la vertu & qui n'a d'autre enseigne à sa porte que les armoiries de ses ancêtres. Ce qui me console, c'est que leurs titres ne les suivront pas au tombeau; ils y descendront nus & pauvres comme moi, & c'est alors que j'aurai le plaisir de me placer au-dessus d'eux. Le monstre qu'il est! n'ose-t-il pas dire que je vous déshonore? Ah! tout mon sang bouillonne; je frémis; je brûle de rage & je serois tenté d'aller lui déchirer le cœur! mais ce monstre est ton pere.... O Thérèse! pourquoi faut-il qu'il soit ton pere?.... & vous voulez que je vive! vous voulez que je respire le même air que lui! Resterai-je sur une terre qui le supporte? Attendrai-je qu'il l'ait délivrée de son fardeau, pour être heureux? Vain espoir! il vieillira le barbare, & vous languirez encore dans les fers de ce tyran, quand un lit de pierre pèsera depuis long-temps sur le corps de votre ami. Que puis-je faire au monde? Je ne suis ni intrigant, ni flatteur, ni fourbe, ni méchant; mon cœur

est sur mes levres ; mon pied tremble d'écraser un insecte ; un autôme souffrant me fait gémir ; je ne rencontre pas un infortuné que le sentiment de ses maux ne vienne fondre sur mon ame ; je me crois le plus petit des hommes , & j'ose à peine commander au valet qui me sert. Avec ce caractère , il faut fuir le genre humain & se sauver dans les rochers du nouveau monde : mais c'est un pays que j'ai vu ; je n'y retournerai point : j'y marcherois sur le tombeau de mes bienfaiteurs , & j'irois ajouter des regrets à des regrets. Eh ! quel est le désert , quel est le climat si lointain qu'il puisse être , où je ne porte la plaie sanglante que tu m'as faite ! Beauté chère & terrible ! image d'un Dieu bien-faisant & sévère ! tourment , délice , enchantement de mon cœur ! ange ou divinité que j'adore ! Toi , mon amante , ma compagne , mon épouse ! tu peux me dire de t'oublier ! tu me défends de te voir & de t'écrire ! tu me chasses loin de toi , & tu veux que je vive. Ah cruelle ! cruelle Thérèse ! impitoyable amie ! je ne te verrai donc plus , je ne te parlerai plus ! tu cesseras d'exister pour moi ! O douleur ! ô dé-

seſpoir ! ô fureur qui me transporte ! va ;
laiffe-moi finir ma miſérable vie ; laiffe-
moi mourir en pleurant l'inſtant où je t'ai
connue ; laiffe-moi verſer des larmes de
ſang ſur ces écrits doux & trompeurs où
tu me peignois ton amour. Les voilà ces
lettres brûlantes que tu réclames ! rien ne
peut m'en ſéparer : je les tiens ſur mon
cœur : je les couvre de baiſers : je les
conjure d'être fideles à leur promeſſe ; je
répète avec elles ces paroles ſi tendres ;
» toi qui me fus cher & qui me le ſeras
» juſqu'au dernier ſoupir », .. & vous ajou-
tez : » ne ſoyons plus rien l'un à l'autre »,
Ah ! vous ne pouvez ceſſer de m'aimer qu'en
ceſſant de vivre. Il vous ſeroit impoſſible
de porter à d'autres une foi qui m'appar-
tient. Le ciel , la terre , toute la nature
s'écrouleroit plutôt que de vous voir chan-
ger. Je connois bien votre ame : l'inconf-
rance & la perfidie n'y peuvent entrer :
elle eſt au-deſſus des variations de l'hu-
manité ; elle eſt immuable comme Dieu
même ; elle n'a comme lui qu'une penſée
qui embraille tous les temps , & je me
flatte d'en être l'objet. Oh ! mourons , ma
chere Thérèſe ! mourons enſemble ! il me

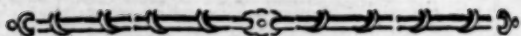
sera doux en quittant la terre, de ne pas vous y laisser. O Ciel concevez notre bonheur ; plus de persécutions, plus d'obstacle ! un Dieu protecteur de l'innocence & bienfaiteur des hommes ! le Pere commun de tous les êtres qui fera grace à nos faiblesses, & sera touché des maux que nous avons soufferts. O mon amie ! nous la reverrons cette tendre mere que vous pleurez ; elle nous conduira aux pieds de l'éternel, & réclamera pour nous sa bonté souveraine : elle lui présentera ses enfans qui n'ont pu trouver d'asyle sur la terre, & qui sont venus se réfugier auprès de lui. Ce grand Dieu, ce Dieu de clémence pourroit-il nous faire un crime d'avoir hâté le moment de retourner dans son sein ? Non, ma Thérèse ; un crime est une action contraire à l'ordre : mais nous ne ferons de mal à personne ; nous glisserons sans bruit dans la tombe, & nous ne laisserons aucun vuide : tout n'en ira pas moins suivant le branle ordinaire ; les méchans n'en seront pas moins oppresseurs ; les bons n'en seront pas moins victimes. Dieu nous punira, disent-ils ; Dieu punira les hommes cruels, les parens tyranniques : mais

nous hélas ! qu'avons-nous fait pour subir ses vengeances ? En nous aimant, nous remplissions sa volonté ; nous nous laissions doucement aller au penchant de la nature, & nous semions notre route de quelques fleurs ; nos jours étoient pleins de l'Être suprême ; nous l'appellions dans la jouissance de nos plaisirs ; nous aimions à sentir, à penser, à parler en sa présence. Combien de fois dans des momens de félicité, n'avons-nous pas élevé jusqu'à lui nos vœux reconnoissans ? Nous le bénissions de notre amour ; il recevoit nos sermens ; il étoit témoin de notre foi mutuelle ; ... oui, croyez-moi, Thérèse ! il les a reçus nos sermens, & si vous les trahissiez, il n'y auroit plus pour vous de paix ni de bonheur : vous seriez à jamais tourmentée du souvenir de votre ami : son ombre pâle & sanglante, au milieu de vos tristes nuits, viendrait vous faire entendre le cri de sa douleur : vous la verriez errer autour de vous dans les sombres vapeurs de l'automne, aux clartés de la lune, & près de votre couche nuptiale : la frayeur vous arracheroit des bras de votre vil époux... de ce lâche qui s'obf-

DE DEUX AMANS. 153

tine à poursuivre un cœur qu'on lui refuse.... Ah! ce nom seul réveille toute ma rage... adieu : je veux mourir ; mais toi, vis, vis pour le bonheur du monde ! vis pour conserver sur la terre l'image de la vertu : si tu meurs, où sera-t-elle ? O mon amie ! quelle barbarie à moi d'oser vous proposer de me suivre ! c'étoit l'amour, la jalousie, le désespoir qui me faisoit parler : vous, parée de tous les dons de la nature, chère à toute une ville, l'idole & l'appui des malheureux, dans la fleur de l'âge, vous consentiriez de mourir avec moi ! Ah, pardon ! la douleur m'égare ; ma main court sur le papier comme une insensée ; je pleure ; je m'écrie ; je me leve ; je marche en furieux ; je reprends la plume , & chaque mot est baigné de mes larmes. Adieu, adieu, mon amie ! je pars ; je m'en vais devant vous ; j'irai vous attendre, & je suis sûr de vous revoir.





L E T T R E L X I I I .

THÉRESE à FALDONI.

Vous croyez donc que nous nous reverrons dans cet abîme obscur & terrible! . . . Eh bien , mon ami ! venez , & nous mourrons ensemble. Comment pourrois-je consentir à vous laisser aller seul , moi qui ne chérissais la vie que pour vous ! Hélas ! tu fais que j'aurois voulu l'employer à faire ton bonheur ! O mon bien aimé ! viens , je t'attends , & je suis prête à te suivre : avec toi , je consens d'être à jamais malheureuse ou fortunée. Que m'importe mon sort dès que je partagerai le tien ? pourrions-nous être ailleurs plus misérables que nous le sommes ? Si nous souffrons , du moins nous ne nous quitterons plus. Mais pensez-y mûrement ! je n'examine point si nous commettons un crime , si ce crime outrage la nature & les loix , s'il nous expose à d'éternelles douleurs : suis-je en état de rien voir ? Ma foible raison m'a quittée ; elle me quitta quand j'ouvris mon

cœur à l'amour : il me restoit encore un peu de sens & de lumiere ; mais les maux ont achevé de me l'ôter. Je ne vois plus, qu'un pere menaçant, & l'affreuse union qu'il me destine, & vous, mon ami, & l'excès de votre infortune, & la foi que je vous ai promise : toutes ces idées me jettent dans la fièvre du délire. Comment échapper à mon sort ? Si j'étois seule malheureuse ! Mais l'être avec vous, mais ajouter le parjure à ma misere ! je n'y pourrois survivre ; je mourrois plus tard, & nous ne serions plus ensemble. Qu'est-ce que dix ou vingt ans de plus sur ma tête ? ils sont courts pour le bonheur ; mais qu'ils seroient longs pour la peine ! O mon ami ! j'ai toujours regretté de n'avoir pu m'unir à toi. De quel amour j'aurois payé le tien ! dans quelle harmonie céleste auroient coulé nos jours ! Non , tant de félicité nous eût fait goûter sur la terre la condition des anges, & nous ne devons pas l'espérer. Qu'ils vivent donc ces hommes cruels dont nous sommes les victimes ! qu'ils vivent, & puissent-ils jouir de tous les biens qu'ils nous ravissent ! Ce sont les vœux que je fais en les quittant ! Veuille aussi ce Dieu

de bonté que nous offensois peut-être, avoir pitié de nous ! Je le conjure de nous faire grace ! je lui demande à genoux de laisser arriver jusqu'à nos levres ce calice d'amertume qu'il a bu lui-même, & de pardonner à la fragilité humaine de rejeter loin d'elle un fardeau qui l'accable... Adieu, mon ami... adieu ! je vous reverrai donc une dernière fois !... Ce sera Dimanche. Mon pere est absent : mais il va revenir, & l'occasion pourroit ne plus s'offrir. Venez à huit heures à la messe de la chapelle : ayez soin de vous déguiser pour n'être pas reconnu, & de vous cacher dans la foule des villageois : je serai dans la tribune ; je laisserai sortir tout le monde ; j'éloignerai nos gens ; & alors... ô mon cher Faldoni !... songe à cette séparation redoutable qu'un avenir plus affreux peut suivre encore ! O mon Dieu ! si nous ne devons plus nous voir ! si un silence éternel, une nuit immense alloit nous envelopper sans retour ! si l'adieu que je te dirai en recevant de toi le coup de la mort, étoit le dernier ! Cette pensée me glace d'effroi !... Allons, soutenons notre courage ! Ils nous verront les barbares qui

DE DEUX AMANS. 157

nous persécutent ; ils nous verront frappés l'un par l'autre ; ils verront les ruisseaux de notre sang couler & se confondre ; ils gémiront d'en être cause , & le remords les fera.



LETTRE LXIV.

*La FEMME-DE-CHAMBRE de
THÉRESE au COMTE DE
SAINT-CYRAN.*

MONSIEUR,

J'AI à vous annoncer un grand malheur... Mademoiselle Thérèse & Monsieur Faldoni se sont tués ce matin dans la chapelle. Je suis si troublée que je ne fais comment vous faire ce récit. O Monsieur ! quel désastre , & qui est-ce qui auroit pu le prévoir ? Mademoiselle paroïsoit si tranquille ! hier samedi , elle distribua , suivant sa coutume , quelque argent aux pauvres du village , & elle leur disoit de prier pour elle. On lui présenta deux petits enfans qui étoient orphelins ; elle les plaça chez

le Concierge, lui recommanda de les élever & promit de payer leur pension. Il vint une vieille femme chargée d'une nombreuse famille, & dont le mari avoit été mis en prison pour une cause très-légère: elle écrivit elle-même à Monsieur le bailli pour demander sa grace: elle se retira ensuite dans son appartement où elle se mit à écrire. Comme Monsieur m'avoit défendu de la quitter, je la suivis; elle fut deux heures à faire des lettres, & descendit quand on sonna le dîner. Elle trouva Monsieur le Vicaire à qui elle parla longtemps en particulier. Monsieur le Vicaire nous a dit aujourd'hui qu'elle lui avoit remis alors une somme de vingt-cinq louis pour la distribuer dans la paroisse. En visitant son bureau qu'elle a laissé ouvert, nous avons reconnu que c'étoit tout l'argent qui lui restoit. Pendant le dîner, on observa qu'elle changeoit souvent de couleur. Monsieur le Chapelain la trouva distraite: elle rêvoit profondément; puis, tout-à-coup, elle s'agitoit comme pour rappeler ses esprits. Elle ne mangea qu'un peu de crème. Quelqu'un ayant parlé d'un homme qu'on avoit tué sur le chemin de

la forêt, elle pâlit & frissonna : mais cette émotion ne parut point étrange, parce qu'on l'avoit vu s'affecter souvent jusqu'aux larmes à de pareils récits. On présuinoit que cet homme s'étoit battu en duel, parce qu'on ne l'avoit point volé : il avoit la poitrine percée, & son épée étoit auprès de lui. L'entretien fut long-temps sur cette histoire. Mademoiselle qui n'avoit encore rien dit, impatientée des réflexions morales de ces Messieurs, demanda s'il n'y avoit pas des milliers d'hommes qui se faisoient tuer dans les combats, & dont on ne parloit point. Ils meurent pour leur Roi, ajoutoit elle ; eh bien ? celui-là peut-être est mort pour l'honneur qui vaut bien un Roi ; en regardant sa sœur ; & toi, Lolotte, ne voudrois-tu pas mourir pour moi ? Mademoiselle Lolotte se leva & se jettant dans les bras de Mademoiselle ; oui, ma sœur lui dit-elle, avec l'expression la plus tendre ; oui, je vous donnerois tout mon sang, si vous le demandiez. Mademoiselle la repoussa doucement de ses bras, & dit en détournant la tête pour pleurer ; tu es une petite folle ! & elles s'embrassèrent. Monsieur le Chevalier avoit dîné dehors,

& l'après-midi , il fit seller son cheval pour aller passer quelques jours à Lyon. Ses pistolets avoient été placés sur une table dans le fallon : Mademoiselle y entra & les trouva ; elle en prit un , & demanda froidement à Monsieur son frere comment on se servoit de cette arme. Il lui montra des balles & de la poudre : elle resta quelques minutes à les regarder fixement ; puis d'un air tranquille , elle porta le bout du pistolet sur son front : n'est-ce pas ainsi , dit-elle , qu'on prend congé de la vie ? Fi donc , lui dit Monsieur le Chevalier , on croiroit que tu veux nous quitter ? Si cela étoit , reprit-elle , toujours avec le même ton , je laisserois bien des gens étonnés ! Elle le feroit comme elle le dit au moins : & il continua de plaisanter. Comme il alloit monter à cheval , ne veux-tu pas que je t'embrasse , dit-il à Mademoiselle ? Il la serra tendrement dans ses bras , & Mademoiselle se mit à fondre en larmes. Il posa son fûet sur une table , prit la main de sa sœur & la conduisant sur un sofa , il s'assit auprès d'elle : je t'ai causé du chagrin , lui dit-il , & j'en suis réellement affligé ; mais aussi pourquoi cette obstination ?

pourquoi refuser l'époux qu'on te propose ? quelle folie à toi de t'enmouracher d'un inconnu ! Mon frere, répondit, Mademoiselle, vos questions ne sont pas raisonnables : demande-t-on à un malade pourquoi il a la fièvre ? Au surplus tout est fini entre nous sur ce point ; n'en parlons plus. Je le veux, reprit Monsieur le Chevalier, mais tu n'en seras que plus à plaindre. Pour moi, tu sais que je ne peux rien dans tout cela : si je t'ai quelquefois tourmentée à cette occasion, je t'en demande pardon ; embrassons-nous ; oublions le passé, & fait à l'avenir tout ce qu'il te plaira : je te promets de ne m'en plus mêler. Cependant je ne puis m'empêcher de t'avertir que tu te prépares bien des peines ; car tu connois mon pere : il est absolu & il aimera mieux te voir morte que désobéissante. Mademoiselle écoutoit, la tête baissée ; elle mit le doigt sur sa bouche, comme pour s'empêcher de parler : puis se levant, adieu donc, mon frere ! & elle lui présenta sa joue qu'il pressa de ses levres. Quand il fut parti, elle le suivit des yeux jusqu'au bout de l'avenue ; puis elle rentra, & se mit à pleurer. Elle resta jusqu'au soir, as-

fise sur la même place & la tête appuyée sur ses mains. Il commençoit à se former un orage épouvantable qui a duré toute la nuit. Le vent sifflait dans les voûtes du château avec un bruit qui inspiroit la terreur; la grêle frappoit contre les fenêtres; on entendoit le mugissement des montagnes éloignées. Nous étions tous rangés auprès du feu : on proposa des jeux; on folâtra; on rit & on oublia l'orage. Mademoiselle étoit de notre partie : elle eut un gage à payer, & on lui commanda de déclarer à quoi elle pensoit : elle répondit, à demain. Nous ne fîmes pas d'attention à ce mot, & le jeu continua gaie-ment. Elle ne voulut pas souper, & se retira de bonne heure dans sa chambre. Quand je montai, elle lisoit; je lui demandai si elle vouloit se coucher : elle me répondit qu'elle ne s'en soucioit pas, que l'orage l'empêcheroit de dormir, & qu'elle aimoit mieux rester levée, jusqu'à ce qu'il eût cessé. Mademoiselle Lolotte vint frapper à sa porte, disant qu'elle avoit peur d'être seule. Quand elle fut assise, elle conta à Mademoiselle qu'en traversant la cour sans lumière, elle avoit vu un reve-

nant, qu'il étoit couvert d'un long voile, qu'elle croyoit avoir reconnu sa bonne maman, que le fantôme s'étoit élevé en l'air comme une vapeur, & avoit été se perdre du côté du cimetière. Mademoiselle sourit de sa frayeur, & elle pleuroit en même-temps au souvenir de Madame. Aurois-tu bien de l'effroi, dit-elle, si quelque nuit mon spectre alloit aussi te surprendre? Oh! c'est tout différent, reprit Mademoiselle Lolotte; vous n'êtes point morte, & puis, tenez ma sœur, sous quelque forme que vous veniez, vous serez toujours bien reçue : car vous êtes si bonne, que vous ne pourriez jamais me faire de mal! Eh bien, ajouta Mademoiselle, attends-moi demain; entends-tu? demain, à cette heure-ci. Oui, oui, disoit sa sœur; vous viendrez dans ma chambre me rendre la visite que je vous fais; & elle se mit à la caresser. Donne-moi ma harpe, dit Mademoiselle; il y a un air qui me roule dans la tête depuis une heure; il faut que je le chante. Elle prit sa harpe, & chanta une romance fort triste; elle répéta plusieurs fois le couplet suivant :

Vivons, mourons l'un pour l'autre ;
Il ne faut plus nous quitter :
Qu'un seul trépas soit le nôtre :
Qu'aurons-nous à regretter ?

Elle laissoit tomber quelques larmes en chantant ces paroles , & sa sœur s'empres-
sa de les essuyer. La vilaine chanson que
voilà , lui dit-elle ! vous êtes bien en train
de pleurer , ma sœur ! vous ne vous plai-
sez que dans des idées affligeantes ! Ma-
demoiselle l'interrompit : veux-tu passer
la nuit avec moi ? tu te leveras plus tard.
Oui ! dit Mademoiselle Lolotte ; & la messe
qu'on dit à huit heures ! ne faut-il pas
l'entendre ? A ce mot de messe , Made-
moiselle se leva brusquement , & elle mar-
choit à grands pas dans sa chambre. Eh
bien , dit-elle , après quelques momens ;
allez-vous-en , ma chere amie , allez ! j'ai
besoin d'être seule. Sa sœur s'en alloit :
elle la rappella : non , non ma petite !
reste avec moi ; reste encore un peu ; nous
ne serons pas toujours ensemble ; & les
larmes rouloient dans ses yeux. Je t'en-
verrai coucher de bonne heure , afin que
demain tu sois prête pour la messe. — Mais,

ma sœur, vous n'y ferez donc pas vous, si vous passiez la nuit? car il faudra bien dormir le matin. — J'y ferai, ma chère! oh certainement! j'y ferai! & puis, comme tu dis, je dormirai le matin. A ces mots elle recommença à fredonner la romance, en tirant quelques sons de sa harpe. Mais ne frappe-t-on pas, dit-elle? J'entends du bruit à la porte. C'étoit le vent qui souffloit. Mademoiselle Lolotte frissonnoit déjà, car la crainte du revenant ne la quittoit point : voilà, disoit-elle, une terrible nuit! Oui, répondit Mademoiselle; il y a des jours qui ne le sont pas moins! L'orage ayant cessé à deux heures, Mademoiselle renvoya sa sœur après l'avoir embrassée cinq ou six fois : elle se coucha & s'assoupit. Ce matin je suis entrée chez elle à six heures pour l'habiller; elle m'a demandé sa robe blanche de satin des Indes : je lui ai dit qu'elle avoit gardé cette robe pendant tout le printemps, & une partie de l'automne, & qu'elle n'étoit plus portable. C'est une fantaisie, a-t-elle dit; je veux la mettre encore une fois. Elle ne cessoit de jeter les yeux sur sa montre : elle a ouvert la fenêtre : il faisoit encore nuit;

le temps s'étoit éclairci , & l'on voyoit briller les étoiles. Elle s'est appuyée contre la croisée , & a tenu la vue fixée sur la plaine : elle marquoit un peu d'émotion quand elle entendoit les pas de quelques voyageurs. Elle s'est promenée dans sa chambre ; elle s'est assise ; elle a fait faire du feu , a pris un livre , l'a quitté sur-le-champ , a fait servir son déjeuner , s'est levée sans y avoir touché , & s'est remise à la fenêtre où elle a regardé les premières approches de l'aurore. Tout cela se passoit en silence : elle ne parloit que pour me donner ses ordres. Quand le premier coup de la messe a sonné , elle a pâli ; elle s'est fait apporter un verre d'eau , & sa main trembloit en le prenant. J'imaginois bien qu'elle étoit fortement occupée de quelque idée extraordinaire , & je me promettois de la surveiller exactement , pendant la journée. En rapprochant les circonstances de la veille , je me confirmois dans ce projet : mais je n'aurois jamais pensé que j'en eusse un besoin si pressant. Au dernier son de la cloche , je l'ai conduite à la chapelle : elle a d'abord jeté un coup-d'œil sur l'assemblée , & n'a plus

levé les yeux de dessus son livre. Après la messe, elle m'a dit qu'elle avoit encore quelques prieres à finir, & m'a chargée de ramener sa sœur, ajoutant qu'elle prendroit le bras d'un domestique pour s'en aller. Tout le monde étoit sorti, & je m'inquiétois de ne pas la voir revenir : j'avois recommandé qu'on ne s'éloignât point, & les gens causoient, en l'attendant, avec des fermiers du village rassemblés devant la porte de l'Eglise. Tout-à-coup j'entends des cris affreux ; j'entends dire : Mademoiselle est morte ! & ces mots rouloient comme un tonnerre dans la maison. Un domestique vient à moi ; il ne peut parler : j'arrangeois la coëffure de Mademoiselle Charlotte ; je la quitte & je m'élançe à travers la cour : c'étoit une confusion épouvantable ; on alloit de côté & d'autre ; on se pouffoit, on crioit, on pleuroit : j'interrogeois ; personne ne pouvoit mē répondre. Je trouve un vieux domestique qui étoit renversé par terre & qui s'arrachoit les cheveux ; je lui parle ; il me montre l'Eglise ; je cours ; je me jette au milieu de la foule qui assiégeoit la porte ; j'arrive jusqu'à l'autel. O

Monsieur ! ô mon maître ! quel objet ! je vois ma maîtresse ; je la vois étendue sur le marche-pied de l'autel, la tête appuyée sur les genoux de Monsieur Faldoni qui étoit couché sur le côté, & enveloppé dans un manteau. Chacun d'eux avoit un pistolet attaché au poignet du bras droit par un nœud de ruban : ils étoient sans doute convenus d'un signal pour tirer les deux coups au même instant. Mademoiselle avoit l'épaule cassée, & respiroit encore. Monsieur Faldoni avoit le cœur percé. Comme j'entrais, Mademoiselle Charlotte accourt ; on veut l'écarter : mais elle se débat avec violence & arrive jusqu'auprès de sa sœur. Ah ! si vous l'aviez vue ! si vous aviez vu cette pauvre enfant ! elle a ouvert les bras, & elle est tombée sans mouvement sur le corps de Mademoiselle. On s'est empressé de la secourir : quand elle a repris ses sens elle a jetté des clameurs épouvantables ; elle crioit, on a tué ma sœur ! on a tué ma sœur ! elle colloit sa bouche sur la sienne, & elle versoit un déluge de larmes. On a voulu l'éloigner de ce corps sanglant ; il a été impossible de l'en arracher ; elle

l'avoit

l'avoit entrelacé dans ses bras; elle nous repouffoit avec ses pieds, & disoit qu'elle vouloit mourir avec sa sœur. Ma maîtresse donnoit quelques signes de vie : le Chirurgien est accouru; mais ses soins ont été vains : elle a entr'ouvert les yeux; on voyoit qu'elle s'efforçoit de parler; elle a même soulevé une main qu'elle a laissé retomber sur le champ : il lui est échappé un foible murmure, & elle a rendu le dernier soupir sur les levres de sa sœur. On ne pouvoit parvenir à repousser la foule; elle grossissoit à tout moment. Un jeune homme a pénétré jusqu'à nous : c'étoit celui que ma maîtresse avoit marié vers la fin de l'été : il s'est mis à genoux devant elle, a baisé une de ses mains, l'a portée contre son cœur, & s'est retiré en sanglottant. Nous étions dans le plus grand embarras, quand Monsieur le Chevalier est arrivé : il a fait sortir tout le monde & fermer la Chapelle. Un domestique a mis des chevaux à une chaise, & est allé chercher Monsieur le Curé. Mon Dieu ! que va-t-il dire quand il saura la mort de sa filleule ! c'est une désolation ! par-tout on n'entend que des sanglots :

tous ces payfans dont elle foulageoit la misere, viennent se mettre à genoux à la porte de l'Eglise, & ils pleurent en levant leurs mains vers le Ciel. Les meres, les enfans, les vieillards, tout est prosterné : la cour paroît comme un temple : jamais je n'ai rien vu de plus touchant.

Le lendemain

Monsieur le Curé est arrivé hier au soir ; il a beaucoup pleuré : il dit que ce coup le fera mourir : il ne cesse d'appeller ses enfans : il a passé la nuit auprès d'eux, à prier & à gémir. Ils sont exposés dans la salle basse : Monsieur le Curé voudroit qu'ils fussent mis dans le même cercueil ; mais Monsieur le Chevalier n'y consent pas. La foule est toujours la même : on entre dans la salle par une porte, & on sort par une autre. Il n'a pas été possible de refuser cette grace à tant de pauvres gens qui ne vouloient que voir un instant leur bienfaitrice. Nous sommes tous plongés dans la douleur. Mademoiselle Charlotte est au lit avec une fièvre ardente. Monsieur le Curé a de la peine à se soutenir ; il répète toujours qu'il ne vivra pas

long-temps; il est assis auprès des deux corps qui sont sur un lit élevé; on leur a laissé leurs habits. Il regne dans la maison un silence morne : on n'entend que le sifflement du vent qui court dans toutes les chambres. On diroit que la mort a traversé les appartemens; c'est une solitude affreuse; hors la salle basse où il y a une circulation de monde perpétuelle, tout est désert. On n'a point dîné; personne n'y songeoit.

Le soir

Il est venu de l'Officialité une défense de les inhumer en terre sainte : on murmure beaucoup de cet excès de rigueur. Ils seront portés dans un bois de saules qui est à une demi-lieue d'ici... je viens de rendre les derniers devoirs à ma maîtresse. O Dieu ! ayez pitié d'elle ! j'ai pleuré en la couvrant de son linceuil, & le cœur m'a manqué. Si douce, si charmante, & dans la fraîcheur de la jeunesse ses traits étoient encore beaux, malgré la mort violente qu'elle avoit soufferte. Sa joue s'étoit posée sur mon épaule, & avoit un peu de couleur. J'ai osé la baiser, & je lui ai dit adieu avec un serrement inex-

primable. M. le Chevalier, en la voyant sur son lit, fondeit en larmes : il disoit qu'il se rappelleroit éternellement l'union de leur enfance & leurs premieres tendresses. Il a coupé une boucle de ses cheveux, & s'est retiré pour donner un libre cours à sa douleur.... J'entends maintenant le bruit du marteau sur le sapin... Hélas ! voilà qui est fini ! nous ne la verrons plus ! sa nourrice est ici ; elle crie : moi qui l'ai vu naître ! qui l'ai nourrie de mon lait ! & elle se frappe le sein ; sa douleur arrache des larmes à tous ceux qui la voyent.

A 10 heures de la nuit.

Ils sont partis ; on vient de les emporter. Ah Monsieur quel deuil ! quelle solitude ! le Château est désert ; il n'y a plus ici que les femmes. Nous nous sommes renfermées pour pleurer ; j'ai les yeux inondés : vous le verrez par l'état de ce papier. Quand on a été sur le point d'enlever les corps, Monsieur le Curé s'est approché, soutenu par deux domestiques : plusieurs Gentilshommes du voisinage attirés par le bruit de notre malheur, & des paysans de tous les villages voisins, remplissoient la salle & les avenues. On a suspendu les plaintes

pour écouter le vénérable Pasteur qui a commencé d'élever sa voix. Il a dit en parlant de son ami, qu'il avoit mérité l'amour de sa compagne, & forcé l'estime de ceux même qui ne pouvoient l'aimer : il s'est étendu avec un plaisir douloureux sur l'éloge de sa pupile, & il a fait passer dans tous les cœurs l'admiration dont il étoit plein. Il a rappelé la douceur de son esprit, sa générosité, sa candeur, sa piété sublime, sa passion pour la vertu qui lui avoit fait sacrifier son bonheur à ses principes. Il a justifié son penchant pour Monsieur Faldoni, en disant qu'elle y avoit été autorisée par sa mere : il a nettement ajouté que l'hymen auquel on l'avoit voulu forcer, n'étoit point fait pour elle, & qu'un jour peut-être sa famille en seroit convaincue. Quand il est arrivé à l'affreuse catastrophe qui nous réunissoit, il a fait entendre que dans l'alternative de fuir la maison paternelle ou de se livrer à l'homme qu'elle avoit en horreur, l'égarement de sa raison la rendoit excusable. Vers la fin de son discours, sa voix s'est animée ; ses larmes tomboient ; il appelloit sa fille avec l'accent de la douleur ; il lui reprochoit

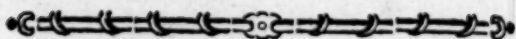
tendrement de l'avoir laissé seul, & posant la main sur son cercueil, il s'est écrié : vous avez vu cette fille du Ciel, cet ange sur la terre : vous l'avez vu répandre ses bienfaits. Qui de vous en fut jamais rebuté ? Qui de vous eut à s'en plaindre ? S'il en est un seul, qu'il se leve & qu'il parle ? Il s'est fait un mouvement dans tout l'auditoire : on crioit, personne, personne ! Il a poursuivi : n'avez-vous pas tous éprouvé ses bontés, vous, vieillards, femmes, enfans, pauvres, infirmes, affligés ! Répondez-moi : ne vous a-t-elle pas nourris, consolés, secourus ? ... Oui, oui ! criaient routes les voix. — Eh bien ! mêlez vos larmes aux nôtres ; unissons nos douleurs ; conjurons la suprême bonté de pardonner à ces deux victimes un moment d'erreur, en faveur d'une vie entière consacrée par la vertu. A ces mots, il s'est prosterné, & tout le monde l'imitant, il a commencé les prières des morts : on n'entendoit plus que des gémissemens au milieu de ce chant lugubre : il sembloit que chacun eût perdu sa sœur ou son frere. Quand le convoi s'est mis en marche au son des cloches de la paroisse,

DE DEUX AMANS. 175

& que le char funebre a retenti sur le pavé de la cour, une voix plaintive est partie des fenêtres du Château : c'étoit Mademoiselle Charlotte qui avoit sollicité la grace de voir sa sœur pour la dernière fois; elle lui tendoit les bras : on l'a promptement reportée dans son lit. Ces deux cercueils entourés de flambeaux, ce vénérable Prêtre qui a voulu les suivre à pied & qui se traînoit à peine sur son bâton, ce cortège en deuil & tout ce peuple qui gémissoit, formoient la scène la plus triste. On est arrivé à minuit dans le bois des saules : nous pouvions l'appercevoir aisément de nos fenêtres, à la faveur de ce groupe de lumieres qui, dans l'éloignement faisoit paroître le bois comme enflammé. Les corps ont été placés dans la même fosse, & Monsieur le Curé l'a bénie sans s'arrêter aux défenses de Monsieur le Promoteur.

Voilà le récit fidele de ce qui s'est passé ici depuis deux jours : toute la maison a pris le deuil; mais celui que nous avons dans nos cœurs sera long-temps porté.





L E T T R E S P O S T H U M E S
D E T H É R E S E E T D E F A L D O N I .

L E T T R E L X V .

F A L D O N I *au* *C U R É* .

Samedi matin.

COMBIEN je vous ai trompé ! qu'il m'en a coûté d'en imposer au meilleur des hommes ! Vous m'avez cru paisible : les nuages de mon front vous paroissent éclaircis , quand je roulois des pensées de mort : je ne vous ai point avoué mon projet : vous l'auriez combattu par des raisons puissantes & par votre éloquence plus forte encore que vos raisons ; vous auriez répandu sur mes derniers instans le trouble & l'inquiétude ; & moi j'aurois affligé mon ami ; j'aurois vu sa douleur : il vaut mieux se quitter sans se dire adieu. C'est la seule fois où j'ai pu fuir vos regards. Maintenant je dépose dans votre sein ce fatal aveu , parce

DE DEUX AMANS. 177

que je ne suis plus; au moment où vous l'apprenez, je descends dans la tombe; si pourtant les hommes qui ont tourmenté ma vie me laissent une pierre pour reposer ma tête! s'ils me la refusent, j'implore votre humanité. Qu'on me jette au fond de quelque solitude abandonnée, loin du fanatique insultant qui fouleroit ma cendre avec dédain, & puisse-je y reposer auprès de la vertueuse compagne à qui vous m'aviez uni! que nos corps soient couverts du même gazon & protégés par le même arbre! voilà mes vœux; daignez les remplir: je n'ose espérer que nous serons mis dans le même cercueil; je connois trop la haine de sa famille: mais ne souffrez pas qu'on nous sépare! Quand la rosée du Ciel tombera sur nous dans une belle nuit d'été, ô mon ami! venez respirer la fraîcheur de notre asyle: que vos pensées solitaires s'égarent sur ces heureux tems où nous vivions sous vos yeux! qu'alors de pieuses larmes coulent de vos joues & que vos saintes prières sollicitent pour vos enfans la bonté du Ciel! Je goûte un plaisir délicieux à songer que je serai pendant toute une éternité, auprès de mon amante!

Hélas ! nos bras ne pourront s'étendre pour s'enlacer ; nos soupirs ne pourront se répondre : mais nous serons ensemble. J'ai remarqué dans mes promenades un lieu sauvage qui nous convient : il est planté de saules , coupé par des ruisseaux , & entouré de collines qui lui forment un abri. J'ai visité ce désert comme on va voir une terre où l'on doit habiter : il m'a paru propre aux méditations religieuses ; il attirera peut-être des âmes sensibles qui viendront y soupirer leurs peines , y pleurer leurs amours , y regretter leurs félicités passées , & l'aspect de nos tombeaux nourrira leur mélancolie. Peut-être si la pitié nous accorde une pierre rustique & qu'elle y grave notre histoire , on nous plaindra d'avoir aimé.

A midi.

Je viens de revoir ma dernière demeure ; je m'y suis promené long-temps : j'ai choisi l'endroit où je desire d'être placé ; j'en ai même creusé la terre avec un bâton : c'est un ouvrage à moitié fait. Je me trouve à présent dans une disposition assez calme , & je puis raisonner avec vous. En rêvant dans mon bosquet , j'avois ras-

semblé les argumens les plus victorieux en
 faveur de mon projet; mais je viens de les
 oublier; la mémoire m'échappe: hélas! j'ai
 tout perdu! je n'ai point lu vos sophistes
 qui ont écrit sur la mort volontaire: leurs
 livres ennuiant & n'apprennent point à
 mourir. Ce sont des âmes sèches qui dis-
 sent froidement sur un mouvement de
 désespoir: d'ailleurs, toutes ces philoso-
 phies, comme dit une femme d'esprit, ne
 sont bonnes que quand on n'en a que
 faire. Je me borne à penser que Dieu est
 clément, & que mon âme est immortel-
 le; voilà tout ce qu'il m'importoit de sa-
 voir. Je ne cherche point si j'ai le droit
 de jeter un fardeau quand il me pèse,
 & si ma vie étant à moi, je puis en dis-
 poser: à quoi bon ces discussions rebat-
 tues, dès que je veux cesser de vivre?
 Mais j'aime à revenir sur la pensée con-
 solante de mon immortalité: j'aime à croire
 qu'il est un autre monde où le père in-
 humain meurtrier de ses enfans subira les
 supplices de l'enfer, où la douce & timide
 colombe déchirée par ce vautour, se re-
 fugiera dans le sein du père de la nature
 & recevra de lui le prix de l'innocence,

où deux amans persécutés trouveront un asyle contre les loix féroces & les vils préjugés des hommes. O mon ami ! qu'il en coûte peu de quitter la vie quand on songe à l'éternité ! Je ne conçois pas ces philosophes qui s'attachent à détruire la plus chere espérance du malheureux , en lui présentant pour l'unique terme de ses maux, l'anéantissement ! C'est un systême cruel & destructeur de toute félicité. Le premier qui l'imagina dût reculer d'effroi : le premier qui le publia dût faire crier au blasphême. Cependant une opinion qui faisoit les passions désordonnées , qui sapoit toute vertu , qui n'offroit après cette vie ni châtiment ni tribunal à craindre , une telle opinion , je le conçois , pouvoit avoir des prosélytes. Alors le meurtrier sanglant s'est assis tranquillement sur le tombeau d'un ami qu'il avoit poignardé ; & il a dit, je mourrai tout entier. Alors le vil corrupteur sortant des bras d'une fille séduite qu'il devoit aux larmes , a bravé les remords , & le criminel obscur qui échappoit à la vigilance des loix a marché le front levé. Mais pour cette classe d'hommes qui ont besoin du néant , combien

en est-il à qui une autre vie est nécessaire , & quel est donc le projet de ces impitoyables raisonneurs qui viennent murmurer à l'oreille de l'honnête homme infortuné : vous voyez le vice triomphant & la vertu souffrante ; vous en concluez qu'il est pour l'un & pour l'autre une justice distributive réservée après la mort : c'est une erreur de sentiment que la réflexion détruit ; c'est un préjugé né de l'orgueil humain qui croit l'Être suprême assez occupé de cette petite portion des mondes , pour punir ou récompenser les atômes qui l'habitent d'avoir bien ou mal observé leurs loix. Les barbares ! en prétendant soulager nos maux , ils y mettent le comble : ils nous ôtent le seul bien qui nous consolait de la privation de tous les autres. Les hommes ne sont-ils pas assez malheureux , & faut-il augmenter leur misère en dégradant leur condition ? Que deviendrait l'équité du Créateur ? Que deviendrait cette Providence qui se manifeste à toute la nature ? Quoi ! l'esprit & le corps ne seroient que la même matière différemment modifiée ! Il n'y auroit dans l'univers qu'une seule substance , & mon être

seroit le même individu qui existe à mille lieues de moi ! Quoi ! vous convenez que je pense & vous me refusez la faculté de penser ! La cause de mes idées , dites-vous, n'est que l'impression des objets sur mes organes ! hommes en délire ! portez loin de moi vos rêves téméraires ! j'approfondis ma pensée ! je la compare avec l'objet ; je doute ; je me détermine ; je choisis : toutes ces opérations ne peuvent convenir qu'à un être simple & sans étendue. Pourriez-vous partager une réflexion, diviser un acte de jugement ou de volonté, concevoir sous l'idée de l'étendue & du mouvement, l'ordre, la vertu, les qualités morales, les attributs métaphysiques ? Il est donc évident que les facultés de l'esprit n'appartiennent pas à la matière, que cet esprit est un principe simple, agissant par lui-même, & que cet amas de petits corps dont vous faites le germe de la pensée, n'en peut produire aucune ; car si le mouvement de vos atômes exciteroit à penser, la même parole devroit, par exemple, faire naître chez tous les peuples la même commotion dans les organes, & il en résulteroit la même idée

DE DEUX AMANS. 183

cependant tel mot qui avoit une acception dans sa langue , n'offre aucun sens dans une autre : d'ailleurs je vous demande si cet amas de globules forme un amas d'idées , ou s'il n'en compose qu'une seule ? On sent que dans l'une ou l'autre hypothèse leur opération seroit divisible. Je vous demande encore de quel agent vos atômes auroient reçu le mouvement ? seroit-ce de l'objet ? alors ce mouvement ne cesseroit qu'avec l'impression qui l'auroit produit , & nous ne pourrions ni quitter ni reprendre nos pensées ; supposition qui blesse également la raison.

Mais pourquoi m'arrêter à combattre une chimere ? L'esprit éprouve à la fois des impressions diverses ; il les distingue , les compare & les juge : il s'élance au milieu des idées abstraites , universelles , métaphysiques ; il connoît le passé , prévoit l'avenir , rapproche les temps , mesure les distances , voyage dans l'infini & porte dans le vaste champ des vérités le flambeau de l'analyse. Quel flux de contrariétés l'agite ! il veut ; il ne veut pas ; il loue dans un moment ce qu'il blâme dans un autre ; il est tantôt gai , tantôt

triste ; il passe subitement de la crainte à l'espoir , de l'amour à la haine , & de la tranquille modération aux excès de la colere : l'harmonie l'enchanté ; l'éloquence le persuade & l'entraîne ; la magie des arts le séduit ; le récit des vertus l'enflamme ; la beauté embellie par une ame sensible est pour lui l'image de la Divinité. Cette ardeur de connoître & de jouir , ces élans impétueux vers la félicité suprême , indépendans d'une volonté passagere , cet assemblage étonnant de grandeur & de bassesse , de foiblesse & de force , de vice & de vertu qui compose l'élément de notre ame , ce combat perpétuel entre les sens qui nous font peser vers la terre , & la raison qui nous élève au-dessus de nous-mêmes , cet être double qui nous constitue , toutes ces preuves éclatantes se réunissent , comme dans un foyer lumineux , pour me convaincre qu'une matiere aveugle & sourde n'est pas le principe qui nous anime.

Me voilà donc assuré de la spiritualité de mon ame : je sais aussi qu'un esprit n'est susceptible ni d'accroissement , ni d'altération de partie , ni de dissolution : ainsi j'ai fait un grand pas vers la connoissance

DE DEUX AMANS. 185

de son immortalité. C'est ici que la main de Dieu baïsse un rideau sur la nature ; c'est ici qu'il me dit comme à l'Océan qui couvre ses rivages ; tu n'iras pas plus loin. Mais qu'ai-je besoin de franchir les limites de ma raison ? Le dogme d'une autre vie a existé chez tous les peuples de la terre ; toutes les bouches l'ont publié ; tous les cultes l'ont admis ; l'antiquité en faisoit l'objet de ses mystères , de ses symboles , & de ses fêtes religieuses ; les images d'Isis, de Cérès & d'Adonis n'étoient qu'une représentation de la vie future, & leurs cérémonies se rapportoient à la résurrection des êtres.

Cette voix qui s'élève de tous les coins de l'univers est celle de la conscience : elle crie à tous les hommes qu'étrangers dans ce lieu de passage, ils sont créés pour une fin plus noble & pour un autre séjour : elle dit au malheureux , attends & tu seras consolé ; au criminel , frémis , car tu vivras ; à l'homme de bien , ta récompense est prête. Voix divine ! oracle sacré ! comment ne te croirois-je pas ? tu ne m'as jamais trompé ! quand l'erreur m'a séduit , quand la foiblesse humaine m'entraînoit vers le vice,

tu tonnois dans mon sein ; tu m'accusois ; j'entendois tes accens terribles prononcer ma sentence : quand je sortois de mon abjection & que je renaissais au plaisir de faire le bien , tu m'approuvois ; tu me rendois content de moi-même : maintenant tu me declares que je suis immortel , & je le crois.

Si quelque doute entroit dans mon cœur, je me prosternerois aux pieds de l'Être suprême ; je lui dirois : pere de la nature ! je sais que tu peux détruire ton ouvrage & que toi seul domines au-dessus des siècles. Cette multitude d'instans fugitifs que nous appellons le temps , n'est qu'un point de ta durée : l'univers se perd dans ton immensité, & les atômes dispersés comme des grains de sable sur cet amas de boue, n'ont pas le droit de prétendre aux brillans attributs de ton essence : mais sous l'empire d'un Dieu juste & bon, mon ame se révolte contre la pensée du néant. J'ai vu les institutions humaines détruire l'harmonie des êtres, altérer les idées primitives de la morale, & remplacer par des loix arbitraires les saintes loix de la raison ; j'ai vu l'infortuné, courbé sous le

fardeau des besoins , élever ses mains vers le Ciel pour réclamer l'héritage qui appartient à tous les enfans de la femme , & que les riches de la terre ont usurpé ; j'ai vu les succès du crime & les souffrances de la vertu : si tout devoit mourir avec nous , où seroit l'économie de ta providence & la distribution de ta justice ? Cependant quelque soit mon sort , ô souverain ordonnateur des mondes ! je ne demande point à pénétrer tes voies augustes ; je m'humilie devant ton trône , & ma confiance dans tes décrets est sans mesure comme leur équité. Si de nouvelles clartés avoient pu m'aider à perfectionner ma raison , si j'avois pu devenir plus vertueux en étant plus instruit , tu ne m'aurois point caché ce qui pouvoit me rendre meilleur : mais dans le crépuscule de cette vie , ne m'as-tu pas donné la portion de lumière qui suffisoit pour me conduire ? Peut-être as-tu voulu confondre l'orgueil de l'homme , quand tu l'environnas de mystères , quand tu fis de sa propre nature un problème inexplicable. Jusqu'où l'a porté le desir curieux de se connoître ! Que de rêveries sont nées dans le cerveau

dès Sophistes ! Que de temps ils ont perdu à poursuivre leurs chimères ! que de bien ils auroient pu faire, tandis qu'ils se devoient à de vaines études ! j'ai fermé leurs livres qui m'égaroient, & j'ai médité sur le livre du monde, où j'apprenois à sentir le prix de tes bienfaits. Maintenant je retourne à toi, & mes jours n'auront pas été perdus si j'ai pu laisser quelques traces de vertu sur la terre.

O mon ami ! que de plaisirs découlent pour moi de la conviction de mon immortalité ! Comme je me souris avec orgueil ! comme je suis fier de moi-même ! Avec quelle légèreté je marche dans la hauteur de mes pensées ! à peine mes pieds touchent la terre : je crois avoir des ailes : je suis prêt à m'élancer : je foule avec dédain cette argile qui n'a plus rien de commun avec moi : je regarde le Ciel avec attendrissement, comme un lieu de délices que je vais occuper. Pourquoi me feroit-il fermé ? L'amour vertueux doit trouver grace aux yeux du conservateur de l'univers : il mit en nous le germe des penchans honnêtes & ne punit que l'abus de ses bienfaits. Si je quitte la terre, ce

DE DEUX AMANS. 189

n'est pas pour fuir ses regards que je n'ai jamais craints ; c'est pour échapper au malheur qui m'accable ; c'est pour aller , dans son sein , réclamer la compagne qu'il m'a donnée , & que les hommes me refusent ; & pourquoi , dans ces heureuses contrees , n'aurions-nous pas l'espoir de nous réunir ? Il seroit affligeant de supposer que la mort rompra tous les nœuds qui nous attachoient à nos amis , & que ces objets si chers seront pour nous comme s'ils n'étoient plus. Avois-je besoin de voir mon amante pour la distinguer dans un cercle ? Un mouvement secret , un tressaillement involontaire ne m'annonçoit-il pas sa présence ? & quand je l'attendois , n'avois-je pas de sourds sentimens de son approche ? Oui , cet instinct céleste indépendant de nos organes , est une modification essentielle à notre ame , & nous ne devons jamais le perdre. Oui , je me flatte , j'espère que le même attrait qui rapprocha dans ce monde deux ames sensibles , pourra survivre à la destruction de la matiere & se conserver en elles comme la flamme élémentaire dont elles furent pénétrées. J'ose présumer que sous les yeux du Bienfaiteur suprême , les

nobles sentimens qui nous animoient dans cette vie terrestre pourront encore se reproduire, & c'est alors que dégagés de nos viles passions, ils brilleront de toute leur beauté originelle, tels qu'ils étoient émanés du sein de leur auteur.

A neuf heures

Quelle nuit terrible ! tous les vents sont déchainés ! l'obscurité, la pluie, la grêle, une inondation générale font de la nature une scene d'horreur ! Je viens de sortir pour jouir de ma dernière soirée. J'errois sur les bruyeres & dans les ruisseaux gonflés par le déluge qui tomboit du Ciel ; je respirois l'orage ; j'élevois mes bras & je criois : Vents ! tempête ! ouragan ! tonnez sur moi ! Je n'ai plus rien à perdre. Des fantômes paroissoient marcher sur la plaine ; je distinguois les ombres de Louise, de Susanne & de son pere ; elles sembloient monter sur les météores enflammés, & mêler leurs voix au sifflement des vents. Je courois vers ces esprits ténébreux ; je brûlois de me perdre avec eux dans le cahos des élémens. Mon chien hurloit en me suivant. Cher & fidele compagnon de tous mes

DE DEUX AMANS. 191

pas ! bientôt tu chercheras ton maître , & tu ne le verras plus. Peut-être l'amitié te conduira sur mon tombeau : tu fouilleras la terre où je dormirai : tes larmes couleront & tu frapperas le vallon de tes cris plaintifs.

La tempête redouble ! le Ciel est comme une mer en fureur. J'entends le bruit des arbres fracassés & le mugissement lugubre qui sort des montagnes. Quelques étoiles brillent dans la profondeur des nuées & s'éteignent subitement. La voûte du firmament se roule comme un vêtement noir. Hélas ! la nature se couvre de deuil pour le départ de deux de ses enfans ! La voilà cette lune que j'ai tant aimée ! sa lumière brille sur le château des Ormes , sur cette cage infernale où gémit un cœur aussi navré que le mien. ... Elle éclaire maintenant le bosquet dont j'ai pris possession. Je te salue , désert silencieux où je vais enfin trouver le repos ! ... Il me vient à cette vue une pensée bizarre : je voudrais qu'en quittant la terre nos deux ames pussent habiter leur planète chérie. Que ce lieu doit être beau ! comme il paroît tranquille ! c'est le séjour de l'Elisée ; c'est un

monde fait pour des amans ! mais peut-être y trouverois-je des hommes. . Adieu, bel astre à qui je devois de si douces promenades ! tu brilleras bientôt sur le gazon de ma tombe. . . Je cherche des yeux le berceau de Justine que Thérèse a visité, le banc où elle s'est assise. . . Tout est caché dans les ténèbres. . . Voilà comme je serai demain ; enseveli dans une nuit éternelle ! froid ! insensible ! . . . L'univers changera de face ; les empires se renouvelleront ; les années, les siècles passeront sur moi , & je serai toujours là ! les Rossignols chanteront à mes côtés dans les nuits de Mai ; la fraîche haleine du matin soufflera sur ma couche ; le Printemps fera reverdir les saules qui m'ombrageront ; il fleurira jusqu'à l'herbe dont je serai couvert , & je resterai seul inanimé ! . . O néant ! pensée terrible ! l'esprit se perd dans ton abîme ! il recule épouvanté ! être & n'être plus ! s'engloutir dans le passé ! s'évanouir comme les ombres de ces nuages ! s'effacer de la mémoire des hommes comme l'idée fugitive qui sort de mon cerveau ! Eh bien quel malheur de n'être plus rien sur une terre maudite ? J'y laisserai ma dé-

DE DEUX AMANS. 193

pouille comme en se hâtant de fuir un hospice incommode ; on y laisse un meuble inutile ; mais mon ame sera quelque part..
Oui , oui , rassurons-nous ! Thérèse & moi , nous allons chercher un meilleur gîte : elle m'attend.... Mais , grand Dieu ! si j'allois m'abuser ! si je l'entraînois dans d'éternelles douleurs ! si au lieu de cette félicité que j'espère , je ne trouvois que des tourmens illimités ! Des tourmens ! hommes cruels ! ils n'appartiennent qu'à vous ! Des tourmens ! auprès d'un Dieu de clémence ! comment peut-on associer des choses si contraires ! comment peut-on concevoir l'auteur , l'ami , le consolateur de tous les êtres , affligeant deux innocentes créatures , pour n'avoir pu résister à leur misère ! Ah ! si lui-même a paru succomber sous le poids des souffrances de l'humanité , s'il a repoussé loin de lui le calice de la douleur , est-ce à de foibles mortels qu'il est possible de le boire tout entier , & n'ont-ils pas le droit de quitter furtivement le banquet de la vie quand tous ses mets leur sont amers ? Il est vrai que si j'avois pu former des nœuds chéris , ils m'auroient fait aimer l'existence : mais

ces hommes que vous appelez mes semblables, je m'en suis vu repoussé, déchiré, couvert d'opprobre; & vous voulez que je les supporte, moi, vil rebut de ce vil troupeau! Non, mon ami! non! plus de commerce avec eux! nous ne pouvons rester sur la même terre; & puisqu'ils y sont, il faut que je parte.

Dimanche à six heures du matin.

Je fors d'un repos frais & tranquille: en m'éveillant j'ouvre ma fenêtre pour voir le Ciel: quelle sérénité! comme il est pur! l'orage s'est dissipé; mais mon cœur est encore le même! Je vois paroître l'étoile du matin: elle va me guider vers un rendez-vous, hélas! bien différent de ceux où tant de fois elle m'a conduit.. Mon chien me caresse... pauvre animal! je le baise, & je pleure.... Ami! je vous le laisse! il vous rappellera le souvenir de son maître.... Mais le chant du coq se fait entendre; les travaux des hommes recommencent... & les miens vont finir! Allons! préparons ces instrumens de mort qui doivent nous faire passer dans un meilleur monde! O Dieu que j'invoque en

tremblant ! Puissance inconnue & terrible !
 je me prosterne devant toi ; entends ma
 dernière prière ! je ne suis pas un méchant ;
 ma main n'est pas souillée de crimes : ce-
 pendant, sur le point de paroître à tes
 yeux, je frémis ! serois-tu un Dieu de ven-
 geance comme ces imposteurs me le di-
 sent ? aurois-tu des supplices pour un in-
 fortuné qui sort de la vie sans y avoir
 connu le bonheur ? Près de me jeter dans
 l'abîme effrayant de l'éternité, je t'appelle
 à mon secours : mais ce n'est pas pour
 moi que je t'implore, c'est pour une douce
 & vertueuse compagne dont la seule faute
 est de m'avoir aimé. Ne la punis pas de
 son amour, & si c'est un crime d'avoir pré-
 venu le moment de revoler vers toi, que
 le châtement ne tombe que sur ma tête !..
 l'heure sonne allons ! c'est trop tarder..
 viens sur mon cœur, cher & précieux ru-
 ban qui couvrois un sein pur & virginal !
 gage adoré que j'ai mille fois pressé de
 mes lèvres ! tu me suivras dans le tombeau.
 Adieu ! généreux ami ! adieu, mon protec-
 teur ! j'emporte avec moi le sentiment de
 vos bienfaits, & je ne regrette que vous
 seul au monde ! Adieu, ma chere cabane

où j'ai passé des jours si doux ! adieu campagnes que Thérèse embellissoit ! adieu ciel & terre ! bosquets où j'allois rêver ! beau vallon , & toi fleuve dont les rives m'ont reçu tant de fois ! adieu . . . votre ami ne vous verra plus.

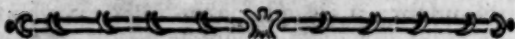
Note de l'Éditeur.

» Je voulois refuter les étranges maxi-
» mes semées dans la dernière partie de
» ce recueil. Le crime du suicide est trop
» odieux pour que l'ombre d'un raison-
» nement qui tendroit à le justifier ne ré-
» volte pas tous les bons esprits : mais en
» y réfléchissant , j'ai trouvé tant de folie
» & d'absurdité dans les argumens de Fal-
» doni , que je me suis fait un scrupule d'y
» répondre. On voit un homme qui bat
» la campagne : sa tête n'y est plus : ses
» discours n'ont point de suite. Au reste ,
» le malheureux n'est qu'à plaindre : s'il
» étoit capable de raisonner de sang-froid
» sur son action , ce seroit un monstre ;
» il ne mériteroit pas l'amour de cette
» fille imprudente qui s'est portée si rapi-
» dement d'une tendre piété aux mou-
» vemens d'un coupable délire ; contraste

DE DEUX AMANS. 197

» étonnant, mais qui paroît être en effet
» dans la nature des passions. Ce qui les
» rend intéressans, c'est que tous deux
» sont de bonne foi; ils ne voient qu'eux
» dans l'univers, & ils rejettent une vie
» où ils n'ont plus l'espoir d'être unis,
» pour en chercher une où ils esperent
» de ne se plus quitter ».





L E T T R E L X V I.

THÉRESE à son PÈRE.

MONSIEUR,

JE vais vous faire entendre un langage que jamais aucune fille peut-être n'osa tenir à son pere : mais je suis hors de toute regle, & mon infortune est sans exemple. C'est de la région des morts que je vous parle : quand vous lirez cette lettre j'aurai repris mes droits ; je ne serai plus votre fille ; je ne serai plus rien... Homme inexorable... mais pardon ! Monsieur ! je me souviens encore que vous avez été mon pere , & je vous supplie de m'écouter ! Vous ne m'avez jamais aimée ; je le dis avec une amertume affreuse , & quand je repasse sur toute ma vie , je ne puis concevoir le motif de votre haine contre un enfant qui ne demandoit qu'à vous chérir & qui faisoit tout pour mériter votre amour. Avec quelle dureté vous me teniez éloignée de vous ! Je ne pouvois vous voir

que rarement , & les jours où j'échappois de mon Couvent pour jouir des embrasemens paternels étoient des jours de grace. Votre sévérité ne vous quittoit pas même dans ces douces étreintes où je portois toute la tendresse filiale & l'extrême desir de vous plaire. Vous ne receviez mes caresses qu'avec peine , & je sortois de vos bras en versant des larmes de douleur , comme d'autres filles quittent le sein d'un pere avec des émotions délicieuses & des larmes de volupté. Peut-être que mon esprit frappé de l'idée de votre antipathie me rendoit plus sensible la froideur de cet accueil ; mais j'en étois navrée. Lorsqu'enfin sortie du cloître où vous m'aviez retenue depuis mon enfance , j'ai goûté la douceur de vivre sous les yeux de mes parens , vos rigueurs se sont accrues. Vous ne me parliez plus ; vous me regardiez rarement , & vos yeux n'avoient point cette bonté que je leur desirois. Vous n'étiez occupé que de mon frere ; vous en faisiez l'objet de vos affections , de vos discours , de vos projets , de vos soins , de vos démarches : quoiqu'absent , il remplissoit la maison paternelle de son influence , & j'étois oubliée : je puis at-

tester le Ciel que je n'ai jamais été jalouse des préférences que vous accordiez à mon frere. Hélas ! j'avois si peu d'ambition, qu'un seul de vos regards plus doux que de coutume remplissoit de joie toute ma journée. J'étois heureuse quand vous m'aviez dit un mot, quand vous m'aviez souri, & je me félicitois de cette jouissance. O Monsieur ! si vous saviez combien vous auriez embelli mes jours par les moindres faveurs, combien il vous en eût peu coûté d'être aimé, je dis plus, d'être adoré de votre fille ! J'allois au-devant de cette tendresse que je n'ai jamais pu gagner ; je faisois tout pour l'acheter ; si vous m'aviez demandé de mourir, je vous aurois donné ma vie alors aussi facilement que je la quitte, & dans l'instant où en me pressant avec douceur de céder à vos desirs vous me faisiez sentir pour la première fois le bonheur d'avoir un pere, une caresse de plus, & je succombois à vos séductions ; je m'abandonnois au sacrifice odieux que vous me demandiez ; je signois mon éternel malheur ! Pourquoi donc m'avez-vous accablée de votre inimitié ? Pourquoi tourmenter une foible victime qui ne pouvoit

vous opposer que ses pleurs & ses prières ! Avois-je mérité d'être l'objet de vos vengeances ? Etois-je coupable enfin de ne point accepter l'engagement auquel vous vouliez me contraindre , O Monsieur ! Monsieur ! que de reproches vous avez à vous faire ? Un jour vous saurez peut-être quel est le méprisable époux que vous m'aviez choisi ; vous connoîtrez sa vie , & vous gémirez , mais trop tard , de vos violences. Je ne vous révéle point des turpitudes dont je rougirois de souiller ma plume , parce que vous ne les croiriez pas , & qu'il m'est désormais indifférent que vous les appreniez. Mais le temps me justifiera , est c'est alors que vous serez désespéré de m'avoir maudite... O Ciel ! avez-vous pu la prononcer cette horrible malédiction , sans être glacé d'épouvante ? O pere inhumain ! vous en voyez le fruit ! votre misérable enfant est perdue pour cette vie & pour l'autre ; un délire affreux m'a saisie ; je meurs ; je me précipite dans un abîme de maux : mais il n'en est point d'égal à ceux que vous m'avez causés. Adieu , Monsieur ! puissiez-vous être heureux sans trouble & sans remords ! Quand

vous vous souviendrez que vous aviez une fille, je doute que votre cœur soit tranquille ! il vous en reste une encore, & c'est pour elle que je vous conjure d'avoir au moins de l'humanité si vous n'avez point d'entrailles ! Je vous conjure à genoux de ne la point faire mourir ! Ne traînez point toute votre famille au tombeau ! Songez que le chagrin a consumé les jours de ma mere.... A ce nom chéri, toutes mes plaies se renouvellent : je me rappelle ses soins, ses bontés, sa constante amitié : elle seule adoucissoit en moi la douleur de n'être pas animée de mon pere. Combien de fois elle a reçu dans son sein les larmes ameres que vous me faisiez verser ! Elle y mêloit les siennes : elle me consolait de l'excès de vos rigueurs. Souvenez-vous, Monsieur, de ce jour où vous pûtes vous oublier jusqu'à lever la main sur votre malheureuse fille : elle me vit tomber à vos pieds sans connoissance, & cette image lui a toujours été présente. Hélas ! si elle vivoit encore, comment pourrois-je me résoudre à quitter la vie ? Mais elle n'est plus, & je vais l'aller rejoindre. Pour vous, Monsieur, je ne me

flatte pas de vous revoir : vous m'avez tant haïe , vous m'avez fait tant de mal , que ma vue vous seroit importune. Si cependant votre cœur alloit changer , si dans un autre monde vous repreniez les sentimens d'un pere , ô ! quelle félicité pour moi ! avec quelle ardeur j'irois me jeter dans vos bras & vous demander le prix de tant d'années de tendresse inutilement écoulées ! Daignez consentir à m'aimer & tout est oublié. Ma mort même , si elle peut vous attendre , aura fait mon bonheur. Songez que j'étois votre enfant , & permettez-moi de vous appeller encore mon pere ! C'est la dernière fois qu'un nom si doux vient sur mes levres. En lisant cette lettre où mon cœur se répand devant vous , laissez couler quelques larmes d'amour & de regret ! O mon pere ! exaucez-moi ! je n'implore que vos larmes , & je meurs contente.





L E T T R E L X V I I .

*& dernière.**T H É R È S E à C O N S T A N C E .*

IL faut nous quitter, ma chere Constance, & nous quitter pour toujours. Je vais passer dans un pays inconnu : je ne fais pas trop où j'irai ; mais peu m'importe. J'irai loin des cruels qui me persécutent : voilà tout ce que je desire. Vous jugez bien que je ne pars point seule ; il est vrai qu'un autre m'accompagne ; il est encore vrai que sans lui la vie, la mort, tout me seroit égal. Ne croyez pas pour cela que vous m'en soyez moins chere. O mon aimable Constance ! ô ma tendre & fidele amie ! combien je vous regrette ! que de larmes j'ai versées en songeant à cette séparation ! Mais on m'a tant fait souffrir ! j'étois si lasse de vivre ! il falloit bien mettre fin à toutes ces horreurs ! L'auriez-vous cru que cette Thérèse si foible, si craintive, oseroit se porter à cet excès de désespoir !

espoir ! Vous serez épouvantée de l'appren-
 dre, & les circonstances de ma mort vous
 la rendront plus douloureuse. Hélas ! je
 prévois vos regrets : nous étions chères l'une
 à l'autre : mais ne devions-nous pas nous
 quitter un jour ? Nos chaînes auroient été
 plus fortes & nos adieux plus déchirans.
 Console-toi, ma douce amie ! va ! je ne
 t'oublierai point ; mon ame suivra tes pas ;
 elle sera ta gardienne assidue ; elle de-
 tournera de tes jours les dangers qui
 pourroient les menacer. Au milieu de tes
 nuits paisibles, souvent je me présenterai
 devant toi pour récréer ton sommeil &
 te rappeler nos tendresses. Comment pour-
 rois-je cesser de t'aimer, moi qui respirois
 dans ton cœur, qui pleurois de tes larmes,
 qui me réjouissois de ta joie, qui t'asso-
 ciois à tous mes sentimens ? Il m'eût été
 plus doux de t'avoir auprès de moi pour
 fermer mes yeux, & recevoir mon der-
 nier soupir. J'aurois encore vivement sou-
 haité d'être enseveli aux pieds de ma
 mere : mais tant de bonheur ne m'est pas
 réservé : il faudra que je meure comme j'ai
 vécu, dans la douleur & le délaissement ?
 Que le Ciel bénisse ma chere Constance,

& puissent toutes les félicités se rassembler sur elle ! C'est le seul vœu qui me reste à faire , & je m'assure qu'il s'accomplira : il faut bien que de temps en temps la Providence pour se manifester , accorde un prix à la vertu. Séche tes pleurs , ma bien-aimée ! la vie ne mérite pas qu'on regrette ceux qui l'abandonnent. Qu'aurois-je fait dans le monde , livrée au tourment d'un amour que ie ne pouvois dompter ni satisfaire , condamnée à passer dans les bras du plus odieux des hommes & à lutter contre l'horreur de sa vue ? J'aurois succombé peut-être à la douleur après deux ou trois ans de tortures : ne vaut-il pas mieux que je meure aujourd'hui ? Si j'osois élever ma voix devant le Créateur , si l'argile osoit murmurer sous la main du Potier , je demanderois à Dieu d'où vient qu'il a répandu sur moi tant d'amertume , d'où vient qu'en ouvrant les yeux à la lumière , mes larmes ont coulé & ne se font plus taries ? Dans la distribution des maux & des biens , avois-je mérité ce partage inégal ? Etois-je plus faite qu'une autre pour être malheureuse ? En vérité je serois tentée de croire à la destinée ! Il y

a des momens où je me persuade qu'une aveugle fatalité préside à notre sort ! Le Ciel m'avoit favorisée de quelques agrémens ; l'éducation y avoit ajouté des talens aimables & d'utiles connoissances : la fortune ne m'avoit rien laissé à désirer : cependant tu vois ce que tout cela est devenu ! j'ai passé mes jours à pleurer , & je finis par rejeter loin de moi cette vie insupportable.... Adieu, mon amie ! on ne doit pas se plaindre quand on va cesser de souffrir ! conserve précieusement tous les gages de ma tendresse ! qu'ils soient pour toi les monumens de l'amitié la plus parfaite ! chéris mon souvenir ; relis souvent mes lettres ; les pleurs qu'elles te feront verser ne seront pas sans un mélange de plaisir : que je sois quelquefois l'objet de tes entretiens : je me flatte que tu ne parleras jamais de ton amie sans une douce émotion. Dis à ta mere que je l'adorois comme la mienne ; conjure-la de ne pas m'ôter son estime ! Si de vils calomniateurs attaquoient ma mémoire, soyez mes protectrices ; élevez la voix pour me défendre : racontez les supplices que j'ai soufferts & les sacrifices

que j'ai faits : osez dire hautement ce que ma fierté m'a jamais permis de révéler ; quel étoit l'homme auquel j'ai préféré le tombeau ; publiez sa vie pour justifier ma mort. On saura qu'il s'étoit réfugié dans les Indes pour se dérober en France au châtiment de ses désordres ; qu'après avoir épousé dans ces pays lointains une Créole qui lui apportoit une fortune considérable , il a causé sa mort par les procédés les plus barbares ; qu'en ayant eu deux filles , il les a reléguées dans un cloître pour assurer ses biens à un enfant né pendant la vie de sa femme , d'un commerce illégitime ; que ses sœurs sont dans la misère & qu'il a refusé de les voir ; que son pere est mort dans un hôpital , sans qu'il ait daigné s'informer de son sort ; qu'il continue de vivre avec la malheureuse dont il s'est fait suivre , & dont il m'eût rendue l'esclave.... Ma plume s'arrête & se refuse à tracer tant d'infamie ! Vous me demanderez , mon amie , pourquoi je n'en ai pas instruit mon pere ? J'avois cru que sur mes refus constans on ne s'obstineroit point à me donner ce monstre , & les choses ayant été poussées au dernier degré de

la violence, j'ai pris le parti d'un silence éternel; autant par fierté que par raison: peut-être ne m'eût-on pas écoutée; peut-être eût-on traité d'impostures les rapports que j'aurois produits: il falloit en nommer les auteurs, & Dieu même n'eût pas été cru par les tyrans qui avoient juré ma perte. Que faire dans ces extrémités? m'enfuir? me sauver lâchement? m'exposer aux regards publics? Je pouvois m'échapper; on m'en offroit les moyens; on les couvroit d'une ombre de raison. Eh! quel attrait on employoit pour me séduire! Imaginez, Constance, qu'on me donnoit l'espoir d'être unie à celui que j'aime! Monsieur de Thémise m'appelloit dans ce lieu de délices dont l'idée me charme encore. Il m'y promettoit un asyle: je n'avois qu'à faire un pas pour être heureuse! Mais considérez d'un autre côté qu'il étoit facile au crédit d'une famille irritée d'enfévelir dans les cachots un malheureux étranger qui ne tenoit à personne & qui seroit disparu sans qu'une seule voix l'eût réclamé. Vous dirai-je plus? Le zèle qu'il a fait éclater pour moi devant mon frere, venoit de produire une querelle où son

sang avoit coulé; fatigué de tant de persécutions , il vouloit mourir. Pouvois-je le laisser aller seul , moi pour qui il venoit d'exposer sa vie , moi que la douleur auroit tuée au moment de sa mort ? O chere cousine ! il est donc vrai que les passions transforment nos ames , & qu'on ne peut répondre , avec l'amour de la vertu , de ne pas succomber au crime!... Hélas! seroit-il vrai que je suis coupable?... Adieu! adieu , ma fidele amie ! priez pour moi la divine clémence de pardonner à ma foiblesse. C'est pour retourner chez mon pere que je m'en vais ; je le verrai ; je lui dirai ce que j'ai souffert , & il aura pitié de moi. Il sait qu'avant ce fatal instant , la vertu me fut toujours chere , & que ma vie ne s'est pas écoulée sans quelques bonnes œuvres. Un jour d'erreur ne peut lui faire oublier dix-huit ans d'innocence : malgré la passion qui m'égare , mon cœur est pur , j'ose le dire , & je ne crains pas de porter à son tribunal le compte de mes actions. Il y a huit jours que j'étois encore aussi contente de moi-même que je le fus jamais. Au milieu de mes souffrances , je n'aurois pas changé la paix de

mon ame pour la fortune des Rois. Quelle étrange révolution s'est faite en moi ! Comment l'ange de lumiere est-il tombé dans l'abîme ? Ah ! Constance ! tremblez de vous livrer aux séductions de l'orgueil ! Le sentiment intime de notre vertu ne sert qu'à nous perdre , & le châtiment de cette vaine présomption est dans le prompt renversement de nos espérances. Pensez , ma chere amie , que cette piété dont j'étois armée comme d'une égide impénétrable , ces principes d'une éducation sévere , cette fierté qui me faisoit repousser jusqu'à l'idée d'une foiblesse , rien n'a pu me sauver. J'ai de grandes obligations à Monsieur le Curé ; c'est à ses discours que je dois le peu que j'ai conservé de raison & de lumieres ; je sens combien je vais l'affliger ; je devrois lui écrire : mais que lui dirois-je ? Comment me justifier ? c'est à vous , ma chere cousine , que je laisse le soin de le consoler : faites lui part de ma lettrre ; assurez-le bien que je conserve en mourant la plus tendre vénération pour sa personne , & la plus vive reconnoissance de ses bontés.

Fin du dernier Volume.